

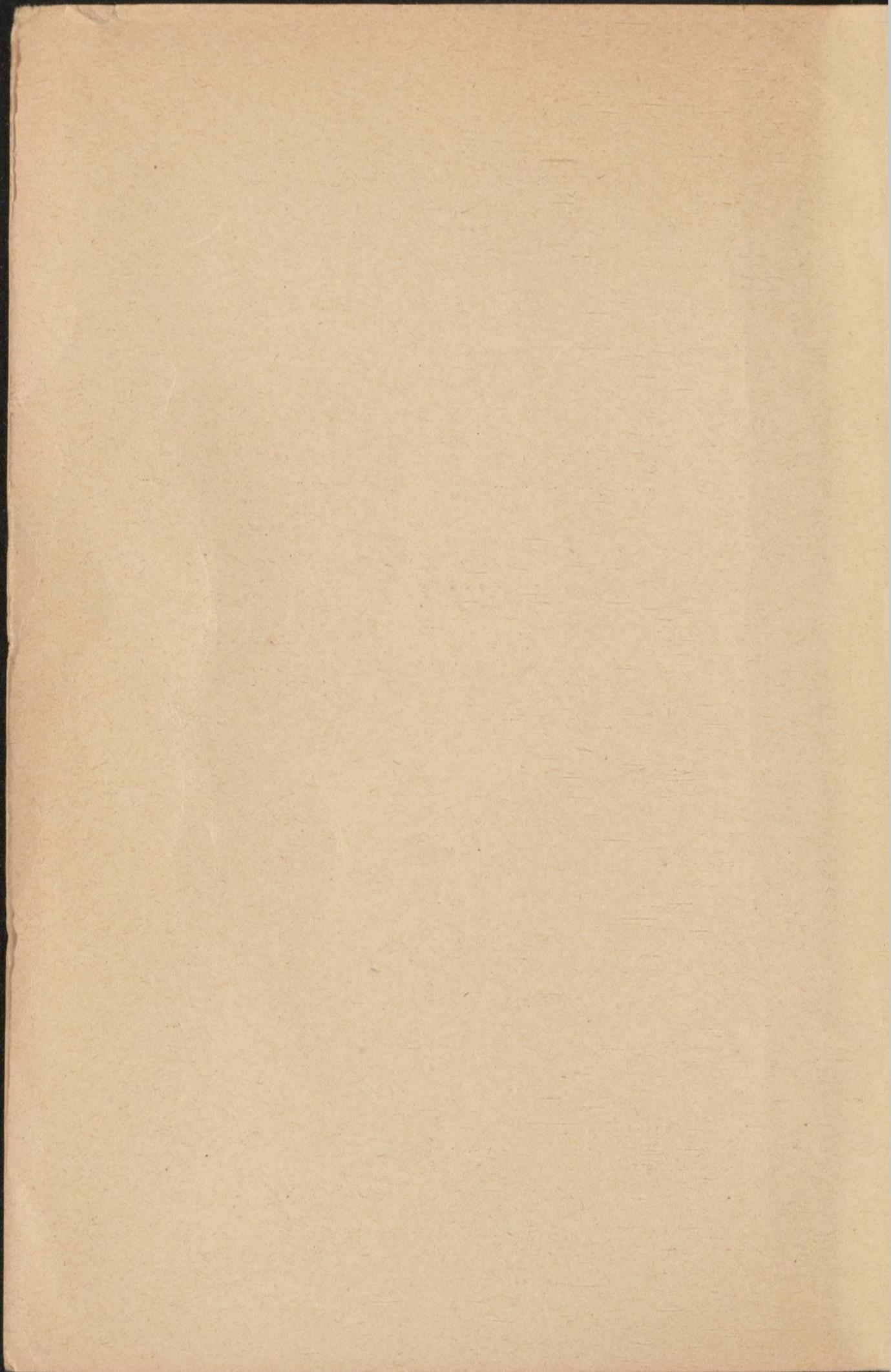
ANDRÉ BAILLON

# LA DUPE

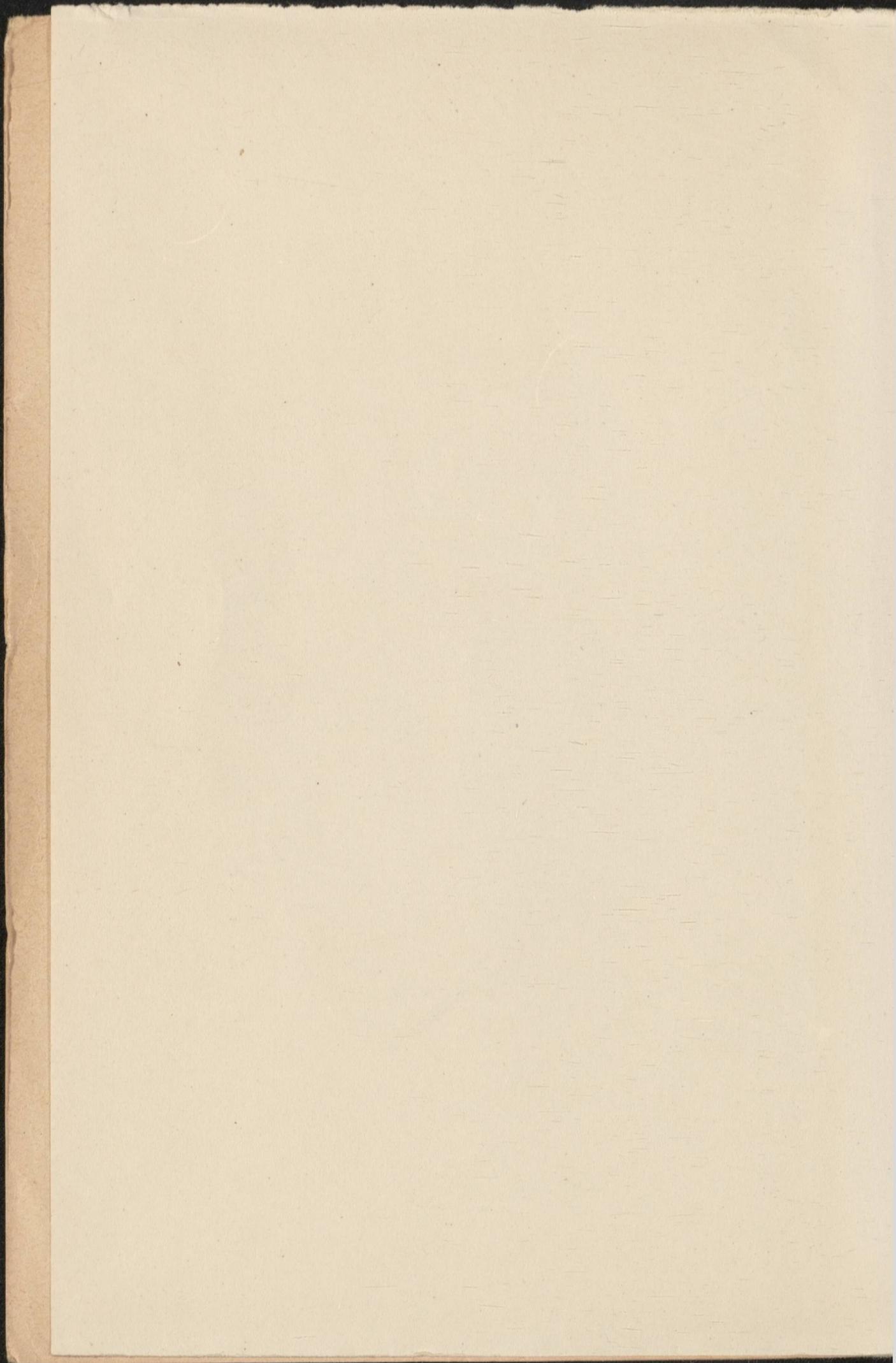
ROMAN

*RdL*

LA RENAISSANCE DU LIVRE



100, -



LA DUPE

DU MEME AUTEUR :

*Aux Editions Rieder :*

Histoire d'une Marie.

En Sabots.

Par fil spécial.

Un homme si simple.

Chalet.

Le perce-oreille du Luxembourg.

La vie est quotidienne.

Le Neveu de Mademoiselle Autorité.

Roseau.

*Editions de la Soupente :*

Moi quelque part.

*Chez J. Ferenczi et Fils :*

Zonzon Pépette.

*Aux Editions Marcel Sénac, Labor et Valois :*

Délires.

ANDRE BAILLON

# LA DUPE

Roman

FS-VN

XVIII

MLVNO0478

*RdL*

LA RENAISSANCE DU LIVRE  
12, PLACE DU PETIT SABLON - BRUXELLES

L'EDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE  
A ETE TIREE A VINGT-SIX EXEMPLAIRES  
SUR VERITABLE HOLLANDE VAN GELDER  
A LA CUVE, LETTRES DE A A Z ;  
CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER VELIN  
BIBLIOPHILE, NUMEROTES DE 1 A 100.

EXEMPLAIRE N° 21

Copyright by *La Renaissance du Livre*, 1944.  
Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays.

## AVANT-PROPOS

Dès l'époque de ses débuts littéraires, André Baillon avait commencé et poussé fort loin un long récit autobiographique au titre significatif : *La Dupe*. De cette histoire d'une jeunesse, il a, par la suite, extrait la substance des deux volumes intitulés : *Le Neveu de Mlle Autorité et Roseau*. Ainsi, en d'autres temps, et sous d'autres signes, Chateaubriand détachait *Atala* et *René* du gros manuscrit des *Natchez primitifs*. Et comme lui encore, Baillon a tenté, sur le tard, de tirer parti, en la remaniant, de l'œuvre de ses jeunes années, pour en faire un troisième volume de l'histoire de *Daniel Haudoin*.

Nous avons sous les yeux l'émouvant manuscrit autographe sur lequel on peut suivre dans le détail son minutieux travail de correction et d'adaptation. Hélas ! la mort devait surprendre l'auteur avant qu'il ait pu achever cette mise au point définitive. Mais la comparaison avec les brouillons des versions antérieures paraît bien indiquer qu'il n'y manque qu'assez peu de pages pour que l'ouvrage soit complet et achevé. Il devait comporter encore, notamment, l'épisode de

*Daniel et Rosine cafetiers à Liège — ce sont les pages qu'a publiées la revue Europe du 20 février 1935 — et aussi, après le retour à Termonde pour l'enterrement du grand-père, le séjour comme postulant à la Trappe de Westmalle.*

*On a tâché de combler ici, vaille que vaille, la lacune finale du manuscrit par des emprunts aux brouillons subsistants. Cette reconstitution demeure sans doute hypothétique. Du moins ne contient-elle pas une ligne, pas une phrase, pas un mot qui ne soit de l'écrivain disparu, et dont on ne puisse, au moyen des autographes, établir l'absolue authenticité.*

R. d. L.

I.

**L**A maison où naquit Daniel Haudoin se trouvait à l'angle d'un boulevard près du parc d'Anvers. Les marronniers semaient des feuilles sur le balcon et l'on apercevait entre leurs branches un lac tout vert, avec des cygnes au milieu et des canards en bande sur la berge. Il y avait des barreaux forgés aux fenêtres, des tapis sur l'escalier et dans le salon un grand portrait du père. Daniel ne l'avait pas connu, et ce monsieur sévère, à barbe rousse, une main sur un livre, l'autre sous le gilet, intéressait à peine sa curiosité d'enfant.

Il préférait sa mère, bien qu'elle fût triste et qu'elle toussât depuis toujours. Elle l'embrassait longuement, le menait voir des bateaux sur le fleuve et le soir dans la tiédeur de la lampe et du foyer, sous le châle de laine où il se caressait les joues, lui narrait une fable céleste pleine de fleurs et moins douce que sa voix.

Il l'aimait beaucoup, puis on lui dit un matin qu'elle était morte.

Elle s'allongeait dans le lit sur le dos. Elle portait une coiffe qu'il ne lui savait pas et les grains d'un chapelet formaient des bagues à ses mains jointes. Il y posa les lèvres, secoua le buis humide qu'on lui mit entre les doigts et quitta la pièce, en sanglotant, sans bien comprendre sa tristesse.

Des parents vinrent l'étreindre plus fortement que d'habitude : ils disaient « pauvre orphelin » et s'apitoyant de le trouver si jeune, prenaient une mine grave pour monter chez sa mère. Quelques dames pleuraient, les hommes méditaient silencieusement à distance du lit. La glace de la cheminée reflétait entre leurs dos le profil pâle de la morte. Personne ne se présenta pour emmener l'enfant et après quelques sanglots, ils s'en allaient bien vite, allégés d'un devoir et les souliers craquants.

Tante Louise, la sœur du père, appelée de Termonde, arriva la dernière, à trois heures. On la nommait « Mademoiselle Autorité » tant elle censurait sévèrement la famille. Ne l'ayant jamais vue, Daniel l'imaginait une façon d'aïeule mystérieuse, dont on riait parfois, mais qu'il fallait craindre.

Dès le seuil, en enlevant sa vilaine mante noire, elle lui parut plus redoutable encore. Solennelle, en cheveux blancs, elle portait une robe

---

## LA DUPE

---

brune, mal faite, où pas un bouton ne riait. De petits trous criblaient son nez mince et l'on voyait se mouvoir les os de la figure, sévère avec son bonnet de dentelles et ses bésicles vertes. Leur dimension surtout épouvanta l'enfant. Elle ne s'attendrit pas comme les autres et voulut entrer seule dans la chambre. Quand elle revint, ses mains tremblaient un peu contre sa poitrine, mais le visage gardait une sérénité méchante et même elle gronda la bonne qui n'avait pas allumé de cierge. Alors seulement elle invita son neveu à s'approcher, lui toucha le front de son baiser pointu et sans causer davantage, le rosaire aux doigts, remua les lèvres jusqu'au soir.

Lorsque la lampe fut allumée et le souper servi, une religieuse se présenta pour la veillée. Elle tira de sa poche une boîte à prise, deux mouchoirs à carreaux, un chapelet énorme, plus un bréviaire à tranche d'or et fermé par un élastique. Elle mit le tout sur la table, entre les plats, et les deux femmes chuchotèrent. Leur double piété s'harmonisait. D'un même geste, à cause de leur estomac, elles repoussèrent les viandes qui saignaient trop. Tante Louise raconta son voyage : elle remplaçait son vieux père, l'aïeul de l'enfant, qui ne pouvait venir. Elle parla de congrégation, de son doyen, du pape, et de la dévotion

si douce à saint François : membre du tiers ordre elle avait refusé des mariages. Sa voix était grave, celle de la nonne plus lente et flûtée. Les « Oui, mademoiselle » les « Oui, ma sœur » alternaient, effrayant Daniel de leur rumeur inaccoutumée : son chagrin les gonflait d'un sens mystérieusement triste et des larmes, une à une, faisaient des ronds dans son assiette.

Le lendemain, des hommes vinrent, avec des marteaux et des caisses, en veste grise de tapisier. Il en avait vu de pareils pendre des stores aux carreaux des fenêtres : grimpés sur une échelle, leur casquette touchait le plafond ; ils tiraient des clous de leur bouche et d'autres fois ouvraient des matelas, dont les flocons dansaient au chant rythmé de leurs bâtons. Mais ceux-ci ne riaient pas ; dirigés par la tante, ils marchaient sur des sandales et la maison, tendue de noir, devint plus sombre que par un jour d'orage.

Craintif et dolent, Daniel erra parmi les pièces. Ses habits traînaient près d'une malle ouverte, les miroirs répétaient sa figure pâle, hérissée de cheveux roux, et lorsqu'il descendit à la cuisine, Marie, la servante, qui l'avait élevé, geignait les bras nus sur la table et les joues dans son tablier. Ils allèrent ensemble chez la morte : la religieuse et la tante au bord du lit se regardaient ; on avait

---

## LA DUPE

---

haussé les oreillers, le menton touchait la poitrine. L'ayant fixée longuement, il lui parut qu'elle respirait.

Une nuit passa. Les oncles et les cousins se représentèrent en groupe sombre : ils mettaient leurs gants en écartant les doigts et massés autour du cercueil trouvaient des poses tristes. La pendule oubliée derrière une tenture cloua dix coups dans leur silence. On partit, Daniel suivant le corbillard qui secouait mollement sa croix, des couronnes et ses lanternes allumées aux quatre angles. C'était la fin de l'automne : les arbres du parc mêlaient leurs branches nues dans le brouillard.

A l'église, des enfants firent un ciel avec leurs encensoirs. Daniel baisa la patène avant les autres, puis l'orgue se tut et l'officiant revint de la sacristie paré d'une chape noire que soulevaient les diacres par les coins. Devant le catafalque, ils psalmodièrent alternativement avec indifférence, et ne cessant de chanter convoyèrent le cercueil jusque sous la tribune. Le corbillard attendait dans le vent qui dispersait les lamentations des cloches, et pendant que six hommes descendaient marche à marche la lourde bière, le bicorne enrubanné du croque-mort sur son haut siège dominait la masse des curieux, les têtes nues de la fa-

mille et les toits des landaus qui luisaient derrière lui tout le long du trottoir.

Daniel monta dans la première voiture. Deux oncles s'y trouvaient déjà, qui tenaient le chapeau renversé sur leurs jambes. On repassa devant la maison dont les fenêtres étaient ouvertes. Plus loin, il reconnut le geste d'une statue, les lettres dorées d'une enseigne et, par l'échappée des rues menant au port, des mâts et des cordages emmêlés contre le ciel. A mesure qu'on approchait des remparts, les cochers fouettaient leurs bêtes. Après les ponts, elles galopèrent. Blotti dans son coin, il se laissait bercer à la rapidité de cette course dont il devinait à peine le but.

Mais l'appareil lugubre du cimetière l'effraya si fort qu'il grelottait les yeux taris, n'osant crier dans le silence de la famille. Le cercueil, nu sur le brancard, tirait les bras à ses porteurs. On marchait entre les tombes. Daniel toucha comme les autres le manche de la bêche; une boule l'étranglait à la gorge; il trébucha en remontant dans la voiture.

Le front à la vitre, longuement il regarda s'éloigner l'enclos où l'on avait laissé sa mère. Le corbillard stationnait encore devant la grille. Cela disparut bientôt derrière une ferme et la rase

campagne s'étala toute grise, avec des arbres noirs dans la brume.

En face de lui, ses deux oncles causaient en secouant la tête; ils ne l'avaient pas embrassé et, la mine pensive, rapprochaient les sourcils pour prononcer des mots obscurs qui l'effraient :

— S'il était moins jeune, disait l'un, je pourrais peut-être accepter la tutelle.

— C'est très ennuyeux pour nous, répondait l'autre, et leurs yeux durs le fixaient comme s'il était la cause de cet ennui.

Puis ils sourirent en parlant de tante Louise qu'ils appelaient « Mademoiselle Autorité ».

Tout le monde la salua pourtant, quand elle parut dans le vestibule, sur le seuil du salon. Elle portait encore sa robe brune et les nœuds de son bonnet avaient la couleur de ses bésicles. Elle recevait les compliments sans les rendre, s'inclinant sèchement, et passa la première dans la pièce voisine.

Le repas des funérailles s'y trouvait servi pour de nombreux convives. A la place d'honneur et représentant seule la branche des Haudoin, siégeait tante Louise; Daniel fut placé à sa droite, les frères et les sœurs de la morte, en apparat de deuil, augmentés de leur famille, se rangèrent tout à l'entour.

On se signa comme elle et, pour la flatter sans doute, on l'entretint dévotement du service funèbre, des prêtres si pieux, sans oublier le défilé très long de l'offrande. Une gêne assourdissait les paroles; ils semblaient appréhender quelque chose et les regards craintifs allaient du neveu à la tante. Comme elle ne répondait rien, chacun se mit à étaler avec insistance l'énormité de ses travaux; même les rentiers s'en disaient accablés; les dames hochaient la tête en témoignage. Mais tante Louise releva le menton et le regard vert de ses lunettes les fit taire. Daniel l'en craignit davantage.

Au dessert, elle déclara simplement que son père, désirant la tutelle, attendait l'orphelin depuis trois jours. Déjà les malles étaient prêtes.

Alors un bien-être les dilata. Ils causèrent plus librement. Chacun voulut connaître la santé du bon vieillard et ils admiraient l'appétit de l'enfant qui, les yeux rouges, atterré de partir, s'étouffait à vider son assiette.

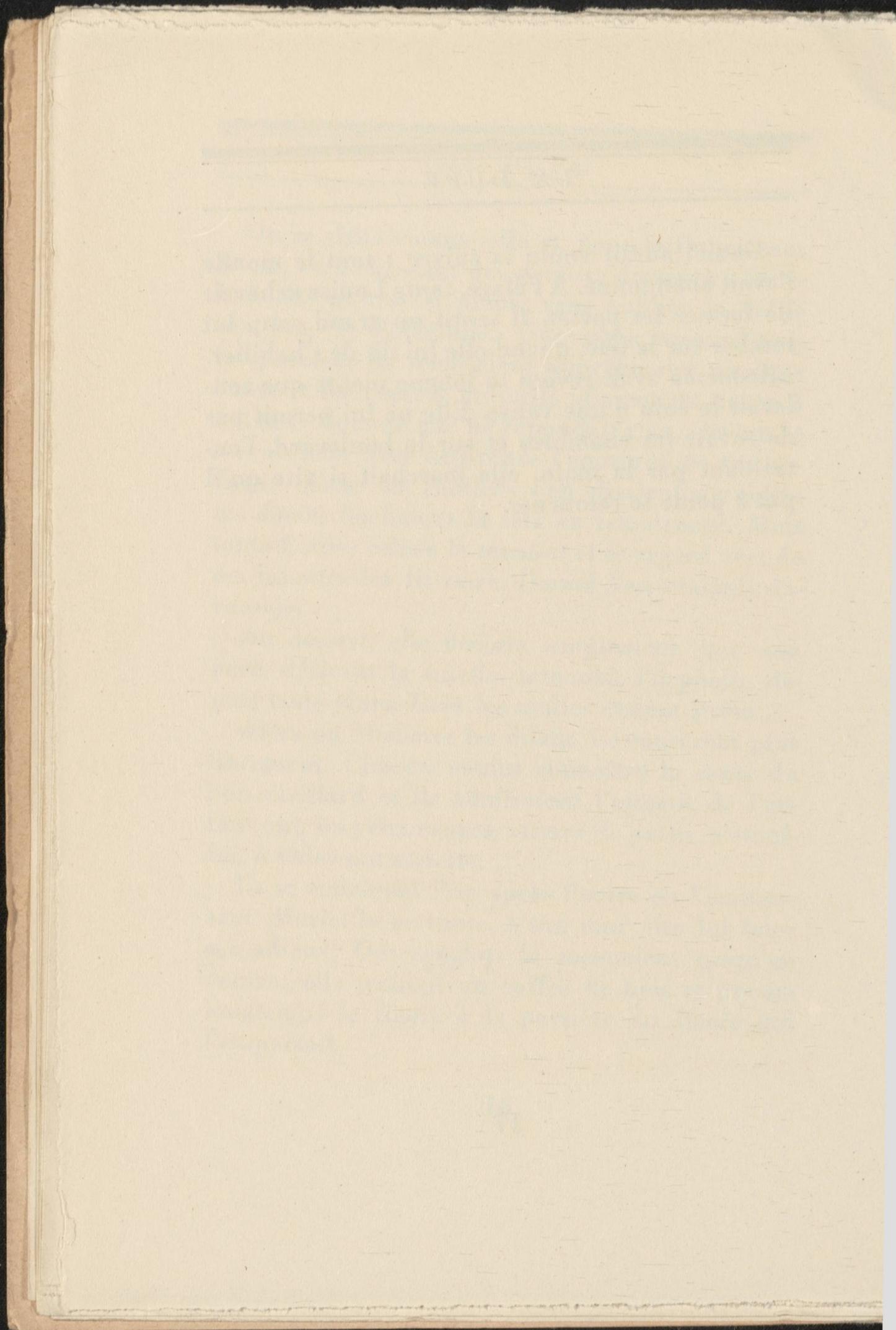
Ils se retirèrent l'un après l'autre en l'embrassant. Marie, la servante, à son tour vint lui faire ses adieux. Des sanglots la secouaient jusqu'au ventre; elle traînait un coffre de bois et poussa longtemps la figure à la portière du fiacre qui l'emportait.

---

## LA DUPE

---

Daniel aurait voulu la suivre : tout le monde l'avait abandonné. A l'étage, tante Louise achevait de fermer les portes. Il sentit un grand coup lui tomber sur la tête, quand elle lui dit de s'habiller. Elle-même avait revêtu sa longue mante que soulevait le coin d'une valise. Elle ne lui permit pas de revoir les chambres et sur le boulevard, l'entraînant par la main, elle marchait si vite qu'il put à peine se retourner.



## II.

**I**L faisait noir quand ils arrivèrent à Termonde. Des fossés entouraient la masse obscure des remparts, le vent secouait les lanternes sur les ponts, et les rues tournaient si brusquement qu'elles semblaient des impasses.

Daniel fut surpris de leur tranquillité. La flamme d'un réverbère ou d'une lampe dans l'étalage d'une boutique jetait sur le pavé un reflet triste, de l'eau stagnait dans les rigoles; trois femmes causant devant une église se retournèrent quand il passa.

Il entendit de loin bourdonner les forges de l'aïeul, des marteaux heurtaient l'enclume, des limes grinçaient et les vitres de la maison contre l'atelier vibraient à ce bruit continu.

Grand-père, dans son fauteuil, nettoyait ses lunettes en clignant des paupières; il se mit debout laborieusement, et comme il s'avavançait un peu courbé pour étreindre l'orphelin, ses pieds traînaient sur les carreaux : il dit « Bonsoir, l'ami » d'une voix forte, en l'embrassant.

---

## LA DUPE

---

L'enfant se frotta sans crainte au bon vieillard.

Un peu voûté, coiffé d'un feutre, il avait l'air très doux et quelque peu narquois; des favoris blancs se brouillaient sur sa poitrine. Il eut une grimace d'ahurissement comique quand sa fille lui demanda très haut dans l'oreille s'il n'avait rien oublié de son régime.

Cousin Prudent, qui était comptable, sortit un instant de son bureau. Il voulait connaître l'enfant, sa figure glabre se réjouissait d'avance. Bien qu'il ne l'eût jamais vu, il le trouva superbe, grandi, admirable. Il le souleva trois fois jusqu'au plafond, puis ne trouvant plus rien à dire, il retourna, la mine grave, dicter des chiffres à son commis.

Au moment du souper, on éloigna la table du mur pour placer Daniel entre la tante et le cousin. Grand-père se macula la veste, bravement, en poussant les plats à son pupille. Il insistait : « Prenez, l'ami; mangez l'ami. » et croyant s'essuyer, étalait davantage les taches avec sa manche.

Daniel observa que l'on ne changeait pas les assiettes pour le fromage; mais les grimaces du cousin le divertirent. Il disait merci, cérémonieusement, en pinçant un sourire la tête inclinée; il dressait son verre comme un calice, se frottait les mains, croisait les bras sur sa poitrine et, croyant

---

## LA DUPE

---

peut-être que l'enfant le comprenait, il émit sur son travail, sur ses clients, des réflexions pieusement plaisantes, en harmonie avec l'humeur de sa tante.

Elle répondait à peine. Elle ne dit pas un mot de la morte, ni même de son voyage. Quand la table fut desservie, elle se signa lentement, en fixant Daniel qui oubliait de l'imiter. Puis, elle voulut le mener, elle-même, à sa chambre. Dans le corridor, à l'étage, une veilleuse, allumée devant un saint, coulait une clarté pâle sur le lit entr'ouvert. Un peu de lune bleuissait la fenêtre; des odeurs de fruit mûr descendaient du grenier.

Elle lui mouilla le front d'un peu d'eau bénite : « Bonsoir Daniel. » — « Bonsoir Tante », et se retira sans refermer la porte.

Le lendemain tante Louise eut la migraine. Toute la journée, elle souffrit sur sa chaise, la tête bandée d'un linge et fronçant les sourcils dès que quelqu'un bougeait.

Personne ne parut plus s'occuper de l'orphelin. Il dut se coucher seul et s'habiller sans aide le matin. Il connut toutes les pièces de la maison avec leurs images saintes, leurs crucifix et les meubles usés qui grimaçaient de vieillesse. Un long sabre pendait contre le mur dans la chambre du grand-père; celle de sa fille demeurait

inexorablement close. Il y avait au chevet de l'enfant une vierge de plâtre, ouvrant les bras et dont le regard dolent, le cœur percé de glaives le remplissaient d'une vague terreur. La nuit, il fermait les yeux pour ne pas l'apercevoir de sa couchette.

L'automne finissait. Dès qu'un pinceau de soleil s'effilait entre les nuages, Tante Louise envoyait son neveu jouer au jardin, sous une allée de pommiers dont il ne pouvait s'éloigner. Un mouton broutant l'herbe poussait vers lui sa plainte triste; des femmes du peuple dans la rue appelaient leurs enfants, et ces cris, lui évoquant sa mère, le faisaient sangloter.

Puis l'image de la morte s'effaçait peu à peu sous l'ennui des jours présents.

Il se sentait un chagrin qu'il n'osait avouer à personne. Grand-père dans son fauteuil susurrant pour lui seul des paroles indistinctes; en dehors des repas, le cousin conformait son visage à la gravité de ses registres; Tante Louise occupée de son ménage ou tricotant sur sa chaise n'ouvrait la bouche que pour gronder.

Elle l'aimait cependant; c'est elle qui avait conseillé à son père de recueillir l'orphelin; elle lui enseignait ses prières, s'occupait de son linge, réparait ses habits, songeant peut-être dans sa sèche

---

## LA DUPE

---

virginité que la tendresse maternelle s'arrêtait à ces devoirs.

Quelquefois, afin de le distraire, elle le menait à la messe, dans une église pauvre. Elle avait sa place près du chœur, où des moines en capuce modulaient des prières. Le convers sacristain, en allumant les cierges, ne manquait jamais de saluer la demoiselle.

Raide, remuant très vite les lèvres, elle lisait dans un gros livre, réprimandant des yeux l'enfant dès que le chapelet ne glissait plus entre ses doigts.

A la sortie de l'office, des femmes, en mante comme elle, venaient la consulter sous le portail. Elle parlait de l'autorité avec respect et donnait ses avis comme des ordres.

— Et cet enfant ?

— C'est le fils de feu mon frère, sa mère vient de mourir.

— Pauvre petit !

Et tandis que les conversations continuaient, Daniel, tout gêné, courbait la tête, avec une vague haine contre ces personnes mal vêtues, qu'il ne connaissait pas et qui parlaient de lui en le touchant de leurs doigts sales.

Des mois passèrent.

Plusieurs fois, Tante Louise s'absenta pour se

rendre à Anvers. Aussitôt la maison devenait plus joyeuse : cousin Prudent fredonnait dans son bureau, tandis que l'aïeul bourrait plus fréquemment sa pipe, négligeant son régime, et s'en allait, avec des clins d'œil malicieux, vider dans la rigole les drogues que sa fille lui avait préparées.

Mais dès qu'elle rentrait, tout retombait dans le silence.

Elle ramenait de chaque voyage quelque objet que Daniel avait connu dans la maison de sa mère : ce furent d'abord ses jouets, une garniture de cheminée, la vieille horloge du corridor.

Un soir elle déballa le portrait du père qui se trouvait au salon.

— Je n'ai pas voulu que l'on vendît ces souvenirs de famille, déclara-t-elle en époussetant le cadre.

Et prenant une mine grave qui la fit ressembler au Monsieur du tableau :

— Le notaire a tout liquidé. A présent, il faut songer à l'éducation du petit et l'envoyer au collège... Nous le mettrons chez les pères Jésuites à Turnhout.

Daniel ne saisit pas le sens de ces paroles ; mais il observa que grand-père baissait la tête et que le cousin, comme s'il eût senti un grand froid, se

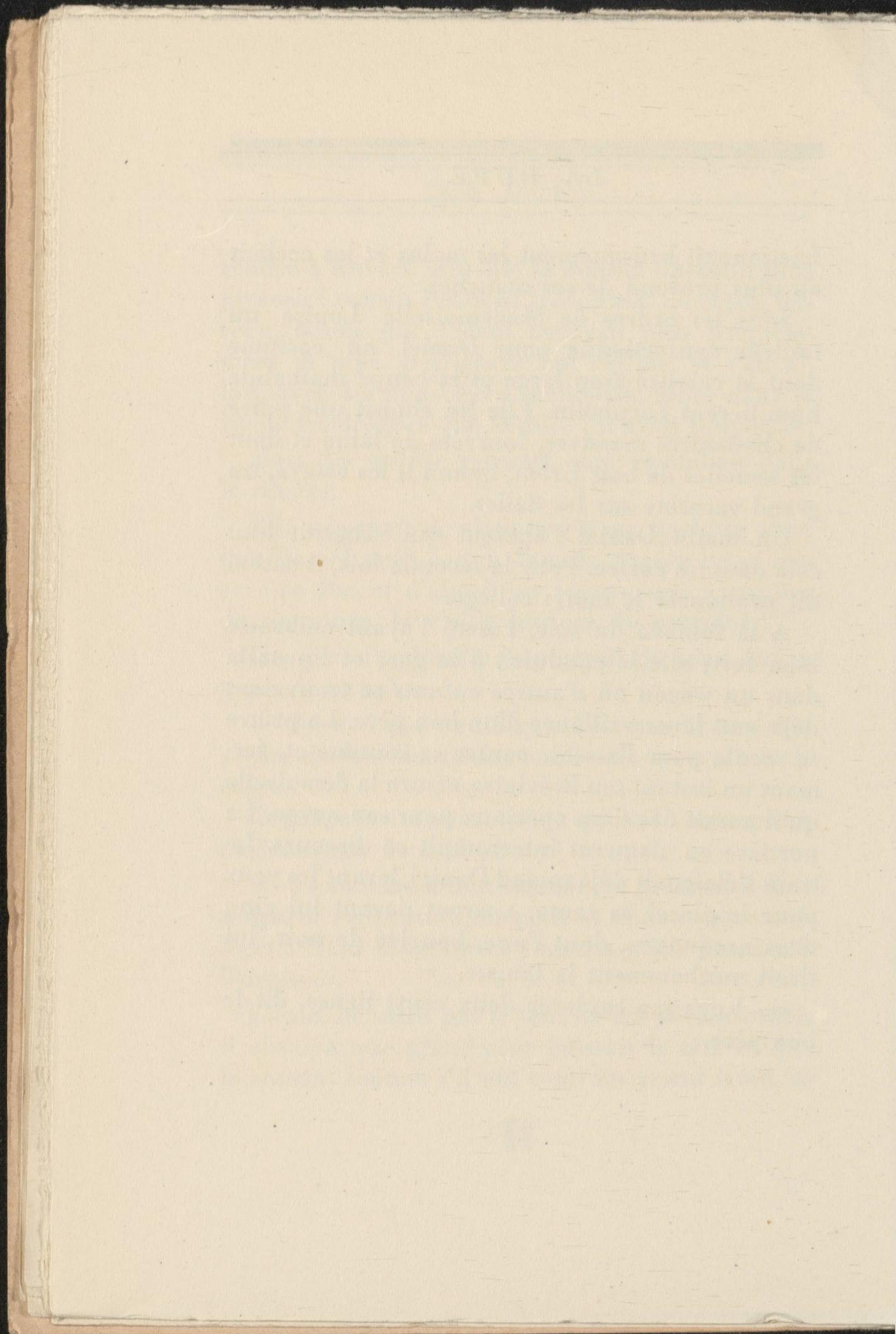
frictionnait brusquement les mains et les cachait au plus profond de ses manches.

Sous les ordres de Mademoiselle Louise un tailleur confectionna pour Daniel un costume dont la carrure trop large et la coupe malhabile humilièrent l'orphelin. Elle lui choisit une paire de chaussures massives, fourrées de laine et dont les semelles de bois firent, quand il les essaya, un grand vacarme sur les dalles.

Un matin Daniel l'aperçut qui rangeait tout cela dans un coffre. Pour la seconde fois, il entendit prononcer le mot : collègue.

A la tombée du soir, l'aïeul l'ayant embrassé bien fort, elle le conduisit à la gare et l'installa dans un wagon où d'autres enfants se trouvaient déjà sous la surveillance d'un bon père. Le prêtre se recula pour l'asseoir contre sa soutane et, fermant un instant son bréviaire, assura la demoiselle qu'il aurait des soins spéciaux pour son neveu. La portière en claquant interrompit ce discours. Le train s'éloignait déjà quand Daniel, levant les yeux pour implorer sa tante, aperçut devant lui cinq têtes narquoises, dont l'une, bouclée de noir, lui tirait méchamment la langue.

— Vous me copierez deux cents lignes, dit le bon père.



### III.

**C'**ÉTAIT une usine pieuse exploitée par les jésuites qui fabriquaient, dans un moule uniforme, des médecins par douzaines, des avocats par centaines, des religieux à la grosse. Une lourde sévérité laminait tous les tempéraments sous une même discipline; la plus légère initiative où saillait l'originalité d'un caractère était inexorablement rabotée, et l'on y vivait dans la crainte continue des surveillants, espions des pensées, censeurs des actions, fantômes errant partout à pas feutrés et qui, au détour d'un corridor, surgissaient brusquement pour vous prendre en faute.

Dès les premiers jours, Daniel avait trouvé dans son pupitre une brochure qui réglait d'avance les heures de cours, les minutes de récréation, les congés et les promenades, tous les incidents de l'année, y compris les élans de dévotion pour les grandes solennités.

Après quelques sermons et des pensums, il apprit à se conformer à ces notes, comme les autres,

incapable d'un geste sans l'impulsion des professeurs.

Pendant neuf ans, des classes préparatoires jusqu'en rhétorique, il fut joyeux ou triste, à jour fixe, d'après ce règlement. Il se nettoyait de ses péchés une fois par semaine. En mai, il vénéra la Vierge, aima le cœur de Jésus au mois de juin et ne manquait pas de prier pour les morts les soirs brumeux de novembre.

Il se développa, son intelligence devint gourmande. Elève docile, il mordit aux fruits de la science que ses maîtres voulurent bien lui éplucher.

Dans ses auteurs latins, il vit des soldats manier le glaive, ou « faisant la tortue », le bouclier levé, au long d'un mur démoli à grands coups de béliers. Il sut la date précise des faits sans connaître leurs causes, les couleurs des hommes non leur âme, le plan d'une narration écorchée de sa beauté. En seconde, il trouva des sentiments poétiques tout rythmés dans son *Gradus*, et surpris un jour à rimer des vers français, en dehors du programme, fut menacé d'une lecture ignominieuse, en pleine chaire, devant ses camarades assemblés.

Il avait alors dix-sept ans. Économe et soigneuse, Tante Louise continuait de lui imposer des costumes ridicules, tantôt trop longs et trop lar-

---

## LA DUPE

---

ges quand ils étaient neufs, tantôt trop courts et serrant de partout parce qu'ils étaient vieux et qu'il avait grandi.

Ses compagnons s'en moquaient.

Dès son arrivée, à cause de ses cheveux roux, ils l'avaient appelé *l'homme de couleur*. Le nom l'avait suivi de classe en classe; il en portait la honte comme d'une tare qui, le différenciant des autres, le rejetait bien loin derrière eux.

Taciturne, se tenant à l'écart des jeux, il ignorait les intimités brûlantes où se leurent entre collégiens les premiers émois de la chair. La sienne, naïve, le laissait sans désir; cependant une inquiétude l'aiguillonnait vers une joie indéfinie que ni ses maîtres, ni ses camarades ne pouvaient lui donner.

Malgré la défense de ses professeurs, il formulait ses élans en de petits poèmes. Il s'exaltait en lisant l'existence magnifique des écrivains : il eût voulu égaler les Lamartine, les Lacordaire, les Chateaubriand, dont ses auteurs lui décrivaient les triomphes. Au rythme belliqueux des périodes latines, pleines de gloire et de batailles, son rêve chevauchait avec les légionnaires de César. Il ambitionnait d'imiter leur conquête, de franchir les Alpes, sur l'éléphant d'Annibal, de voler jusqu'aux Indes à la suite d'Alexandre, et d'autres

fois préférait les victoires pacifiques des missionnaires qui vont prêchant leur Dieu aux peuplades sauvages et meurent percés de flèches sous les palmiers de l'Equateur.

Des dévotions soudaines l'attendrissaient devant l'autel. Il souhaitait devenir un grand saint, imaginait des jeûnes farouches, et le soir les surveillants le trouvaient dans son alcôve, agenouillé, au pied de son lit, en chemise, à l'exemple des ermites dont les prédicateurs racontaient la vie édifiante.

On le citait en exemple. Puis brusquement une perversité le transformait. Il méprisait la fadeur des prières; ses attitudes impies à la Chapelle scandalisaient les collégiens, et comme les apostats célèbres, il se dressait en révolte contre Dieu et ses maîtres, désirant leurs reproches avec autant d'orgueil sournois qu'il acceptait jadis modestement leurs louanges.

A cause de ces alternatives, ses professeurs ne l'aimaient guère, et, repoussé de ses camarades, il restait à rêver dans un coin de la cour, comprimant au fond de soi ses levées de désir vers la tendresse. Personne ne les satisfaisait. Rarement sa tante lui envoyait une lettre hâtive et courte; et quand il retournait à Termonde en vacances, il

ne sentait pas, comme ses camarades, la joie de revoir sa famille.

On ne venait pas l'attendre à la gare : il faisait lentement le chemin qu'il avait suivi le premier jour. Le vent sifflait sur la petite place, d'où la ville, étouffée entre ses remparts, se découvrait toute, avec ses ponts-levis sur les douves, les arches blanches de ses portes et, dans le ciel parmi les tuiles rouges, la tour trapue de son église. Le même mendiant entre ses béquilles lui tendait la main à l'arrivée, il passait devant un corps de garde plein de soldats fumant la pipe, puis il enfilait des rues étroites et pauvres où les étalages invariablement montraient dans la poussière les mêmes étoffes pour les costumes, des épices dans les bocaliers ou d'éternelles rangées de cierges.

Grand-père dans son fauteuil semblait n'avoir pas bougé de place. Cousin Prudent lançait des cris joyeux. Tante Louise conformait son accueil à la valeur des bulletins et, dirigées par elle, dans la maison pieuse, les vacances continuaient la vie austère du collège.

Chaque matin, après la messe, Daniel, chapeonné par elle, longeait le chemin de halage, sur les digues de l'Escaut. Des remorqueurs faisaient des vagues dans l'eau jaune; à marée basse, la boue reflétait les nuages entre les roseaux et là-

bas dans les prairies coupées de ruisselets, des bœufs tendant le mufle poussaient des beuglements qui se perdaient dans la distance. Une grande douceur s'épandait de la terre, des arbres et des fleurs. C'était comme une brume de parfums et de caresses planant autour de lui : tous les baisers, tous les mots doux qui lui manquaient depuis sa mère, il croyait les retrouver ; il souhaitait se perdre dans les hautes herbes, se blesser le corps à leurs lances aiguës en hurlant de grands cris où s'exhalerait tout l'informulé de son désir. Mais sa tante en silence balançait sa mante noire et l'on rentrait en ville.

Chacun saluait Mademoiselle Louise ; elle répondait d'une grave inclinaison de tête ou s'arrêtait quelquefois pour donner un conseil. On l'écoutait volontiers car elle possédait cette expérience judicieuse, mais étroite, que donnent à l'intelligence les menus incidents d'une petite cité.

A la maison, Daniel ouvrait un livre ou s'en allait errer seul au jardin. Il n'osait avouer ses inquiétudes à personne. L'amitié silencieuse du grand-père ne les tranquillisait pas plus que l'affection sans indulgence de sa tante. En vieillissant, il semblait s'être désintéressé de la vie ; il était sourd ; il répondait à peine aux questions et, ne se levant plus de son fauteuil, s'abandonnait

aux soins de sa fille avec une étincelle de reconnaissance gouailleuse au fond de ses yeux clairs quand elle le gourmandait pour une déchirure à sa veste, ou remplissait de sucreries sa bonbonnière.

A jours fixes, des mendiants venaient demander l'aumône, comme à la porte d'un couvent; d'autres fois, d'antiques personnes, amies de la tante, entraient un moment dans la pièce. Cousin Prudent se joignait à leur conciliabule. Novice quelques mois dans un couvent de moines, il étalait une politesse ecclésiastique qui plaisait beaucoup à ces dames. Leurs histoires banales ou pieuses affadissaient Daniel comme les prédications de ses maîtres : un tel était mort, tel autre mourant; le doyen avait prononcé un sermon éloquent; un missionnaire étranger viendrait bientôt prêcher une retraite.

Par égard pour Mademoiselle Louise, on évitait d'agiter devant elle les graves questions du mariage.

Mais durant un mois, on s'entretint, avec des chuchotement scandalisés, d'un libéral, « un homme sans Dieu », enterré civilement, comme une bête. On avait hué son cercueil; en souvenir de sa vie monastique, le comptable allumait pour cet impie tous les brasiers de l'enfer.

---

---

## LA DUPE

---

Souvent Tante Louise s'emportait furieusement contre les dangers de la ville. Daniel, qui ne pouvait s'y promener seul, la revoyait alors, si petite qu'une demi-heure suffisait à la parcourir toute, avec ses maisons pareilles, aux toits pointus et aux vitres aveugles. Où donc pouvait-elle cacher les périls ? A force de se le demander, il voulut les connaître, et, un matin, croyant sa tante partie, il se risqua seul au dehors.

C'était un lundi, jour de marché. Les rues semblaient en fête, pleines de bestiaux et de campagnards se bousculant sous le soleil. De grand matin, les commerçants avaient nettoyé leur trottoir et déballé en plein air les fonds usés de leur boutique; les camisoles par grappes rouges, des costumes avec leurs étiquettes, des outils et des sarraus pavoisaient les façades jusqu'à l'étage.

A la grand'place, il y avait trois rangées d'échoppes où la foule davantage se comprimait; un petit homme à lunettes criait le prix de ses ferrailles, des marchandes en capeline auaient des étoffes, et, dominant ce tumulte, du haut de ses tréteaux, un joueur de violon avec sa femme débitait une plainte, d'une voix aigre, les yeux levés au ciel.

Daniel s'arrêta pour écouter et, dressé sur la pointe des pieds, il contemplait tour à tour la

---

## LA DUPE

---

bouche large ouverte de la chanteuse et l'archet du ménestrel qui frappait à grands coups les images d'une pancarte.

On y voyait, dans un premier panneau, un jeune garçon en habit jaune, enlaçant une demoiselle, au bord d'un fleuve qui ressemblait à l'Escaut; plus loin, un genou en terre, la main sur le cœur, il lui offrait un bouquet de fleurs écarlates et, au-dessous, dans un décor de cabaret, il levait un coutelas sur sa compagne toute sanglante, tandis que devant la porte se tenaient déjà deux gendarmes en culottes blanches, imposants sous le colback.

Le couplet terminé, l'homme, ouvrant une sacoche, s'égosillait pour vendre le texte de sa chanson. La foule s'écoulait doucement et Daniel en profitait pour se faufiler plus près de l'estrade.

Il allait y arriver quand une main se posa tout à coup sur son épaule : Tante Louise !

Elle ne dit rien jusqu'à la maison. Il courba la tête en passant devant le grand-père et le cousin qui n'osèrent pas lui parler. Elle le fit monter directement à sa chambre, et là, sa réprimande éclata. Jamais elle n'avait rencontré pareille désobéissance. Oser sortir seul et sans permission ! Et pourquoi ? Pour perdre son âme en écoutant des chansons immorales, en regardant des images dé-

goûtantes, dont la vue suffisait pour empoisonner une jeunesse.

— Vous vous confesserez aujourd'hui même, car si vous veniez à mourir en cet état, vous iriez en enfer, tout droit.

Et en attendant la pénitence que le prêtre ne manquerait pas de lui fixer, elle lui imposa elle-même un long pensum.

Daniel s'interrogea vainement pour mesurer la grandeur de sa faute. Son indocilité, en somme, lui semblait anodine; quant aux chansons, il n'en avait compris ni le texte, ni les images.

Mais lorsqu'il fut rentré au collège, le Recteur, puis le préfet, puis chacun de ses professeurs, tous informés de son escapade, le sermonnèrent avec tant d'insistance qu'il finit par s'effarer. Il ne douta plus d'un péché dont chacun s'obstinait à le trouver coupable; n'en discernant pas la malice, il la vit partout, et comme il traversait une période de dévotion, il sombra dans le scrupule.

Ce fut l'époque la plus triste de sa vie au collège.

« Tout droit en enfer. » Cette menace de sa tante l'obséda. Le Dieu que ses maîtres lui avaient enseigné était un Dieu farouche édictant son décalogue au milieu de la foudre. Toute faute entraînait la disgrâce divine, la damnation. Et com-

---

## LA DUPE

---

ment l'éviter, puisqu'il ne pouvait pas toujours reconnaître ses crimes ? Il se sentait enfermé dans les principes de la Loi et n'osait plus une action, plus une pensée dont la plus simple heurtait peut-être une défense.

A la chapelle, dans son livre de prières, il étudiait la liste des péchés et s'effrayait de les avoir commis tous. N'avait-il pas été distrait pendant la messe et profané l'hostie sainte que le prêtre lui déposait sur la langue ? N'était-il pas un excommunié, peut-être même un païen, car qui lui prouvait qu'il eût reçu le baptême ? N'avait-il jamais fait de tort aux veuves et aux orphelins ? N'était-il pas avare, gourmand, luxurieux ? N'avait-il pas touché sur lui-même ou regardé chez les autres quelqu'une de ces parties honteuses que l'on ne peut effleurer ni du doigt ni du rêve sans ternir la chasteté de son âme ?

C'était une hantise continue, qu'il revêtait le matin avec ses habits, qu'il mâchait dans ses aliments et qui, la nuit, appesantissait sur sa poitrine des lourdeurs de cauchemar.

Pour se défendre contre le dehors, il n'allait plus que les mains jointes et les yeux baissés. Mais comment vaincre l'ennemi du dedans ?

Souvent, au milieu d'une leçon, lui apparaissait la pancarte qu'il avait contemplée à Termonde.

Il secouait alors la tête vivement pour bien s'affirmer qu'il n'acceptait pas la tentation, mais ses efforts pour la chasser la précisaient davantage, et il revoyait toujours le fatal tableau avec le jeune homme agenouillé, le bouquet de fleurs et la femme pâmée dans une flaque de sang.

Et à force de la repousser, cette femme, il finissait par la voir, mais autrement qu'elle n'était sur la pancarte; il la voyait vivante, sans sa robe, mystérieusement nue, comme il n'avait jamais osé regarder une créature humaine. Il frémissait de se complaire en cette image.

Pour le tranquilliser, on l'envoyait à confesse.

A mesure que s'allongeait le récit de ses fautes, il s'en rappelait d'autres qu'il fallait avouer. Il s'embrouillait dans son récit, se reprochant autant de ne pas tout dire que de trop dire, car l'absolution eût été aussi inutile après l'aveu d'un péché qu'il n'aurait pas commis qu'après l'oubli d'un autre dont il était coupable.

— Seule l'intention compte, mon enfant, chuchotait le prêtre.

Mais pouvait-il peser l'intention d'un geste ou d'une pensée si rapides qu'il n'avait que le temps de les percevoir ? Il s'y perdait.

Et quand le prêtre, après l'absolution, lui enjoignait d'aller en paix, il emportait l'effroi d'un

---

---

## LA DUPE

---

---

sacrilège s'ajoutant à tout le mal qu'il avait fait.

Il maigrit, tomba malade; il passa plusieurs semaines à l'infirmerie. Comme le lui avait dit sa tante, la vue d'une misérable pancarte avait suffi à empoisonner son enfance, mais ce n'était sans doute pas de cette manière qu'elle l'avait entendu.

A la longue, il guérit. Ses scrupules s'effacèrent. Il lui resta de cette crise une crainte des choses religieuses et l'éloignement d'un Dieu dont il avait trop senti l'épouvante.

Vers cette époque, Daniel acheva ses humanités.

Avant de les congédier, les bons Pères isolaient dans une retraite les élèves de Rhétorique. Pendant une semaine un prédicateur orageux et farouche évoquait le cauchemar de la Vie et de la Mort. Il décrivait le monde un désert hurlant de vices où les démons guettent les caravanes des âmes. Les collégiens tremblaient : ils étaient maudits et déjà sur leur tête, la chaire, broyée par les poings éloquents, se fendait et craquait comme leurs os dans les bûchers de l'enfer... Heureusement, au milieu de ces sables, des oasis ouvraient leur refuge de verdure. La porte du couvent y menait et les hommes s'en élançaient droit vers Dieu, aussi blancs que des anges et plus légers que des oiseaux.

Malgré les éclats du prêtre, Daniel n'entendit pas cet appel mystérieux qui murmure dans le silence des cœurs, les pousse vers une carrière précise, irrévocablement, sous peine de damnation. Son âme était sombre et profonde; ses réflexions y tombèrent sourdement, sans un écho.

Lorsque le tuteur s'enquit de ses projets, Daniel haussa les épaules : il n'en savait rien.

Tante Louise regretta qu'il n'eût pas la vocation religieuse, et pour aider ses réflexions par la solitude, l'envoya quelques jours chez des parents, dans un village entre les dunes. Il les gravit dès son arrivée. Ce fut comme une baie s'ouvrant tout à coup sur l'inconnu de ses rêves. Devant lui, jusqu'à l'horizon où s'empourprait la boule du soleil, se mouvait l'étendue immense de la mer : toute sa nappe flamboyait d'une lumière rouge, et, vers la côte, les vagues s'en venaient mourir une à une, des fleurs d'écume sur le front.

Daniel fut émerveillé : poète inconscient, il écouta la grande berceuse exécuter pour lui la cadence muette de ses pensées. Il se déclama des vers de Virgile, et leurs paroles, opaques et lourdes sous les explications de ses maîtres, s'illuminèrent soudain d'une clarté intérieure et bondirent translucides et belles, comme les flots qui roulaient à ses pieds leur coulée d'or.

---

## LA DUPE

---

Il revint à la mer tous les jours, obtint que l'on prolongeât ses vacances et, après trois semaines, revint indécis, n'ayant pas trouvé la carrière dont s'accommodât son tempérament rêveur.

Comme il n'aspirait décidément pas à la prêtrise, Tante Louise lui suggéra l'étude des mines. Cinq ans durant, il ferait des chiffres à l'Université de Louvain. Après quoi, estampillé d'un diplôme, il pourrait diriger l'usine du grand-père.

Malgré son dégoût, Daniel s'inclina par mollesse, se consolant de son obéissance à l'idée de la vie universitaire dont on rêvait dès le collège.

Jusqu'à la fin des vacances, chaque jour, il dut écouter les conseils de sa tante. Elle s'était mise en correspondance avec les religieuses et zélatrices de bonnes œuvres qu'elle connaissait dans la ville universitaire. Renseignée par ces pieuses personnes, elle découvrit une maison honorable où moyennant soixante-quinze francs par mois, il aurait ses deux chambres et ses repas. Il serait plus libre néanmoins; il n'aurait plus sa tante ni les bons pères pour le diriger dans le droit chemin, et songeant à l'escapade de son neveu, elle aiguissait d'une pointe de menace ses recommandations.

Enfin le jour du départ arriva.

Le matin Daniel visita ses oncles et cousins éta-

blis dans la ville. Tous, admirant l'à-propos de sa vocation, félicitaient le futur ingénieur, désiraient connaître l'heure précise de son train et le congédiaient muni de quelques cigares pour la route, qui serait longue.

Quand il revint, Tante Louise commença de ranger les malles. Elle le fit avec plus d'émotion, un soin plus solennel que pour le collège. Elle rangea les costumes par-dessus le linge.

— Afin que le poids n'en fausse pas les plis.

— Oui, tante.

Elle marqua d'une étiquette rouge les chaussettes les plus chaudes :

— Vous les mettrez par les grands froids.

— Oui, tante.

— Je glisse dans ce coin, sous les chemises, un paquet de thé. Vous en boirez une tasse en travaillant.

— Oui, tante.

Il répondait la gorge serrée et ne comprenait pas comment sa joie de partir pour Louvain l'attristait à ce point.

Grand-père, de son fauteuil, suivait tous ces préparatifs. Quand le couvercle tomba, il vint minutieusement vérifier l'adresse; Prudent lui-même

---

---

## LA DUPE

---

négligeait sa besogne dans son bureau et chacun semblait s'inquiéter, comme s'il se fût agi d'une longue absence — dangereuse.

A cinq heures, le vieillard, ayant contrôlé sa montre, se leva, retira son grand feutre et fit avec le pouce une petite croix sur le front de son pupille, pour le bénir. Il était si ému qu'il ne trouva pas une parole et, traînant un peu les jambes, suivit avec le comptable jusqu'à la porte; afin d'apercevoir plus longtemps l'« Ami » qui s'en allait à côté de sa tante.

Il faisait noir déjà. Les commerçants allumaient les lampes dans leurs boutiques, les trottoirs étaient vides.

Comme ils traversaient les ponts, près des remparts, la vieille fille prit Daniel par la main pour le garer d'une voiture. Ce geste lui rappelant sans doute l'enfance de son neveu, elle eut un attendrissement et se mit à lui parler avec une grande douceur qu'il ne lui connaissait pas.

A la gare, elle demanda elle-même le coupon. Outre le montant de l'inscription aux cours, elle compta au jeune homme trente-cinq francs pour ses menus plaisirs. Il n'avait jamais disposé d'une pareille somme. Elle lui recommanda de ne pas la gaspiller follement. Puis elle l'installa dans une

---

## LA DUPE

---

voiture vide, s'assura que les fenêtres fermaient bien et jusqu'à ce que le train se fût ébranlé, elle se tint raide sur le quai, tournant vers lui son visage dont l'austérité essayait de sourire.

#### IV.

**L**ES demoiselles Drussaux attendaient leur pensionnaire à la gare de Louvain. Elles furent enchantées de le voir, s'informèrent de Mademoiselle Louise, qu'elles auraient bien voulu connaître et, l'une très courte boitant un peu, l'autre élancée avec la mine sérieuse, elles l'étourdissaient des deux oreilles à la fois.

La maison était proche de la grand'place : une enseigne surmontait les deux vitrines garnies d'aunages; l'odeur des étoffes emplissait l'escalier.

Daniel fut ravi de ses deux chambres. Une glace ornait la cheminée; il y avait un fauteuil, un pupitre où ranger ses papiers et dans l'alcôve au-dessus du lit un superbe Léon XIII levant l'index sur un fond rouge. Quand il eut tout admiré, l'aînée des demoiselles lui soumit une façon de règlement. Il devait éviter le bruit, les visites, être rentré le soir avant neuf heures et surtout — elle rougissait — ne pas amener de dames. Daniel n'y

songeait pas. Mais il demanda un tableau noir pour ses calculs et, l'ayant obtenu, se félicita de ses études, qui lui procuraient d'avance de telles joies.

Il ne manqua pas le lendemain d'assister à la messe du Saint-Esprit qui solennisait l'ouverture des cours.

Sur la grand'place devant l'église, les étudiants stationnaient par petits groupes : presque tous tenaient un gourdin sous le bras. Ils se lançaient de loin des « bonjour » sonores, qu'ils prononçaient « bonjôr » à la mode de l'époque.

Il passait sous le portail, quand il fut hélé par un grand gaillard à barbe noire qui avait déjà trois étoiles sur sa casquette. Il eut quelque peine à reconnaître en cet étudiant un de ses camarades, autrefois un collégien timide et doux qui méritait chaque année le premier prix de sagesse.

Quand il sut que Daniel entrait à la faculté des mines, il s'étonna qu'on n'eût pas fait de lui un jésuite.

— Tant mieux, il faudra t'émanciper à présent.

Et pour montrer combien lui-même était émancipé, il fit mine de pincer à la taille une jeune ouvrière agenouillée devant eux.

L'orgue s'étant mis à ronfler, ils se rangèrent

---

---

## LA DUPE

---

près d'une colonne pour voir le défilé du corps professoral.

Il entra, en groupe solennel, précédé des huisiers qui tenaient leur lourde masse à bout d'argent. Le Recteur, qui les suivait, portait à sa soutane les boutons violets des évêques; puis venaient les autorités, des ecclésiastiques la plupart, et le groupe des professeurs, les uns très jeunes, les autres vénérables de vieillesse, tous ayant aux épaules le collet de velours de leur imposante robe doctorale.

A mesure qu'ils passaient, l'étudiant chuchotait leur nom. Il dénigrait leur tête, racontant le vacarme que l'on menait à leurs cours, les farces qu'on leur jouait.

Il éclata de rire quand arriva, en queue du cortège, un petit vieillard tout courbé dans sa toge et se traînant péniblement à la droite d'un collègue qui lui donnait le bras.

Tant d'irrespect étonna Daniel. Ces hommes, il se les imaginait très grands, vivant dans une perpétuelle extase, au milieu de leurs livres et de leurs cornues. Il en voulait à son camarade de les ravaler par des plaisanteries.

Dès que l'office fut terminé, il lui tendit la main, prétextant qu'il était l'heure du dîner à sa pension.

---

## LA DUPE

---

L'autre eut un sourire de mépris.

— Moi, je dîne au restaurant, déclara-t-il.

Et fier de son indépendance, il s'achemina vers un café, non sans avoir envoyé du bout de la main un « Au revoir » protecteur à Daniel.

Pendant tout le repas, le nouvel étudiant demeura maussade. La moquerie de son compagnon l'avait humilié; il appréciait moins les douceurs de la vie universitaire parce qu'il n'aurait pas la liberté d'en jouir.

Il s'efforça pourtant de sourire par politesse quand les demoiselles Drussaux débouchèrent le vin pour célébrer sa bienvenue. Mais dès qu'il eut vidé son verre, il roula sa serviette et se retira dans sa chambre.

On venait d'y monter ses malles. Bousculées par le voyage, elles ne présentaient plus la belle ordonnance que sa tante leur avait donnée. Les chaussures traînaient entre les chemises; les costumes étaient fripés; en voulant sauver un chapeau, il fit pleuvoir sur ce désordre toutes les feuilles de son thé.

Daniel en fut attendri, comme s'il eût aperçu la pauvre femme levant des yeux désappointés devant sa besogne inutile.

Cette idée acheva de l'attrister. Il se rappela les adieux si pénibles de la veille, les avis de sa

---

## LA DUPE

---

tante, ces obscurs périls que sa pudeur l'avait empêchée de préciser.

Il ne vida pas davantage ses coffres ce jour-là, et le soir, quand Mademoiselle Drussaux lui monta sa lampe, elle fut bien surprise de voir que son locataire avait pleuré.

Les cours débutèrent.

Il s'y complut les premiers temps grâce au génie d'un professeur, maniaque et maigre, qui ondoyait de poésie l'aridité de l'analyse. Sous le verbe inspiré, les lignes jaillissaient des formules en courbes fulgurantes et pénétraient l'infini divin; le chœur des nombres chantait l'éternelle harmonie : un simple signe au tableau noir suggérait l'immensité de l'étoile dans la profondeur de la nuit.

L'enthousiasme de son professeur stimulait Daniel. Il aurait voulu l'applaudir, et comme il regardait avec dédain les autres élèves qui bavardaient, ricanaient, ne comprenant rien à cette manière d'enseigner les mathématiques !

Le mépris qu'il en conçut pour eux le consola de ne pas partager les plaisirs de leur existence.

De sa fenêtre, il les entendait qui braillaient dans la rue.

Avec ses trente-cinq francs, il s'était acheté chez un brocanteur une pipe turque, dont la ca-

rafe rouge et les tuyaux souples enlacés de fil d'argent l'avaient longtemps aguiché. Etendu dans son fauteuil, il se plaisait à regarder la fumée s'épandre de la corolle d'écume; l'eau gargouillait doucement à chaque aspiration. Il retouchait les vers qu'il avait composés au collège; il en rimait d'autres.

Les heures s'écoulaient ainsi sans qu'il songeât à regarder ses notes, et le lendemain les demoiselles Drussaux ne doutaient pas de son activité en constatant qu'il avait consumé toute l'huile de sa lampe. Elles l'adoraient pour sa tranquillité. Chaque mois elles envoyaient un rapport élogieux à Termonde et le désir de flatter un si bon locataire se résolvait en gestes cérémonieux et grimaçants qui l'égayaient. A force de les observer, il distingua partout l'inharmonie des choses, sous une forme risible qui lui en dérobait la méchanceté. La gaucherie d'une parole, le strabisme d'une action requéraient sa joie, et dans sa chambre d'étudiant, devant sa glace, il outrait par ses railleries son nez trop gros, ses yeux trop verts, son menton trop pointu qui masquaient de ridicule sa face enlaidie encore par sa tignasse de cheveux roux.

Mais s'il en riait parfois, il s'en attrista bientôt, lorsque l'agacèrent les premières convoitises

d'amour. Il jalouosa l'allure impertinente des vieux universitaires, en casquettes sales, menant à leur bras des maîtresses; d'autres, le soir, envahissaient par bandes les cafés-concerts. Il les épiait de loin. Les notes d'un piano crevaient en bulles dans la rue; au fond, sur une estrade dominant les tables pleines, il entrevoyait le bas noir d'une chanteuse ou quelque coin d'épaule bordée d'étoffe rouge. Les étudiants touchaient des femmes. Il brûlait de les imiter, mais la porte retombait tout à coup et il n'osait la pousser dans la crainte d'un sarcasme.

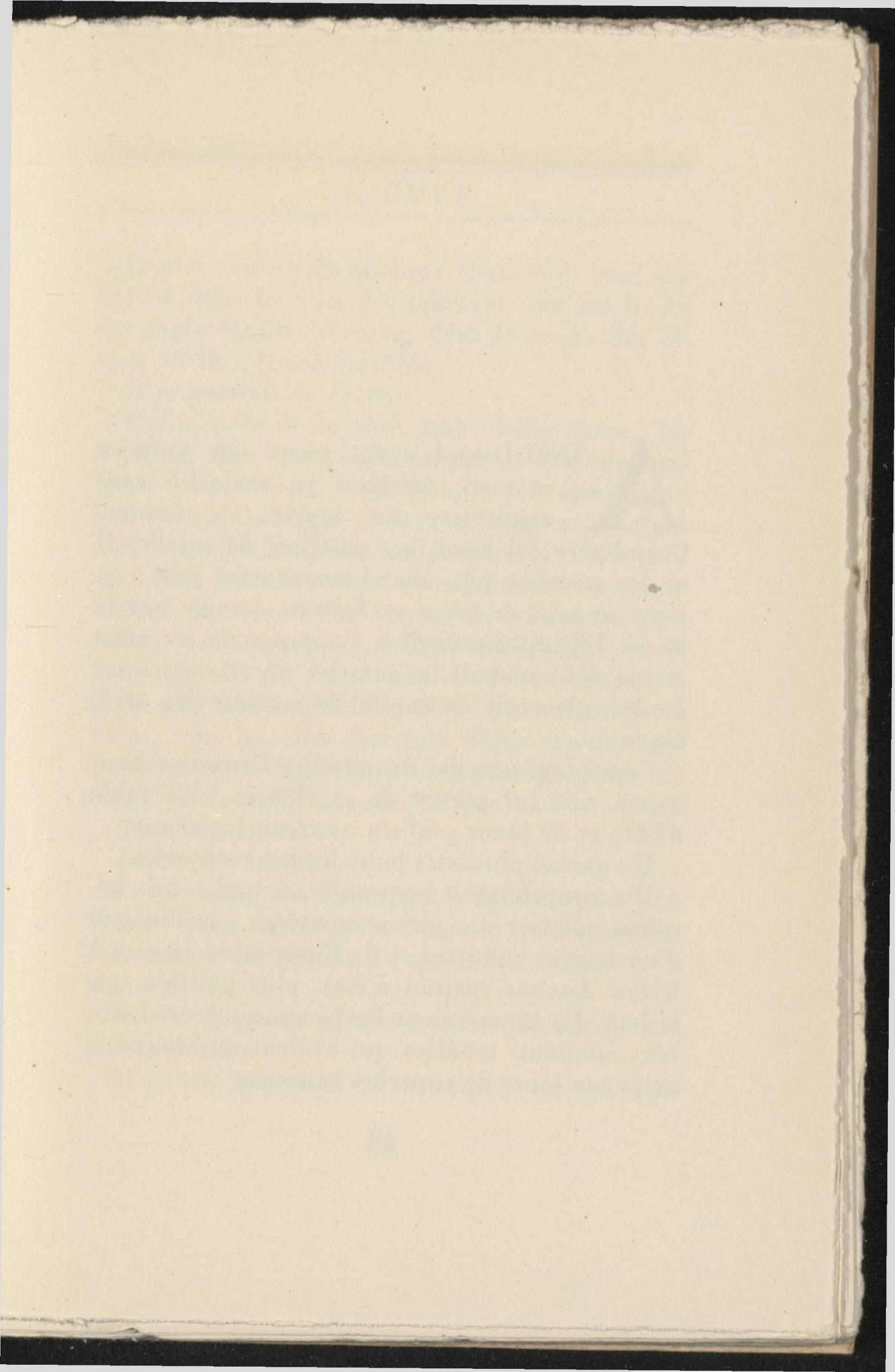
Il souffrit de son visage comme d'un compagnon agaçant et fidèle : il le sentait remuer quand il parlait et déformer en grimaces ses plus beaux gestes. Il n'en risqua plus, ne sortit que pour les cours, et dans les rues suivait solitairement les trottoirs, la face tournée contre les murs.

Au début de l'hiver, des professeurs ouvrirent leur salon. Du moment que ses maîtres l'y conviaient, Tante Louise lui ordonna de s'y rendre.

Des jeunes filles formaient des groupes clairs sous les lustres; elles souriaient avec malice en agitant leur éventail; d'autres valsaient. En escarpins, les cheveux pommadés, les messieurs étalaient leur moustache; leur mine satisfaite, leur élégance lui semblaient augmenter sa propre lai-

deur. Ce fut une catastrophe. Accoutumé aux visages vieux, il ignora l'art des phrases sucrées qui s'étirent en filaments autour d'un cœur pour le confire; il n'avait pas d'habit, ne savait pas danser et après trois heures de supplice, il s'enfuit, les mâchoires serrées, les poings brandis comme pour en écraser sa bêtise.

Cependant le dimanche il s'aventurait sous les arbres du parc, où tournaient les familles aux éclats d'une fanfare militaire. Les demoiselles précédaient les parents avec des airs de puritaines et des mines superbes d'infantes. Les roses de leurs chapeaux se renfrognèrent autant que les visages des mères; la faille de leurs robes pesait comme du plomb et, quand on les regardait, elles baissaient vers leurs poitrines leurs mentons virginaux. Avant la fin du concert, il se déroba, épinglant à chacune d'elles une ironie muette, qui le vengeait de leur probable dédain.



**A**INSI Daniel, ayant réussi un premier examen, atteignit sa majorité sans rencontrer un sourire de femme. Grand-père lui remit ses comptes de tutelle. Il ne les examina pas, abandonnant avec joie à sa tante le soin de gérer sa fortune comme par le passé. Elle continuerait à s'occuper de ses vêtements, lui verserait les sommes nécessaires à ses études, placerait en capital le surplus des arrérages.

Cependant une des demoiselles Drussaux étant morte, elle lui permit de se choisir une table d'hôte et de louer seul un nouveau logement.

Il s'amusa plusieurs jours à cette recherche.

Des propriétaires empressés et polis lui faisaient admirer des pièces meublées pareillement d'un bureau ministre et de l'inévitable étagère à livres. Aucune maison n'était plus paisible que la leur. Ils énuméraient les locataires précédents, tous étudiants modèles qui avaient « bloqué » entre ces murs de superbes examens.

---

## LA DUPE

---

Daniel retrouvait quelque chose de leur débraillé dans les plis des tentures, sur les fleurs des tapis souillés d'encre, dans le creux des divans où ils s'étaient vautrés.

Il promettait de revenir.

Enfin, près de la gare, une vieille dame l'introduisit dans une salle garnie de meubles anciens dont l'aspect sévère et à la fois somptueux l'enchantait. De larges panneaux peints alternaient aux murailles avec des hallebardes et des cuirasses; deux bahuts sculptés à colonnes torsées montraient, derrière leurs vitres, des faïences, des étains, un assemblage délicat de bibelots et de couleurs. Il n'y avait pas de bureau-ministre, mais une vaste table de chêne, au milieu de la pièce, sous les ailes étendues d'une cigogne empaillée tenant dans son bec une lampe. Dans un coin; un fauteuil se carrait, profond et grave comme une stalle.

Daniel s'y installa.

Le prix du loyer dépassait de beaucoup les prévisions de sa tante; mais il songea qu'il travaillerait mieux au milieu de ces belles choses et il signa le bail.

Ce fut la seule preuve qu'il se donna de son émancipation.

Il s'était résigné à la monotonie de son exis-

---

## LA DUPE

---

tence. Bordée par la surveillance de ses parents, elle semblait tracée comme une route entre deux talus. Il ne les franchirait pas et après une course de quelques années s'ouvrirait la clairière d'une « situation honorable », illuminée peut-être par le soleil pâle d'un mariage sans amour.

Sous le positivisme lourd des chiffres, ses rêves de beauté s'aplatirent en manies innocentes et ridicules ; il ne fit plus de vers, mais recueillit fidèlement les cendres de son tabac dans une potiche, sans autre but que de la remplir. Il s'acheta une collection minéralogique : il époussetait ses cailloux et chaque mois en renouvelait les étiquettes.

Très maigre, il s'allongeait en d'immuables costumes sombres et portait sur la caricature de son visage un lavis de tristesse et de réelle douceur. Ses amis le voyaient volontiers : il leur prêtait ses livres, son intelligence et quelquefois sa monnaie.

Au restaurant, il avait fait la connaissance de son voisin de table, un étudiant russe, nommé Keff, taciturne et morose, dont la main roulait nerveusement sur la nappe les miettes de son pain. On le disait nihiliste. Sans qu'ils se fussent presque parlé, une sympathie les rapprochait. Ils restaient des heures, côte à côte, en silence,

l'étranger confectionnant ses boulettes, Daniel le regardant faire. Quelquefois l'un d'eux émettait une idée. — Parfaitement, répondait l'autre et leurs opinions s'adaptaient si bien qu'ils n'avaient pas besoin d'autres phrases pour en extérioriser l'accord. Après le souper, ils se rendaient ensemble au « Café des Brasseurs », près de la Grand'Place. Daniel se taisait au milieu de ses camarades, et le pli d'un rire équivoque remuait quelquefois le duvet de ses lèvres.

Avant dix heures, il se levait, serrait des mains, Keff l'imitait et tous deux lentement remontaient la rue de la Station. Les brasseries illuminaient leurs terrasses parmi les maisons endormies. Des bandes d'étudiants passaient, la gueule et le gourdin sonores. Ils évitaient leur vacarme.

Devant le théâtre, dont la colonnade faisait un renforcement d'ombre, le Russe s'arrêtait. Il vérifiait d'un coup d'œil si le couple d'amoureux qu'ils voyaient chaque soir, s'enlaçait à son poste. Quand il l'avait découvert, Keff souriait, Daniel aussi, puis ils se séparaient, sans « Bonsoir » inutile, le premier tournant tantôt à gauche, tantôt à droite vers un logis mystérieux, le second continuant devant lui jusqu'à la gare, qui levait au bout de la voie la lune pâle de son cadran.

Un soir d'avril, la discussion d'un problème

le retint au « Brasseur » plus tard que d'habitude. Depuis longtemps Keff était parti quand lui-même se leva. L'air était tiède; beaucoup d'étoiles brillaient par-dessus les toitures dans le ciel. Il flânait à son aise, dessinait avec sa canne les lignes embrouillées d'une épure. A hauteur du théâtre, une ouvrière sortit d'un magasin de modes, et, le carton sur la hanche, se mit à marcher prestement devant lui. Machinalement, pour la devancer, il précipita le pas; elle doubla le sien et, ce battement de talons l'agaçant plus fort, il s'obstina à la dépasser, les yeux sur cette ombre qui glissait devant lui. Il avait certainement l'air de poursuivre une femme, mais il n'y songeait pas. Son désir de la vaincre l'entraîna de la sorte tout le long de la rue de la Station et il préparait la dernière enjambée victorieuse quand tout à coup l'ouvrière s'arrêta si brusquement qu'il faillit se jeter sur sa boîte.

Il vit dans un éclair deux lèvres qui semblaient mécontentes, deux yeux noirs qui le brûlèrent.

— Oh! pardon, Mademoiselle.

Et les épaules fléchies, il obliqua vers le milieu sombre de la rue. Elle cria « Bonsoir » à deux reprises. Il crut qu'elle se moquait et, sans répondre, continua sa route.

Mais quand il fut seul dans sa chambre il re-

---

## LA DUPE

---

gretta sa lâcheté. Ses désirs, épars jusqu'alors au vague des rencontres, venaient de s'accrocher à la possibilité d'une tendresse précise; il eût suffi d'imiter ses compagnons, tendant les bras aux femmes qui passent : elle eût accepté le sien; elle l'avait appelé, elle l'aimerait peut-être et, pour encourager cet espoir, il l'imaginait humble comme lui, tourmentée de quelque disgrâce qui la rendît indulgente à la sienne.

Le lendemain il ne dit rien de son aventure à ses camarades. Keff lui-même ne la connut pas et le soir, dès sept heures, ce fut Daniel qui le quitta pour se poster aux abords du magasin où il avait rencontré l'ouvrière.

Il crut défaillir en la voyant. Elle était toute frêle, la figure ronde, avec des boucles sur le front, l'air d'une enfant. Elle l'avait reconnu et souriait.

Alors, il ne craignit plus de l'accoster : une boîte qu'elle portait se balançait entre eux au bout de sa courroie. Il voulut s'en charger et il murmurait des paroles vagues, en détournant la tête, quand il passait sous les lumières.

Il admira beaucoup qu'elle eût déjà vingt ans. Elle s'appelait Rosine. Elle travaillait, vivait seule, n'ayant plus de parents.

— Moi aussi, je suis orphelin, répondit Da-

---

## LA DUPE

---

niel. Cette égalité dans le malheur lui donnait du courage.

Ils allaient lentement, moins vite que la veille, remarqua Rosine.

Cette allusion lui parut un reproche :

— Oh ! Je vous jure, Mademoiselle, que je ne me serais pas permis de vous suivre.

Elle fit : Ah ! et cessa quelque temps de parler.

Enfin elle reprit :

— Moi, il y a longtemps que je vous ai remarqué.

Daniel ne douta pas de la sincérité de cette parole :

— Vous avez dû me trouver bien laid, Mademoiselle. Je suis si seul et si triste. Et pourtant je sens dans mon cœur beaucoup de tendresse. Je voudrais tant aimer, sentir autour de moi une étreinte de femme.

— Oh ! moi je vous embrasserais bien, dit-elle.

Il ne sut que répondre.

Ils cheminèrent en silence jusqu'au petit parc devant la gare. Près de la grille, ils s'arrêtèrent quelques instants, debout l'un contre l'autre. Il interrogea ces prunelles noires qui ne s'étaient pas moquées et dont le regard l'enveloppait enco-

---

## LA DUPE

---

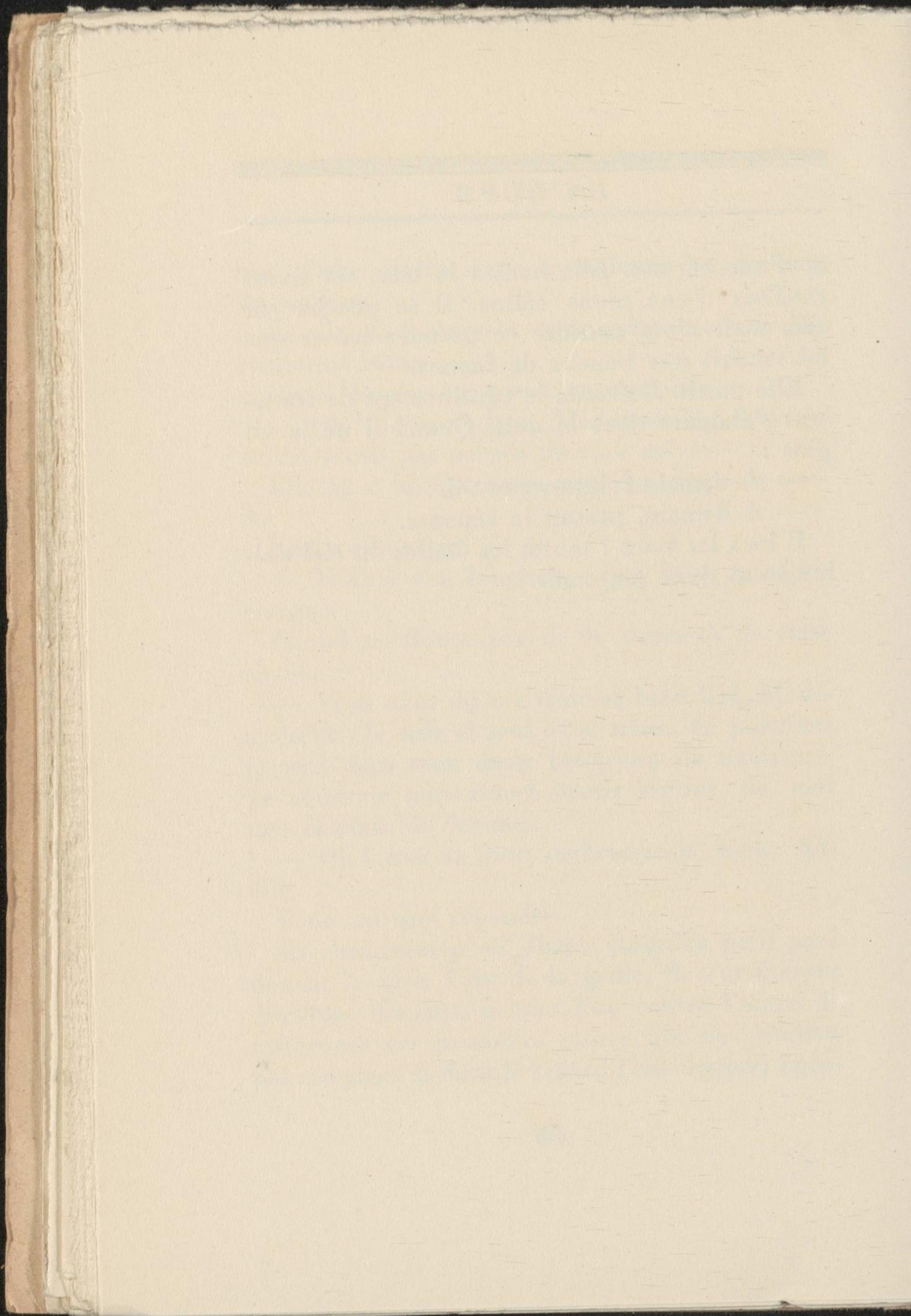
re d'une caresse. Elle haussa la tête, ses lèvres gonflées d'une moue câline. Il se pencha sur elle, mais n'osa prendre ce premier baiser que lui tendait une bouche de femme.

Elle partit. Il écouta le trottement de ses talons s'éloigner dans la nuit. Quand il ne la vit plus :

— A demain ? interrogea-t-il.

— A demain, promit la réponse.

Il leva les yeux : toutes les étoiles du ciel s'allumèrent dans son cœur.



## VI.

**I**LS se revirent. Pour être seuls, ils suivaient le boulevard qui domine la voie ferrée. A leur gauche, des wagons en manœuvre s'entrechoquaient dans le bas-fond; à droite les réverbères éclairaient un coin de façade ou la perspective d'une rue vide.

Ils s'arrêtaient devant un banc, sous un tilleul. Elle s'enveloppait d'un châle, il lui prenait une main et la joue sur l'épaule, comme jadis près de sa mère, savourait cette douceur où ses autres désirs disparaissaient.

Il lui racontait son enfance, la sévérité de sa tante, sa vie amère au collège, ses exaltations subites, ses rêves.

— J'attendais quelque chose de grand et de très haut que j'ignorais; personne, ni mes professeurs, ni mes camarades, ne pouvait me le donner. Sans doute, était-ce vous déjà que j'espérais.

Il répétait son nom : Rosine, dont les syllabes suaves passaient entre ses lèvres comme une caresse. Il se plaisait à les sertir dans de petits

poèmes où elle apparaissait belle comme une princesse, plus puissante qu'une fée.

Quand elle les avait bien écoutés, Rosine l'embrassait très fort. Puis elle émettait des questions plus précises sur sa famille et sur sa vie. Elle s'étonnait qu'étant orphelin et majeur, il ne disposât pas de sa fortune.

Daniel, qui n'y songeait guère, ne savait comment se justifier. Il l'aimait davantage et avec reconnaissance de la sollicitude qu'elle lui montrait. Il s'attendrissait quand elle lui parlait chiffres, gravement, comme sa tante; mais c'était une tante sans lunettes, qui ne le grondait pas et dont les joues, quand il y posait la lèvre, doucement embaumaient.

A dix heures, ils descendaient lentement vers la gare : il s'était enhardi; il lui mettait le bras à la taille et la serrait plus étroitement quand d'autres étudiants passaient. Une fois même, ils rencontrèrent un maigre jeune homme dont le chapeau, dont il voulait les saluer, roula par terre.

— C'est Keff, mon ami, dit Daniel. Un Russe, ajouta-t-il pour augmenter l'importance de son camarade.

Il le voyait moins fréquemment et voulait ainsi réparer sa négligence. Quand ils se retrouvèrent le lendemain :

— Amoureux ? lui demanda le Russe en pétrissant ses boulettes.

— Oui, souffla Daniel, qui pour la première fois regretta que son confident fût si taciturne.

Les autres le félicitèrent d'avoir une « maîtresse », le trouvaient moins triste, mieux portant et, le croyant initié, le gênaient par des questions grivoises sur les phases de son amour.

Ignorant de la femme il ne savait que répondre. Ses réticences forcées doublèrent sa gloriole.

Cependant il voulut s'instruire et consulta des livres. Leurs explications lui promettaient d'incontestables délices, mais si voilées que, ne les devinant pas, elles attirèrent sa curiosité plus que ses désirs.

Tous les jours, désormais, il fit à Rosine une prière tempérée.

— Pas encore, disait-elle.

Cette réponse impliquait un « Plus tard » ; il n'insistait pas, ému sur lui-même d'être si discret.

Mais un dimanche qu'il pleuvait, elle ne refusa pas de visiter sa chambre, et quand elle eut admiré la cigogne, ses meubles, ses cailloux, comme il répétait sa demande, elle s'abandonna tout à coup, les mains sur les yeux, pudiquement, comme une vierge.

Ce fut si imprévu qu'il faillit un moment regretter l'aventure. Heureusement Rosine sut guider son inexpérience, et rougissant un peu, malgré l'indulgence de la lampe soufflée, il apprit enfin, à tâtons, ce que c'est que d'avoir une maîtresse.

Daniel n'éprouva pas la joie qu'il avait espérée de son triomphe. Il en trouvait le geste vilain et quelque peu ridicule. Quand Rosine vint l'embrasser et qu'il la vit en chemise, les cheveux brouillés, il lui parut qu'il l'aimait moins. Lui-même, avec son visage congestionné se reflétant dans la glace, était fort laid.

Leur rencontre des jours suivants n'effaça pas cette impression.

Il guettait son amie à sa fenêtre. Une chanson l'annonçait de la rue. Pour s'étreindre, elle devait s'étirer sur la pointe des pieds, en relevant la tête, il penchait la sienne et leurs genoux se touchaient.

Il l'installait dans son grand fauteuil et s'allongeait sur le tapis tout près d'elle. Il lui parlait comme là-bas, sous les tilleuls du boulevard, savourant l'allégresse de se blottir contre sa poitrine tiède. Il la dévêtait lentement. Elle montrait une peau couleur d'ambre, si fine que ses mains n'avaient jamais rien frôlé d'aussi doux; avec ra-

vissement il contemplait à nu la forme des seins qui l'avait tant de fois intrigué dans le corsage des femmes; il initiait ses doigts à la cambrure exquise de la hanche, à la rondeur plus puissante du ventre, au charme de ses petits pieds frémissants comme des oiseaux sous ses caresses. Mais si fier de la révélation du corps féminin, il ne comprenait pas qu'elle dût aboutir à ce brutal attouchement d'organes dont il n'avait appris à parler qu'avec honte et dans la crainte du péché.

Heureusement la période des examens arrivait. Daniel, ayant passé le sien, dut retourner en vacances à Termonde, et les rêveries de la séparation vinrent dorer de leur idéal la matérialité de ces quotidiennes étreintes.

Jusqu'au dernier coup de sifflet, Rosine resta, en larmes, près du train qui allait lui ravir son amant.

— Je t'aimerai toujours, je te le jure, souffla-t-elle.

Et ce fut le souvenir de ce serment, l'image de cette face éplorée qu'il emporta tout au long de son triste voyage.

Il eut pourtant un remords en tournant la poignée de la porte familiale. Grand-père était malade, au lit. Cousin Prudent le lui annonça dès le seuil, affirmant qu'il trouverait également sa tan-

te là-haut. Le vieillard dormait, la bouche ouverte, quand il entra, et sa face pâle de mort, les yeux inquiets de sa fille le touchèrent comme des reproches. A peine osa-t-il leur effleurer le front, froissé en même temps de ce que l'on ne songeât pas à le féliciter de son examen, qui lui avait coûté beaucoup d'efforts cependant.

Les jours suivants, l'aïeul ayant regagné sa place, il fallut lui mentir, dérober sa correspondance, inventer des histoires édifiantes sur ses maîtres, sa vie, les beaux exemples du recteur, un bien saint homme, au dire de la tante.

Il affectionnait moins celle-ci, à cause de l'hypocrisie que sa surveillance lui imposait.

Régulièrement elle l'emmenait pour une promenade ou quelque visite. Elle désirait de même qu'il l'accompagnât chaque matin à la messe. Si elle ne le grondait plus quand le chapelet s'arrêtait entre ses doigts, elle épiait encore sa dévotion, et il devait se contraindre, dissimuler l'ennui des agenouillements dont il avait perdu la coutume.

Termonde aussi l'excédait. Les vieilles figures de ses habitants lui faisaient chérir davantage le charme de Rosine, plus frais par ce contraste, et regardant passer les bourgeois trop gras, les bigotes trop maigres, au long des maisons mornes, il

---

---

## LA DUPE

---

haïssait leur vie, plate, sans tendresse et sans rêve.

Peu à peu son amie et Louvain se confondaient dans une même nostalgie. Il oubliait combien il avait souffert dans cette ville avant d'y connaître sa maîtresse. Devant les rides de sa tante ou les lézardes des demeures, il regrettait à la fois ses beaux bahuts, le sourire de Rosine, les boulevards où ils avaient passé, le banc sous le tilleul qui semait ses fleurs dans leurs chevelures.

D'ailleurs les étreintes, dont il était privé, lui semblaient à présent moins grossières. Il les évoquait ardemment.

Les lettres de Rosine arrivaient, poste restante, tristes ou sucrées de gentillesse qui en excusaient bien vite le retard. Il les baisait, en humait le parfum, regardait avec émotion son écriture. Ses fautes d'orthographe — touchantes — lui tiraient des sanglots. Elle le suppliait de revenir; elle rêvait de lui, décomptait les jours, très malheureuse toute seule dans sa mansarde. En songeant à ses propres peines, il se la figurait penchée sur son ouvrage, tandis qu'une lampe éclairait une larme au bord de ses cils noirs.

Un jour, elle lui envoya son portrait, une photographie de foire, découpée d'un groupe, car une

main étrangère s'appuyait encore sur un bout de jambe dans un coin.

Une autre fois, ayant acheté un petit géranium :

« Je l'ai mis sur le rebord de ma lucarne, écrivait-elle. Les fleurs sont rouges comme tes lèvres et je les baise en pensant à toi. »

Il voulut posséder une plante identique. Il la soignait comme elle, voyant avec tendresse la tige frêle pousser des feuilles, si bien que le cousin, l'ayant surpris, le plaisanta pour son amour subit des pots de fleurs.

Souvent, la nuit, il s'éveillait en sursaut; il frémissait d'avoir prononcé son nom; heureusement chacun dormait dans la maison, il entendait le souffle régulier du grand-père. Un rayon de lune, illuminant les vitres, l'attirait à la fenêtre; des feuilles luisaient dans la masse plus obscure des arbres balancés par la brise. Sans doute, à cette heure, sa maîtresse rêvait-elle comme lui à la face pâle de l'astre; elle voyait le même firmament, les mêmes constellations dessiner des signes mystérieux et leurs pensées se rencontraient avec leurs regards au rendez-vous céleste des étoiles.

Il se rejetait sur sa couche, mordant ses draps pour ne pas sangloter.

Une nuit, il s'agita si fort que sa tante s'éveilla, vint s'enquérir à sa porte, et — comme il ne bou-

geait plus — craignant un cauchemar, lui jeta sur son lit quelques gouttes d'eau bénite.

Cependant malgré ces soins, les belles promenades qu'elle lui infligeait, l'exercice qu'il avait licence de prendre dans les allées du jardin, le futur ingénieur dépérissait.

— Cet enfant, pensait-elle, s'est surmené. Il faudrait que je lui cherche de nouvelles distractions.

Elle consulta le doyen de sa paroisse, les deux vicaires, trois antiques demoiselles, et ce fut renseignée de la sorte qu'elle put annoncer un soir à son neveu qu'il était inscrit parmi les membres du « Club Léon XIII ».

C'était un cercle de canotage. Quelques jeunes Termondois, ayant élu un président, acheté cinq barques et loué un local sur la digue de l'Escaut, venaient de la fonder, sous la pieuse invocation de Notre Saint-Père.

Dès l'aube, ils s'en allaient par la ville, en maillet de tricot, arborant des allures d'athlètes, et jusqu'au soir profanaient la paix majestueuse du fleuve par leurs coups de rames maladroits et leurs frénétiques : « une... deux... une... deux... » de futurs concurrents de régates.

Daniel refusa de partager les prouesses de ces Messieurs. Mais dès qu'ils voguaient au loin, il

sautait dans une yole, la dirigeait d'un coup de perche au milieu du courant et l'abandonnait à la dérive jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât d'elle-même, dans une courbe, entre les roseaux. Il savourait alors la joie d'être seul, de penser à sa maîtresse, sans contrainte, dans le miroitement de l'onde, avec le ciel bleu au-dessus de sa tête; une exaltation lui gonflait la poitrine à l'idée de l'amour qu'il avait su conquérir, et, se remémorant ses promenades si ennuyeuses de naguère aux côtés de sa tante, le long de ces mêmes berges, il lui prenait une fièvre de bravade, il criait de toutes ses forces : « Rosine » pour entendre les arbres, les rives et l'eau lui renvoyer le nom de son amie.

Quand il rentrait au club, il en trouvait les membres en pleine agitation. La rame ne leur suffisant plus, ils avaient créé une section d'escrime, une section dramatique, et ils élaboraient le programme d'une « séance intime » où chacun ferait valoir ses talents. Ils invitèrent Daniel.

Tante Louise lui conseilla vivement de se rendre à cette fête. A présent qu'il en avait l'âge, elle ne s'opposait pas à ce qu'en vue d'une union, il ébauchât, avec quelque jeune héritière, une idylle bienséante qui lui donnât, pour le restant de ses études, un cœur paisible et un esprit tranquille.

---

## LA DUPE

---

Daniel détestait d'avance toutes les demoiselles qu'il pourrait rencontrer à cette soirée.

Il s'y rendit par obéissance, avec le vague scrupule de tromper déjà son amie. Dès son entrée dans la salle, il constata qu'aucune de ces demoiselles ne ressemblait à sa maîtresse. Rangées à côté de leurs mères, elles avaient des figures maussades, se tenant très raides pour ne pas froisser leurs robes, dont la pompe d'ailleurs effarouchait l'étudiant.

Il se cacha derrière une colonne, et ce qu'il vit du spectacle commença de l'exaspérer. Sur la scène, un jeune homme narrait comment il avait failli trépasser de la rage, mordu par sa belle-mère. Il mimait l'épouvante, son bras gauche agité ramait, ramait toujours, tandis que l'autre, inutile, pendait.

On applaudit ce fin diseur, on le rappela. Il revint, ploya l'échine, remercia, des deux mains cette fois, sans doute pour montrer que l'autre servait aussi.

Ce fut du moins de cette façon que Daniel interpréta son geste. Quand l'acteur eut définitivement disparu, il se fit un grand brouhaha dans la salle, presque toute l'assistance se levant et gravissant les degrés de l'estrade pour exécuter

---

## LA DUPE

---

un chœur, dont le titre en grosses lettres sur le programme annonçait l'importance.

Les trois quarts des sièges étaient vides. Ce monde se groupa en demi-cercle, les habits des messieurs à gauche, les toilettes blanches des dames à droite, les costumes variés des enfants au milieu, tous attentifs à la baguette du chef d'orchestre, dans lequel l'étudiant reconnut le boucher qui désossait chaque jour les rôtis de sa tante.

Sous le bâton dressé, il y eut un silence, puis les voix ensemble s'exhalèrent en un long beuglement.

Il s'agissait d'un chœur rustique.

Soigneusement pommadés, n'ayant rien de campagnard, les messieurs ouvraient des bouches énormes et leurs basses ordonnaient :

Fauchons le froment,  
Que fait ondoyer le vent,  
Qui passe dans les champs,

tandis que le soprano des fillettes, l'alto des dames s'attendrissaient en parlant des granges « qui bientôt seraient pleines des trésors, des doux trésors de nos champs. »

— Fauchons le froment,  
reprenaient plus impérativement les hommes;

---

## LA DUPE

---

puis un élan plus vigoureux du boucher enleva l'unisson triomphal :

— Allons courage, moissonneurs !

qui s'éteignit en une apothéose d'applaudissements.

On écouta ensuite un pianiste saccader une « Valse Bleue » sentimentale.

Daniel n'attendit pas le point d'orgue. L'ennui, une irritation qu'il ne s'expliquait pas, le tordaient sur sa chaise. Il pensait à Rosine, trouvait ce public stupide, son enthousiasme par trop facile. Il rageait en même temps contre ces jeunes filles qui lorgnaient un parti, et dont sa tante peut-être lui en destinait une.

Cette pensée le révolta. Il se dressa tout à coup, quitta la place, galopa jusqu'à la maison et, dans sa chambre, s'affala devant son lit en sanglotant : « Sont-ils bêtes... ma Rosine... sont-ils bêtes ! »

Sa douleur était à la fois si profonde et si vague, qu'il n'eût pu dire s'il souffrait de sa haine pour ces gens ou de son amour pour l'absente.

La séparation devenait intolérable. Dès la fin de septembre, il alléguait ses études, et qu'il serait utile d'écourter ses vacances. Tante Louise ayant approuvé ce projet, il put s'embarquer quinze jours plus tôt que ne l'attendait Rosine. Il ne

l'avait pas avertie. Pourvu que la surprise ne la rendît pas malade !

Il crut défaillir en retrouvant la place de la Station. Rien n'y était changé : les fenêtres de ses deux chambres brillaient encore dans le soleil ; les mêmes cochers le hélèrent du haut de leur siège, et il reconnaissait avec attendrissement les éternels petits trams verts, roulant à vide derrière leurs chevaux maigres.

Sa propriétaire leva des bras surpris en le voyant : toute une famille de cousins occupait les deux pièces ; on avait décroché le tableau noir, dispersé la collection minéralogique ; une machine à coudre ronflait à l'endroit de la table.

Daniel était si heureux qu'il s'aperçut à peine du désastre. Ce soir, dans quelques heures, il surprendrait sa maîtresse, elle pousserait un grand cri, et, fermant les yeux, il imaginait son visage que l'émotion ferait pâlir.

Avant de sortir, il commanda pour la nuit un grand feu, du vin, des douceurs.

Les rues lui semblaient embellies, plus larges. On avait repavé les trottoirs ; certaines façades étaient repeintes : il s'étonnait que la ville, continuant d'exister, n'eût pas souffert comme lui de son absence.

Il passa plusieurs fois devant la vitrine de Ma-

---

## LA DUPE

---

demoiselle Florence, modiste, où travaillait son amie. Des voix de femmes venaient de l'atelier : elle seule ne riait pas sans doute, triste entre ses compagnes et tirant l'aiguille. Une pudeur le retint de crier.

Au café des Brasseurs, où il s'installa, des linges blancs couvraient les glaces. Des ouvriers, en blouses claires, dérangent les buveurs avec leurs échelles. De la terrasse, il apercevait l'enfilade de la rue Neuve, et tout au bout, au sommet d'une maison blanche, la mansarde où logeait l'ouvrière.

Il reconnut sur le rebord de la lucarne le petit géranium qu'elle lui avait décrit et dont le vent balançait les grappes rouges.

Autour de lui quelques étudiants, retenus par leurs études, bâillaient en s'étirant, les mains chargées de livres. Daniel ne comprenait rien de leur ennui ; il regardait avec amour jusqu'aux pavés et de temps à autre levait les yeux vers la fenêtre, que le soir commençait d'assombrir.

Dès sept heures, il alla se poster devant la boutique de Mlle Florence. Un bec de gaz, au fond du corridor, éclairait l'escalier par où sa maîtresse allait descendre.

Bientôt les ouvrières sortirent, une seule d'abord, beaucoup plus grande que Rosine, une

seconde à cheveux blonds, puis un groupe de six demoiselles qui le déçut également, enfin un trottin qui, dégringolant les marches, éteignit au passage la lumière et claqua rudement la porte sur elle. Son amie n'était pas là !

Alors une grande inquiétude l'étreignit : il imaginait des drames; on l'avait congédiée de l'atelier, elle était malade, morte peut-être !

Il courut jusqu'à sa maison, mais il n'osa pas entrer — elle ne le lui avait pas permis — et resta sur le trottoir.

Huit heures sonnèrent, à neuf, elle n'était pas encore arrivée. Les minutes lui semblaient interminables quand il pensait à son impatience, et trop rapides à l'idée que chacune emportait un peu de la douce nuit qu'il avait rêvée. Malgré son inquiétude, il flânait lentement, l'air dégagé, et sifflotait quand du monde passait, pour qu'on ne vît pas qu'il attendait une femme. Comme il levait les yeux, il lui parut que l'éclair d'une allumette illuminait le store de la mansarde. Il se trompait sans doute, car cela ne se reproduisit plus, et c'est à peine s'il apercevait encore la petite fleur du géranium absorbée par le noir.

De gros nuages filaient sur les étoiles. Des gouttes tombèrent; quelques promeneurs se dispersèrent au galop sous les raies de la pluie. Il n'y

eut plus que la détresse de ses pas, dans le clapotis des gouttières, sur les dalles luisantes.

Il compta dix heures. Trempé il grelottait. Jamais Rosine ne rentrait si tard; tous les ateliers étaient fermés maintenant. Il se reprochait de ne l'avoir pas avertie, quand il perçut de loin le trotinement de deux talons qui se pressaient. Il devina que c'était elle et la reconnut aussitôt, bien qu'elle courût très vite, son châle sur la tête.

Elle l'entrouvrit à peine pour lui tendre deux doigts, alors qu'il eût voulu la prendre toute entière sur sa poitrine.

— Tiens, que fais-tu là ?

Il y avait de la colère dans sa voix.

Elle se tenait emmitouflée, avec les mille petites perles de la pluie autour d'elle. Une mèche humide lui collait sur le front. Elle avait transformé sa coiffure. Elle lui paraissait complètement changée, d'ailleurs, le visage moins rond, le regard plus dur, et, ne retrouvant plus celle qu'il avait tant pleurée, il la considérait timidement, comme si c'était une autre.

Il n'osa pas lui dire qu'il l'attendait chez lui, elle-même ne parla pas d'y venir. Elle fut longtemps à chercher sa clef.

Quand elle eut entrouvert sa porte, elle se radoucît, lui releva son collet contre le froid.

— A demain, murmura-t-elle, tu es gelé. Rentre gentiment chez toi.

Elle offrit ses lèvres.

Docilement Daniel retourna vers sa chambre. Le poêle achevait de cracher des cendres tièdes. Il y avait une bouteille sur la table, entre deux verres. Il les remplit à moitié, vida le reste par la fenêtre.

— A ta santé, Rosine.

— A la tienne, chéri.

Il flûtait la voix, se donnait la réplique et, tout en se déshabillant, soutint à lui seul une conversation mêlée de petits cris et de rires.

Ainsi la propriétaire ne douta pas qu'il se trouvait en bonne fortune.

## VII.

**M**ETHODIQUEMENT Daniel rangeait dans son tiroir le linge de ses malles.

— Tu devrais, dit Rosine, porter des cravates un peu plus élégantes.

Moqueuse, elle agitait, au bout de son ruban, un plastron vert à fleurettes jaunes dont la tante avait soigneusement chiffonné la soie. Il la voyait encore absorbée dans sa grave besogne, mais bien qu'il vénérât beaucoup ce chef-d'œuvre, il promit de le remplacer.

La joie d'affirmer son indépendance compensait le remords de sa trahison.

Les cours avaient repris. Coïncidant avec les visites de sa maîtresse, il ne les suivait guère. Elle arrivait au hasard de son travail, tantôt pour une minute, tantôt riche d'une heure entière à lui donner. En l'attendant, il rêvait, le menton dans la main, les coudes sur la table. Il avait entrepris un roman allégorique où l'Amour triomphait de la Science, celle-ci portant les lunettes

de sa tante, celui-là les belles boucles de Rosine. Devant lui, au tableau noir, le dessin d'un triangle s'effaçait un peu plus chaque jour. Qu'importaient les études et les chiffres : sa vie s'était élargie; longtemps elle avait dormi comme la cendre entassée dans ses potiches et que sa maîtresse, un matin, avait dispersée par la fenêtre, en gaze bleue dans le soleil.

Cependant la jeune femme continuait de cacher sa propre existence : il n'osait l'interroger franchement; il s'intéressait de loin à la forme de sa chambre, à ses petits meubles qu'il eût voulu connaître, à la fleur rouge épanouie sur le rebord de sa lucarne.

Elle faisait mine de ne pas le comprendre, parlait d'autre chose, ou bien alléguait la pauvreté de sa mansarde.

A la longue cependant il obtint d'y venir quelquefois, à des heures qu'elle fixa d'avance.

Il arrivait encombré de victuailles ou de cadeaux; il soldait les notes ou le loyer; en un mois il payait trois paires de chaussures. Un jour, il lui donna le plus beau caillou de sa collection : elle apprécia moins ce don.

Durant ces visites, elle semblait mal à l'aise, plus attentive au va-et-vient du palier qu'à ses propres paroles. Un craquement la faisait sur-

---

## LA DUPE

---

sauter, puis elle se figeait, l'index devant la bouche ou la main apaisante, pour qu'il se tût.

Un jour on monta si brusquement qu'elle n'eut pas le temps de lever le doigt. Daniel qui était à ses genoux la vit tout à coup pâlir. Il suivit son regard vers la porte et devint blême. Quelqu'un soufflait sur le palier, quelqu'un qui s'entêtait parce que, sans doute, il les avait entendus. Une poussée bomba les planches, le bois craqua, on essaya une clef dans la serrure. Il fixa Rosine, qui lui fit signe de ne pas bouger, et il écoutait battre leur cœur par-dessus le tic-tac d'une horloge, qui vivait sur la cheminée entre deux vases de porcelaine. Il y eut un juron, les pas s'éloignèrent et Rosine se leva pour se pencher à la fenêtre où elle resta longtemps.

— Qu'y a-t-il ? demanda Daniel.

— Je ne sais pas.

D'autre fois, il rencontra dans l'escalier un artilleur dont le manteau bleu, les éperons sonores, la figure méchante l'impressionnaient. Des cendres de cigarettes traînaient toujours sur le parquet à la même place. Son amie ne fumait pas cependant.

Il s'effrayait à la fin de ces mystères, quand spontanément elle les expliqua.

Elle regrettait un premier mensonge. Sa mère

vivait encore. Elle l'avait quittée pour suivre un fiancé, appelé sous les armes, le soldat qu'il avait entrevu. Il se nommait Théodore. Elle ne l'aimait plus depuis Daniel, mais il la poursuivait jusque dans sa chambre, retournait ses tiroirs et, à défaut d'amour, lui réclamait des vivres ou de l'argent, les poings sur la table, brutalement, comme à l'auberge.

— Une femme ne peut se défendre, toi-même tu es trop faible, mon petit.

— Je lui parlerai, affirma Daniel.

— Oh ! non, je ne veux pas, ne t'y risque pas. Elle pleurerait si fort qu'il fut convaincu.

Dès lors, pour éviter ces rencontres, il régla plus minutieusement ses visites. Il s'informait si « Théodore était venu », partait plus tôt lorsque Rosine l'attendait. D'ailleurs si les amoureux oublièrent l'heure, la propriétaire, une personne obligeante, qui n'aimait pas les bagarres, montait à l'étage les réveiller discrètement.

Au début du printemps, Rosine fut congédiée de son atelier. Ils purent se voir des journées entières. Ils battirent les campagnes. Elles étaient toutes vertes, avec des paquets de neige achevant de se fondre au rebord des fossés. Le soir quand ils rentraient en ville, les arbres trempaient leurs branches dans une brume couleur du ciel.

---

---

## LA DUPE

---

Ils se laissaient amollir par cette douceur. Rosine ne cherchait pas un nouvel emploi, Daniel ne s'en inquiétait guère. Bien qu'elle ne lui demandât aucun secours, il se crut obligé de la nourrir.

Sa pension étant insuffisante, il vendit ses livres, ses boîtes à compas, ce qui le dispensa de faire des épures. Un peu plus tard, il supprima les frais inutiles du déjeuner, et, ne voulant pas aller aux cours le ventre vide, les abandonna complètement.

Un jour, il dit à Keff qu'il avait choisi un restaurant moins coûteux.

— On vous exploite, gronda le Russe, qui d'ailleurs le suivit dans la nouvelle gargote.

Plus explicite, un autre camarade lui démontra, clair comme un théorème, « qu'une femme acceptant de l'argent d'un homme, ne pouvait l'aimer ».

— Pour elle, tu rates tes études, brises ton avenir et te ruines.

Il cita l'exemple légendaire de l'étudiant mis à sec par une chanteuse et lâché par elle.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, répétait Daniel.

Sa maîtresse l'aimait, elle, et ne mentait pas lorsque, lui nouant les bras autour du cou, elle

lui jurait une immuable tendresse. Ce n'était d'ailleurs pas une chanteuse.

— Mais enfin, reprit l'autre, sais-tu ce qu'elle fait quand tu n'es pas là ? La surveilles-tu ? Est-elle fidèle ?

Daniel ne répondit pas, car il pensait à Théodore.

Quand il fut seul dans sa chambre, devant sa bibliothèque vide, il mit le front entre les mains et réfléchit.

L'idée d'une rupture le fit pâlir. Son amie résumait en elle les raisons de son existence. Elle avait une manière si maternelle de le câliner, de lui prendre la tête, de la choyer sur ses épaules. Aucune femme ne pourrait, ne voudrait le blotir en de pareilles caresses. Il lui disait « ma mère » ou « ma bien-aimée », ces deux appellations se confondant en une même douceur. Quelle autre nommerait-il ainsi ? Quel visage plus pur évoquer en ses vers ?

Il songeait à leur banc sur le boulevard, à ses baisers dans sa petite chambre ; il évoquait des voluptés plus précises, le mystère féminin qu'elle lui avait dévoilé avec sa chair, le merveilleux banquet de son corps qui était sien et dont il ne pourrait s'éloigner sans en mourir.

Et puis que penseraient ses camarades, s'il ne

---

## LA DUPE

---

pouvait plus leur annoncer le soir : « Je vais rejoindre ma femme » ? Ils connaissaient tous sa liaison ; on l'admirait : il ne concevait plus sa vie privée de cette auréole.

D'ailleurs, l'autre se trompait sans doute, enviait son bonheur. N'était-il pas juste qu'il entretînt sa maîtresse, puisqu'il l'empêchait de travailler ? Il s'expliquerait avec elle, lui dirait ses inquiétudes, les soupçons de son ami. Il lui demanderait de dévoiler sincèrement le fond de sa pensée, et pourquoi mentirait-elle, s'il la suppliait d'être franche ?

Dès les premiers mots, elle s'emporta comme si lui-même l'eût accusée.

— Ah ! tu veux croire tes amis, tu penses que je t'exploite ? T'ai-je jamais demandé quelque chose, et que m'as-tu donné ? Ces bagues, ce bracelet, ce caillou ?

Elle les enlevait l'un après l'autre d'un tiroir et les jetait brutalement à ses pieds.

— Voyons, voyons, Rosine...

Elle ne se laissait pas calmer.

Elle se passerait désormais de son amour, puisqu'il lui était une charge et qu'il ne croyait plus au sien.

— Dès demain, je retournerai à mon atelier, dussé-je me crever la vue !

---

## LA DUPE

---

Cette résolution l'émut si fort qu'elle s'affala sur une chaise, la figure entre les mains; elle sanglotait, ses cheveux se dénouèrent.

Pleurant lui-même, Daniel s'était agenouillé : une à une, il baisait ses boucles, comme des reliques de martyr : un instant il l'avait aperçue aveugle, avec des paupières rouges ou les lunettes de sa tante.

— Voyons, ma petite Rosine...

Il la plaignait; ces larmes à cause de lui la rendaient plus touchante; il en était fier, l'en aimait davantage. Il mit les bras autour d'elle et leur étreinte dans les pleurs acheva de l'enivrer.

— Je te pardonne, murmura-t-elle, mais ne sois plus méchant avec moi.

Il le promit et commença de s'endetter.

Sa bibliothèque se vida complètement. Il exposa dans une salle de vente sa collection minéralogique, ses vieux habits, même une potiche que sa propriétaire semblait avoir oubliée au fond d'un bahut. A chaque nettoyage, il rusait pour qu'on ne découvrit pas son larcin.

Il connut les usuriers. Moyennant vingt francs payés d'avance, ces messieurs lui versaient l'espoir de sommes fabuleuses; ils ne tenaient pas tous leurs promesses, les autres lui donnaient à signer des billets où l'argent prêté ne figurait

---

## LA DUPE

---

qu'à titre accessoire. Chaque échéance d'ailleurs les gonflait considérablement.

Un équipage, qui filait au trot somptueux des chevaux, lui suggérait sur sa valeur des calculs envieux; il jugeait de même les fortunes scintillant derrière la glace des bijoutiers. Il se les attribuait en rêve, voyait déjà les yeux étonnés de sa maîtresse quand il viderait devant elle ses poches gonflées d'or.

Revenu de ces imaginations, il comprenait mieux la révolte des pauvres : une confraternité liait leur misère à la sienne. Il devint nihiliste comme Keff, plus révolutionnaire que les démagogues. Il fréquentait les cercles ouvriers, lisait leurs feuilles, composa à leur intention des chroniques sentimentales sur le capitalisme, — qui ne furent pas insérées. Il ne s'en obstina pas moins. Au nouvel an, il adressa des vœux enthousiastes aux grandes sommités, et bien qu'il eût espéré des réponses moins laconiques, garda les précieux bostols qu'on lui avait retournés.

Mal nourri, il maigrissait. Rosine eut compassion de sa détresse. Elle l'interrogea plusieurs fois sur le contenu de sa cassette.

— Tu es insensé de rester dans la gêne, disait-elle, alors que tu as de l'argent, que tu pourrais en disposer. Tu es en âge de le faire. Ne te

laisse donc plus gouverner comme un enfant, réclame tes comptes.

Elle l'excitait quelquefois contre sa tante, dont la tutelle avait attristé sa jeunesse.

Daniel craignait de froisser sa famille en formulant ces exigences. Mais il tâchait de les insinuer, laissait comprendre dans ses lettres qu'il était un sauvage; que les soins, les délicatesses l'irritaient; qu'il voulait vivre seul, à sa manière. Soit qu'elle ne voulût pas comprendre ses intentions, soit que leur phraséologie tumultueuse l'eût effrayée, Tante Louise répliqua par une épître sévère. Elle lui enjoignait de ne songer qu'à ses études, lui recommandait le calme, la prière et terminait par ces conseils : « Ne soyez pas trop poète : tous ces rêves font perdre du temps, ne mènent à rien et se chiffrent finalement par un zéro. »

Pécuniairement ses conseils se chiffraient de même.

Alors, pour se procurer de l'argent, il se crut très fort en inventant les ruses classiques : il avait brisé une tablette de marbre chez un coiffeur. On envoya quarante francs à ce complice, qui garda les trois quarts de la somme. Puis ce fut une glace défoncée avec sa canne en mettant un paletot :

---

## LA DUPE

---

« — Modérez vos gestes, répondit la tante; nous ne croyons d'ailleurs pas cette histoire. »

Enfin, comme sa propriétaire lui réclamait deux mois et sa potiche, que Rosine allait être expulsée, que son hôtelier le harcelait avec ses notes, il prétextait de nouveaux frais d'études, et qu'il fallait augmenter sa pension.

La réponse tarda quinze jours. Elle ne contenait pas d'argent. En deux phrases sèches, on lui ordonnait de rentrer immédiatement à Termonde.

On le reçut froidement quand il entra.

On était à table pour le souper. Tante Louise avait sa figure des jours de migraine, l'aïeul ne leva pas la tête, Prudent semblait très absorbé. On ne répondit pas à son « Bonjour ». La servante elle-même, qui vint apporter un couvert, le bouscula, le visage renfrogné.

Il prit sa place habituelle et crut devoir s'inquiéter si tout le monde allait bien.

— Non, répliqua la tante.

— Personne n'est malade cependant ?

Elle haussa les épaules.

La gorge serrée, il se mit à découper sa viande. Il regrettait déjà sa lettre. Ses besoins d'argent lui semblaient exagérés. Il imaginait des concessions, attendait un mot, prêt à dire « oui » au premier ordre.

L'usine seule bourdonnait dans le silence de la famille, les petits cadres sur le mur tremblaient au mouvement des mécaniques. Il remarqua que son grand-père avait un chapeau neuf et ne sut pas pourquoi ce détail l'émut.

Le vieillard mangeait à peine. Tout à coup il repoussa son assiette et retourna dans son fauteuil. Il n'alluma pas sa pipe. Il se tassa les mains jointes et leur tic remuait plus fréquemment ses deux pouces.

La table desservie, il se leva sur un signe de sa fille. Il vint bénir le front qu'elle lui tendait, puis celui du comptable. Il passa devant Daniel sans paraître le voir. Il avait hésité cependant. Ses pantoufles traînèrent quelques instants dans le vestibule, raclèrent l'escalier, glissèrent plus lourdement dans sa chambre, à l'étage.

Comme Tante Louise montait le rejoindre :

— Mais enfin, demanda le jeune homme à Prudent, qu'y a-t-il ?

Le cousin agita deux mains qui annonçaient un malheur. Il les renfonça dans sa manche quand la tante reparut. Sévère et grave, elle tenait sous le bras une petite farde bourrée de pa-perasses qu'elle étala devant elle sur la table. L'étudiant reconnut ses lettres, ainsi que les traites qu'il avait signées.

Elle lui présenta le paquet, l'interrogeant de ses lunettes.

— Mais oui, expliqua-t-il, vous le savez bien, j'ai eu besoin d'argent; mes études...

— Vous aimez la folle dépense, interrompit le comptable. En moins d'un an, outre vos pensions mensuelles, vous avez gaspillé trois mille deux cent cinquante-deux francs... de quoi nourrir quatre familles pauvres pendant douze mois.

Daniel eût peut-être compris cet argument si la somme entière lui eût passé par les mains. Il n'osa pas répondre que les usuriers en avaient prélevé leur part.

Toujours silencieuse, Tante Louise lui mit sous les yeux une autre lettre qu'il ne connaissait pas. Elle portait le sceau de l'Université.

— Lisez, lisez à haute voix, commanda-t-elle.

Devinant tout de suite ce dont il s'agissait, il commença :

« Après longues délibérations, le conseil académique a décidé le renvoi de M. Daniel Haudoin, votre pupille... »

Il se sentit pâlir et la feuille tremblait.

— Continuez, dit la tante.

« ... Les griefs relevés contre lui sont graves et nombreux : 1°) Depuis plusieurs mois, M. Daniel Haudoin n'a pas reparu aux cours. »

— Faute d'un peu d'argent pour mes déjeuners, songea-t-il.

« ... 2°) M. Daniel Haudoin dépense toute son assiduité à suivre les réunions socialistes interdites par les règlements universitaires et à lire des journaux également prohibés... »

La réprobation de Prudent souligna ce passage.

— Ce n'est pas tout, commanda la tante.

« ... 3°) M. Daniel Haudoin entretient des relations coupables avec une femme de mauvaise vie. »

Deux gros traits noirs insistaient sur cette expression.

Violamment Daniel rejeta la lettre. Des larmes lui vinrent aux yeux. Dès les premières phrases, énervé déjà par la réception de sa famille, honteux de cette lecture, il s'était indigné de la surveillance qu'il constatait contre lui. Mais l'insulte « femme de mauvaise vie » lancée à Rosine, après les accusations de ses amis et ses propres doutes, achevait de le démonter.

— Ce n'est pas vrai, déclara-t-il. Que j'aie manqué des cours, je ne le conteste pas; que je me sois mêlé à des réunions démocratiques, j'en avais le droit. Je suis en âge de penser par moi-même. Mais je ne puis admettre que le conseil

universitaire insulte une femme qu'il ne connaît pas. C'est une infamie, une infamie...

Il répétait le mot avec d'autant plus de force qu'il avait besoin de se convaincre lui-même.

Jamais il n'avait osé prendre ce ton devant sa tante. Elle s'était levée toute droite, tandis que Prudent rentrait les épaules, épouvanté de ce scandale.

— Cette femme est mauvaise, trancha-t-elle.

— Vous aussi vous l'accusez sans m'entendre, sans l'avoir vue ?

— Elle est mauvaise, disserta la vieille fille, puisque l'autorité en a décidé de la sorte; mauvaise puisqu'elle vous a fait oublier le respect et la reconnaissance que vous devez à ceux qui vous ont élevé.

— La reconnaissance ! cria Daniel.

Une force inconnue l'obligeait à parler. Il était fou. Il s'enivrait de sa propre colère.

— La reconnaissance ? Mais toute ma vie, vous m'avez laissé misérable. J'ai souffert dans cette maison. Personne jamais n'y a répondu à mes tendresses. J'ai souffert au collège où vous vous êtes débarrassés de moi, à l'Université où vous m'avez imposé des études qui ne m'intéressaient pas. De la reconnaissance ? Parce qu'à

vingt-deux ans, je me suis laissé mener comme un gosse ?...

C'était une phrase de Rosine. Toutes les rancunes qu'elle lui avait suggérées lui sautaient à la bouche et il les répétait avec les mots mêmes de sa maîtresse.

Quand il se tut, il vit que Prudent s'était esquivé, et que Tante Louise, très pâle, se bouchait les oreilles.

— En quelques instants, déclara-t-elle, vous avez démoli l'œuvre d'affection que nous avons édifiée pour vous.

Sa voix, qui tremblait, se raffermir :

— Puisque notre tutelle vous est odieuse, elle cesse dès à présent. Je ne veux pas être l'humble servante qui vous servira malgré vous. Vous êtes libre. Plaise à Dieu que l'expérience où vous vous engagez ne vous coûte pas trop cher !

Elle sortit.

Seul, Daniel s'affala sur une chaise. Qu'avait-il fait ? Toute son audace était tombée avec sa colère. Il entendait à l'étage aller et venir le pas inquiet de l'aïeul. Il avait méconnu le dévouement de ce brave homme. Un instant, il pensa se jeter à ses genoux, lui demander pardon. Il lui dirait que Rosine n'était pas une femme de mauvaise vie, qu'il n'avait fait que la défendre.

---

## LA DUPE

---

Grand-père l'écouterait, lui : il comprendrait cet amour, il l'excuserait, il le justifierait et peut-être accueillerait-il dans la famille son amie.

Il souriait déjà à la possibilité de ce bonheur. Il se leva. Il s'aperçut alors que sa tante se tenait devant lui, pinçant une bouche inflexible.

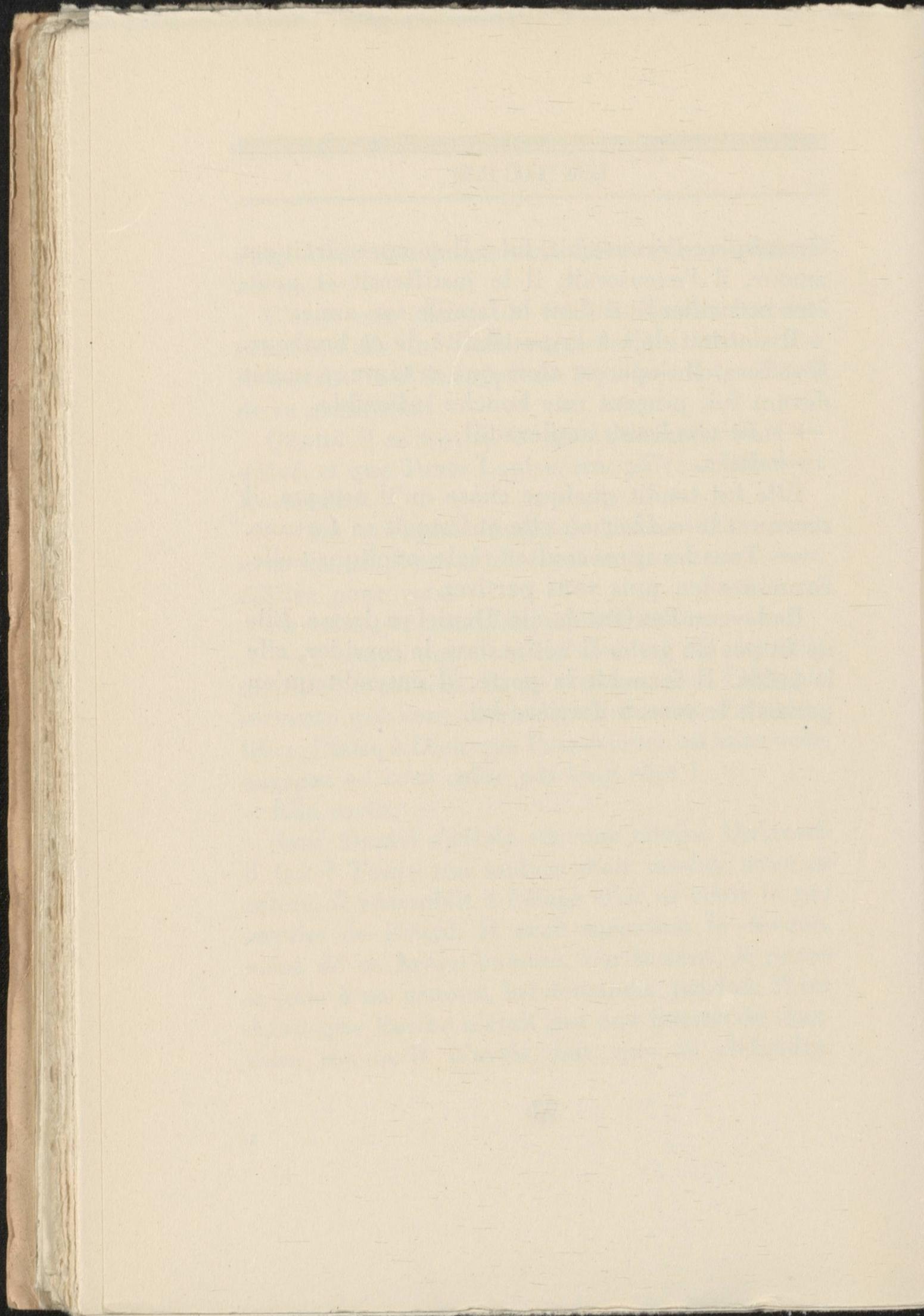
— Je voudrais, implora-t-il...

— Rien.

Elle lui tendit quelque chose qu'il accepta, il reconnut le coffret où elle enfermait sa fortune.

— Tous les titres sont en règle, expliqua-t-elle. Examinez-les, puis vous partirez.

Redevenu l'enfant docile, Daniel se dressa. Elle ne fit pas un geste. Il hésita dans le corridor, elle le guida. Il franchit la porte. Il entendit qu'on poussait le verrou derrière lui.



## VIII.

**I**L marcha d'une traite jusqu'à la gare, attendit le train, s'enferma dans un compartiment. Il était seul, sa cassette près de lui sur les coussins. Le contrôleur eut un regard soupçonneux pour cet étrange colis.

Les roues tournaient déjà. Par-dessus leurs cahots il entendait la voix de sa tante le gronder. Il la détestait, si dure pour lui, si injuste pour Rosine. Mais l'idée du grand-père, dont il devinait le chagrin, l'attristait encore davantage.

Dès qu'il fut dans sa chambre, il se mit à sa table, médita pour le vieillard une longue lettre humide de repentir.

Une larme tomba au milieu de l'en-tête : « Mon cher Grand-Papa » et la douceur de cette appellation l'émut si fort que, hurlant son chagrin, il n'écrivit pas plus loin.

Le lendemain, il examina le contenu de son coffret. D'une petite bourse de coutil, il fit glisser cinq louis d'or, trois pièces de cinq francs et de la menue monnaie, pour soixante centimes. Le

reste n'était que des papiers dont on ne lui avait même pas expliqué l'usage.

Pour se guider, il feuilleta le registre où se trouvait mentionné en lettres rondes : « Recettes et Dépenses ». En indications précises, il rappelait les petits événements de sa vie depuis la mort de sa mère. Chacun se déterminait par un chiffre et il retrouvait, au jour le jour, les frais de ses études, le prix de ses vêtements, un matelas vendu et jusqu'au thé pour son travail et les boules de camphre qu'on semait dans ses malles. Cette minutie le toucha, bien qu'il eût préféré plus d'affection et moins d'arithmétique.

Ayant fait le total de ses revenus annuels, il trouva quinze mille francs. Ce chiffre lui parut considérable. Il s'en fût peut-être réjoui, s'il n'eût découvert, entre les feuillets où sa tante l'avait glissée, la lettre du Recteur. Rageusement il rejeta le papier, ne voulant pas le relire, mais il n'en voyait pas moins les mots « femme de mauvaise vie » avec leur double trait d'encre au milieu de la page.

Il se demanda comment il annoncerait la nouvelle à Rosine sans l'attrister, ni la froisser. Il la savait susceptible, se rappelant sa colère un jour qu'il lui avait confié ses soupçons.

Il était encore indécis, quand il arriva chez elle.

Le voyant si pâle, elle eut un grand cri et se jeta dans ses bras. Elle soupçonna tout de suite qu'il y avait quelque chose.

— Voilà, expliqua-t-il. On m'a chassé de l'Université. On m'accuse de ne pas suivre les cours et aussi d'être socialiste.

Il n'eut garde de rappeler le troisième grief, si offensant pour elle.

Pourtant celui-là surtout l'inquiétait.

— Ce n'est pas tout, continua-t-il. J'ai voulu me justifier, je me suis fâché, j'ai discuté avec tante, qui s'est emportée à son tour. Elle m'a chassé.

— Sans ton argent ? demanda Rosine.

Il crut qu'elle s'apitoyait et, pour la rassurer, lui rendit compte de ses calculs.

— N'importe, je suis bien malheureux !

— Il ne faut pas.

Elle l'attira contre sa poitrine et, les bras à son cou, doucement le consolait.

— Ne te désole pas. Tu sais bien qu'on ne t'aimait pas là-bas. Je te l'ai dit, on te l'a prouvé hier, tandis que moi...

Il l'approuvait de la tête, essayant de sourire. Cependant ses lèvres demeuraient tristes.

— Je vois, dit-elle, que tu me caches encore quelque chose. Aie confiance, dégonfle ton cœur.

— Ne m'en veuille pas, expliqua-t-il enfin. Le Recteur parlait également de toi dans sa lettre : sais-tu le nom qu'il te donnait ?

Il hésita et comme elle le pressait :

— « Femme de mauvaise vie », souffla-t-il, et ne lui laissant pas le temps de s'emporter : D'ailleurs je t'ai défendue, c'est même pour cela que je me suis brouillé avec tante : elle n'a rien voulu entendre.

Rosine ne se fâcha pas; elle partit d'un long éclat de rire, mais elle aussi était bien désolée, car elle s'arrêta tout à coup et tomba sur une chaise, le visage dans les mains.

Il était déjà à ses genoux :

— N'est-ce pas, Rosine, murmura-t-il, que tu n'es pas une femme de mauvaise vie ? Tu sais que je suis seul à présent, que je n'ai plus que toi. Tu ne voudrais pas mentir.

— Voyons, regarde-moi.

Il lui suffit de lever les yeux. Elle était debout devant lui, menue et simple dans sa robe d'ouvrière; ses cheveux lui tombaient en boucles naïves sur le front, et elle le fixait de ses grandes prunelles où des larmes mettaient une clarté candide :

— Non, tu n'es pas une femme de mauvaise vie. Tu n'es même pas une femme, à peine une

---

---

## LA DUPE

---

enfant, innocente et frêle, que je dois défendre.

Il l'étreignit toute dans un grand baiser, comme pour l'envelopper de sa protection.

Puis il se retira, car c'était l'heure où Théodore pouvait venir.

Daniel n'acheva pas sa lettre au grand-père : on l'avait chassé, après tout.

Puis il fit des projets.

Il importait d'abord de nettoyer la réputation de sa maîtresse; il fallait que le monde entier, et spécialement sa tante, comprissent qu'elle n'était pas une femme de mauvaise vie. Il le démontrerait dans une brochure — un livre peut-être, car il signalerait en même temps l'espionnage dont il était la victime et que ses camarades ne pouvaient tolérer pour eux-mêmes.

Quand on lui exposa ce plan, Keff s'arrêta un instant de rouler ses boulettes :

— Parfaitement, et après, que feras-tu ?

Les vues de Daniel ne s'étendaient pas au delà. Cependant la ville universitaire lui étant devenue odieuse, il rêva de passer avec Rosine quelques mois de villégiature à la mer. Libérés de Théodore, ils goûteraient une vie suave, toujours ensemble, dans ce décor des dunes et des flots, où pour la première fois il avait librement aspiré la beauté.

Rosine ne s'y refusa pas, choisit Ostende et stipula que son amant l'y précéderait de quelques jours.

Avant de partir, il eut avec Keff une dernière soirée de conversation silencieuse. Ils s'étreignirent en se séparant; ils se verraient d'ailleurs là-bas dès que le Russe prendrait ses vacances.

Daniel ne désira pas revoir ses autres camarades et passa sans le remarquer devant le local des socialistes, dont les revendications, en somme, lui semblaient excessives.

Après une semaine d'impatience, il reçut le télégramme annonçant que Rosine arrivait.

De grand matin, il courut interroger la mer. Il regretta de la trouver immobile comme un vaste miroir dans le cadre doré des sables. Pour une première rencontre, Rosine l'eût admirée davantage, dans sa magnificence, houleuse avec un brick en perdition sous les éclairs.

Puis il se rendit à la gare, une heure d'avance.

Comme il s'agitait le long du train, il s'entendit appeler :

— Eh Daniel ! Daniel !

Clair vêtue, une dame lui faisait signe à la portière : c'était Rosine, mais si belle qu'il avait failli ne pas la reconnaître. Elle portait une robe de dentelles, des chaussures blanches avec des

bas assortis, ainsi qu'il l'entrevit quand elle posa la jambe sur le marchepied. Ses doigts en l'étreignant s'empêtrèrent dans un long voile de gaze qui pendait derrière elle.

De la voiture, elle tira un sac de voyage, deux valises, des boîtes à chapeaux et comme il en venait encore, le jeune homme héla un commissionnaire pour porter ces bagages.

Elle s'étonna qu'on ne les remît pas à quelqu'un de ces larbins galonnés qui hurlaient la réclame de leur hôtel à la sortie de la gare.

— J'ai pensé, avoua Daniel, que nous serions mieux dans une chambre bien à nous.

Elle ne répondit pas.

Mais quand ils eurent traversé les ponts par-dessus les bassins, elle cessa de bouder :

— Sens-tu déjà la mer, demandait le jeune homme, la humant pour elle.

Son grand souffle venait jusqu'à eux, à la fois tiède et frais, doux à respirer. La rue filait droit vers elle, qu'on devinait au bout, sous cet espace rempli de ciel, où il n'y avait plus de maisons tout à coup.

Rosine s'étonnait qu'on eût mis tant de drapeaux, comme pour un jour de fête. Leurs flammes ondulaient de toutes couleurs et la foule circulait en-dessous, dominée par les impériales

des omnibus qui filaient encombrés de malles. Elle admirait les *misses* en vêtement de toile, les Anglais longs et glabres qui flânaient en fumant leur pipe.

Elle s'arrêta longtemps à regarder les tables fleuries d'un restaurant.

— Allons d'abord à la digue, disait Daniel, et pour qu'elle ne se désillusionnât pas, il l'avertit que la mer était calme.

Retirée jusqu'au bout des brise-lames, elle étalait sa nappe verte et plate, dans une blancheur d'écume. L'heure du bain était passée. Les cabines formaient un petit village, vers où les derniers baigneurs se réfugiaient avec leurs jambes nues qui couraient.

Accoudée à la balustrade, Rosine retenait son voile que le vent taquinait et, la main arrondie au-dessus des yeux, semblait chercher quelque chose, puis se tournant vers le commissionnaire toujours chargé de ses paquets :

— Où sont donc les bateaux ? demanda-t-elle.

Daniel eût souhaité une plus large admiration.

Il fut un peu déçu ; mais elle avait posé sa question avec une si gentille naïveté qu'il lui pardonna, se promettant de l'initier plus tard aux beautés de la mer.

— Et maintenant allons voir nos chambres.

Leurs deux chambres l'enchantèrent. Daniel avait mis des fleurs dans tous les vases; il y avait des nacres contre les murs, sur la cheminée deux grandes coquilles roses et dans un coin, sous une caisse de verre, un petit navire avec ses cordages qui frissonnaient au moindre choc. Le jeune homme s'était réservé une grande pièce pour ses futurs travaux. C'est là qu'on remisa les coffres.

Une femme, en bonnet blanc, vint dresser la table pour le repas; en voyant les crevettes, Rosine battit des mains.

Dès les premiers jours, il voulut apprendre à son amie le culte poétique des vagues. Elles râlaient doucement sous leurs pieds, lorsque, levés dès l'aube, ils hélaiient le passeur à l'autre bord du chenal. La barque se détachait avec un grand bruit de chaîne. Des gens, sur la jetée, se penchaient pour les voir. Debout à l'arrière, maniant une seule rame, l'homme en vareuse tendait ses muscles et sa face ridée leur souriait à travers la fumée de sa pipe.

Pieds nus, ils marchaient dans le sable tiède. De loin, les vagues accouraient, si grosses quelquefois et si hautes qu'ils ne voyaient plus l'horizon; elles se gonflaient encore et tout à coup,

retombant dans un lourd fracas, n'étaient plus sur la plage qu'une caresse d'écume et de mousse.

Les bras à la taille, ils gravissaient les ondulations fauves des dunes. La mer tout entière bruissait alors en-dessous d'eux; des nuées s'en levaient et leur passage devant le soleil jetait sur les flots de larges ombres qui glissaient.

Il montrait, à sa droite, les champs plats de la Flandre. Une tour pointue montait vers le ciel bleu; entre les prairies couleur de l'eau, filait la ligne claire d'un canal.

— Regarde ces arbres, disait Daniel. Ils ont des têtes ébouriffées et le souffle du large a penché leurs grands corps. On dirait des géants qui s'enfuient.

Rosine regardait à peine. Le bond d'un lapin la faisait rire : elle s'amusait des chardons qui accrochaient sa robe, ramassait des coquillages et bientôt d'une caresse changeait en baisers les paroles trop graves de son amant.

Presque chaque jour, vers midi, elle l'entraînait au milieu de la foule qui assiège les cabines. Elles cahotaient vers la mer, d'autres en sortaient et les chevaux lançaient l'écume jusqu'au front des conducteurs. Les baigneurs se tenant par la main marchaient contre les vagues, d'autres se laissaient flotter sur le dos les bras en croix ou

nageaient si loin que l'on ne distinguait plus que leurs têtes, qui s'ébrouaient.

Cependant prudemment, sur la rive, les mams en maillot présentaient aux ondes les derrières de leurs petits enfants.

Quelquefois on amenait une cabine de luxe, que Rosine reconnaissait à sa bande bleue. Elle se lançait à la tête des curieux qui refluaient aussitôt de ce côté, et elle ne s'en allait pas avant d'avoir vu quelque élégante, précieusement serrée dans la soie, s'avancer à pas menus sur le sable.

Chaque fois Rosine était tentée. Daniel la suivait avec dégoût dans ces voitures surchauffées, qui exhalaient une odeur saumâtre.

La jeune femme tout de suite se jetait à l'eau, se mêlait à la sarabande des baigneurs. Plus frieux, son amant tâtait d'un pied craintif la température de l'onde. Dès la première douche, il frissonnait et regagnait, en crachant, sa cabine.

Sa maîtresse tardait à le rejoindre. Nue sous le maillot exhibant sans crainte ses hanches rondes et ses seins menus, elle lui faisait de loin de petits signaux, avant de plonger en avant et de disparaître sous un remous.

Quelquefois un monsieur, la renversant sur le ventre, lui apprenait à nager. Daniel avait alors un serrement de cœur, tandis qu'elle s'abandon-

nait toute, ramant des mains, poussant des jambes, se risquant si loin que le sauveteur qui veillait à la côte devait les rappeler avec sa trompe.

Il était sombre, ces jours-là, et prit en horreur ces amusements. Mais une fois, ayant découvert une hutte vide adossée contre les dunes, ils s'y déshabillèrent complètement, et comme il n'y avait pas d'autres promeneurs, ils s'aventurèrent à deux dans les flots. Les vagues le frappaient et il ne frissonnait pas; une exaltation le soulevait à se sentir libre et nu; plus rien n'existait en dehors de Rosine et de la mer, qui les unissait dans son baiser fluide, et croyant vivre à la naissance du monde, avec des cris et des bonds, il célébra sa joie, devant la grande solitude.

Quand ils sortirent de l'eau, un crépuscule jaune traînait à l'occident; la mer roulait des flots de topaze. Un instant, sur le sable blond, dans le reflet métallique du couchant, Rosine s'érigea ruisselante et nue, dorée de lumière.

Daniel se prosterna :

— Tu es ma déesse, murmura-t-il, ma déesse toute en or, toute en or.

Et courbé devant elle, les bras autour de ses genoux, il l'adora comme une idole.

## IX.

**B**IENTOT Rosine se lassa des promenades dans les dunes. Ils y renoncèrent. Mais l'estacade les attirait avec sa foule cosmopolite, ses pêcheries près du sémaphore et l'animation de son bodéga, qui ressemblait à la cabine d'un bateau. Ils humaient, dans des chalumeaux, des mixtures en écoutant les nègres chanter leurs giges; les guitares ronflaient, les mandolines précipitaient leurs petites notes grêles; ou bien, s'accoudant à la balustrade, ils s'imaginaient en plein océan avec la houle des vagues sous leurs pieds, le vol des mouettes au-dessus de leurs têtes.

A la soirée, ils flânaient le long de la digue. C'était l'heure somptueuse des dîners en grande toilette. De la rue, ils apercevaient les salles pleines des restaurants. Sous les fleurs multicolores des abat-jour, les lampes électriques allumaient les cristaux sur les tables; en chatolement de gaze ou de soie, les dames avaient les épaules nues et Rosine les enviait; des perles

s'irisaient dans leur coiffure, des brillants à leur cou jetaient des étincelles et l'on voyait leurs doigts piquer précieusement au bout de leurs fourchettes des choses délicates et savoureuses. En face d'elles, souriaient des messieurs dont les gilets, largement échancrés, étalaient les diamants de leurs chemises.

Cependant sur la digue, les bourgeois, ayant tourné leur chaise, contemplaient ces élégances, le dos à la plage où le bel horizon achevait de s'éteindre; au loin, le feu rouge d'un bateau cli-gnotait doucement comme une étoile; de vagues lueurs traînaient encore sur la houle, puis lentement s'effaçaient; le ciel devenait tout noir, on n'apercevait plus la mer, mais sa grande voix chantait toujours. Nettoyée de ses baigneurs, elle semblait à Daniel se recueillir, reprendre possession d'elle-même, respirer, harmonieuse et souveraine, dans la revanche de la nuit.

Puis les amants rentraient dans leur chambre. Sous la lampe, le repas du soir les attendait. L'hôtesse ne variait guère ses menus. Ils devaient se servir eux-mêmes. Rosine bien souvent était maussade, elle repoussait tous les plats, ou bien elle allumait une cigarette et s'étirait sur le lit, en bâillant, sans rien dire. Daniel s'inquiéta. Enfin elle avoua son caprice et qu'elle aurait voulu,

---

## LA DUPE

---

comme les autres, ne fût-ce qu'une fois, dîner en grand luxe, au restaurant.

— Nous irons dès demain, promet-il.

Ils choisirent le palace le plus rutilant de la plage. Un bel Hindou brun, en satin blanc, un turban rouge autour de la tête, les salua quand ils passèrent, tandis qu'un garçon se précipitait à leur rencontre et les guidait entre les tables, où les dîneurs étaient déjà installés. Rosine avait acheté un corsage de soie verte qui lui découvrait très bas la poitrine et le dos; à défaut de smoking, Daniel portait une redingote, et ces vêtements qui l'avaient enchanté dans leur chambre, lui semblaient à présent médiocres et le gênaient.

Deux places se trouvaient libres près d'une fenêtre d'où l'on dominait la digue. Quand un chasseur eut déposé une banquette pour les pieds de Madame, un autre emporta le chapeau de Monsieur, le majordome, lent et solennel, leur présenta la carte et, le crayon sur un calepin, attendit.

Ainsi qu'elle l'avait vu faire aux jolies dîneuses, Rosine retira ses gants posément, se mira dans une glace, rajusta du bout des doigts sa chevelure laborieusement édifiée chez le coiffeur, cependant que Daniel étudiait la liste des mets,

intimidé par la présence de l'homme qui restait là debout sans rien dire.

Pour s'en débarrasser, il choisit au hasard un potage.

— Nous avons, fit remarquer l'autre, des huîtres délicieuses, et Daniel en ayant commandé, il ne s'en alla pas encore.

Délicatement, de l'index, il montra la liste des hors-d'œuvre.

— Ah ! oui, les hors-d'œuvre, murmura Rosine.

Elle hésita longtemps et tout à coup se décida pour un caviar Samouloff dont le nom bizarre lui avait plu.

— Ensuite, nous prendrons naturellement un poisson, suggéra l'homme au calepin.

Finalement Daniel choisit une « sole dieppoise ».

— Et après, comme viande ?

L'énumération en était plus longue encore. Ils s'y perdirent.

— Laissez-moi faire, dit le garçon paternel. Je vais vous combiner quelque chose de délicieux, un petit repas léger et substantiel.

— C'est parfait, répondit Daniel avec reconnaissance.

---

## LA DUPE

---

Ces hésitations l'avaient excédé et comme un sommelier arrivait avec une carte, pour les vins celle-là, il coupa court : du champagne, en désignant du doigt la marque la plus coûteuse.

Le dîner fut exquis, bien que les œufs du caviar les eussent d'abord écœurés; du poisson, Rosine apprécia surtout les petites moules qu'elle repêchait dans la sauce; il y eut encore une langouste, qu'on leur montra tout entière avec sa carapace, sur un grand plat d'argent.

Les serveurs évoluaient sans bruit, sur les tapis épais. Ils présentaient les mets, les découpaient prestement et vous en glissaient les morceaux sur l'assiette, avec mille précautions qui les faisaient paraître plus délicieux.

A la table voisine, une dame paraissait entre deux messieurs. Rosine s'efforçait d'imiter ses attitudes, levait le petit doigt en buvant, disait « mon cher » à Daniel et poussait des petits gloussements lorsque l'autre riait.

Cependant quand on leur servit le bol avec la tranche de citron, elle eut une hésitation et n'y risqua les doigts que lorsque Daniel en eut fait le geste.

Elle était toute rose, animée par le fumet des aliments et la griserie du champagne. Autour

d'eux, les conversations bourdonnaient dans le bruissement des vaisselles et de l'argenterie : elle s'arrêtait un instant de manger, écoutant ce murmure du luxe, tandis qu'à la digue obscurcie courait le flot envieux des promeneurs où, hier encore, elle passait confondue.

Après le dessert, comme on apportait le filtre et les liqueurs, elle se permit une cigarette. Ils fumaient en silence, se souriant par-dessus la table, satisfaits d'eux-mêmes, contents de la vie qui les enveloppait de ses douceurs.

Du bout des doigts, elle lui envoya des baisers :  
— Je t'adore, mon chéri, je t'adore.

La voyant si heureuse, il se reprocha de ne pas lui avoir donné plus tôt ce bonheur. Il se jura de le renouveler.

La salle était presque vide quand ils se décidèrent à partir.

— Eh bien, êtes-vous contents ? demanda le majordome en présentant l'addition.

Daniel n'en regarda que le total. Il tira des billets, ne reprit ni la pièce d'or, ni la monnaie qu'on lui rendait sur un plateau.

Ils utilisèrent les jours suivants à corriger les défauts de leur toilette. Daniel se commanda un

---

## LA DUPE

---

smoking, sa maîtresse des soies pour quatre robes : un bijoutier assortit des bijoux à la nuance de chacune d'elles, et quand ils eurent passé encore chez le chasseur, le chapelier, les lingères, les modistes, Rosine décida qu'ils disposaient enfin d'une garde-robe suffisante.

Pour régler tous les fournisseurs, Daniel fut obligé de liquider quelques nouveaux fonds. Un homme d'affaires l'avait initié au mécanisme de sa fortune. A part un placement sur hypothèque, irréalisable pour le moment, et des lots de villes, vendus déjà pour les premiers besoins, elle consistait en une copieuse inscription au Grand Livre de la Dette Publique. Financier fantaisiste, il en avait retiré quelques titres de mille francs. Chacun d'eux ne représentant en somme qu'une rente de trente francs, il ne s'inquiétait guère de ces opérations qui n'ébréchaient que légèrement le revenu, dont le total annuel, suivant le système de son conseiller, devait suffire à ses dépenses.

Mais ces retraits de fonds exigeaient chaque fois des démarches fastidieuses. Il fallait signer des paperasses, quitter pour quelques heures Rosine, se transporter à Termonde chez l'agent du Trésor où l'inscription était faite. Il craignait de comparaître devant ce personnage, à figure austère, qui pourrait à la longue, semblait-il, lui de-

mander compte de la gestion de sa fortune. D'ailleurs, à chacun de ces voyages, il s'attristait en passant non loin de la maison familiale, dont on lui avait, un soir, verrouillé la porte.

Donc, résolu de supprimer en une fois ces ennuis, il se rendit chez l'agent et lui demanda le remboursement complet de ses titres; et croyant voir un blâme sur la face de ce fonctionnaire, il expliqua qu'il réservait à son capital un placement plus fructueux.

Il revint triomphant avec une grosse liasse qu'il déposa dans une malle. L'argent n'avait à ses yeux de valeur que pour autant qu'il n'en disposait pas; dès lors il ne fit plus de calculs et dépensa plus largement.

Ils retournèrent au palace et finalement y dînèrent chaque jour; confidentiellement le garçon leur désignait les mets les plus savoureux de la carte et d'autorité, comme boisson, commandait le champagne. Ils louèrent au mois une voiture de remise. Daniel suivait les concerts du Kursaal, Rosine, plus folâtre, préférait les opérettes ou les exercices pimpants des music-halls. Leur silhouette devint légendaire : on la voyait partout, au pesage de l'hippodrome, dans les rocking-chairs des bars, à toutes les réunions mon-

---

---

## LA DUPE

---

daines. Comme les élégantes, la jeune femme eut une cabine de luxe, tandis que Daniel, délaissant le feutre mou, ne sortait plus qu'en haut-de-forme qu'il s'enfonçait sur le crâne très en arrière, à la façon des snobs.

Cependant le jeune homme bâillait quelquefois derrière ses gants blancs. Il regrettait ses enthousiasmes au collège, ses rêves à Louvain.

Pas plus que ses études, sa paresse luxueuse ne réalisait les aspirations qui l'inquiétaient depuis l'enfance. Des forces mal définies sourdaient en lui; il déplorait de les perdre dans le vide. Hurlantes comme des vagues, elles auraient dû se gonfler en son âme, et elles y stagnaient, pareilles à ces flaques d'eau que la mer en se retirant abandonne sur le sable.

L'amour de Rosine ne l'assouvissait pas davantage. Quand il ouvrait les bras, il ne savait jamais d'avance si elle consentirait à s'y jeter : des jours entiers elle se raidissait, froide et têtue, contre ses baisers : elle était souffrante, se disait lasse. Et même lorsqu'elle s'abandonnait et qu'il la regardait s'alanguir nue sur le lit, il n'éprouvait pas cette allégresse totale que l'échange de soi devrait donner aux amants. En pleine ivresse, il s'oubliait à rêver de membres plus enlaceurs,

d'autres chairs plus profondes, d'autres voluptés plus âpres sur des lèvres moins banales.

Au spectacle, de son fauteuil, il convoitait les épaules offertes d'une chanteuse, les doigts intelligents d'une pianiste, sur le clavier, les seins bruns des gitanes roulant les hanches dans leurs oripeaux désordonnés. L'une après l'autre, sa luxure empoignait ces femmes, les violait et tout à coup, les délaissant, enviait le musicien dont on applaudissait l'œuvre, l'écrivain glorieux dont la foule murmure le nom.

A la plage, le soir, ses nostalgies brisaient l'horizon limitant sous un cristal immuable le paysage de la mer. Que ne connaissait-il des cieux plus larges, des lames plus hautes, des soleils plus rutilants ! Il imaginait des pays féériques, avec des fleurs monstrueuses et des parfums qui tuent.

D'autres fois, il souhaitait des plaisirs plus doux, admirait les suaves mélancolies de la campagne, la paix virgilienne d'une chaumière, la surprise d'une voix qui chante dans un jardin, toutes les jouissances qui ne s'achètent pas avec de l'or.

Et des inquiétudes, s'essaimant partout, ne s'accrochant à rien, laissaient son âme vide comme une ruche sans abeilles.

Au hasard d'un titre, il feuilletait des livres, ses lectures ne l'intéressaient pas ; il s'efforça

---

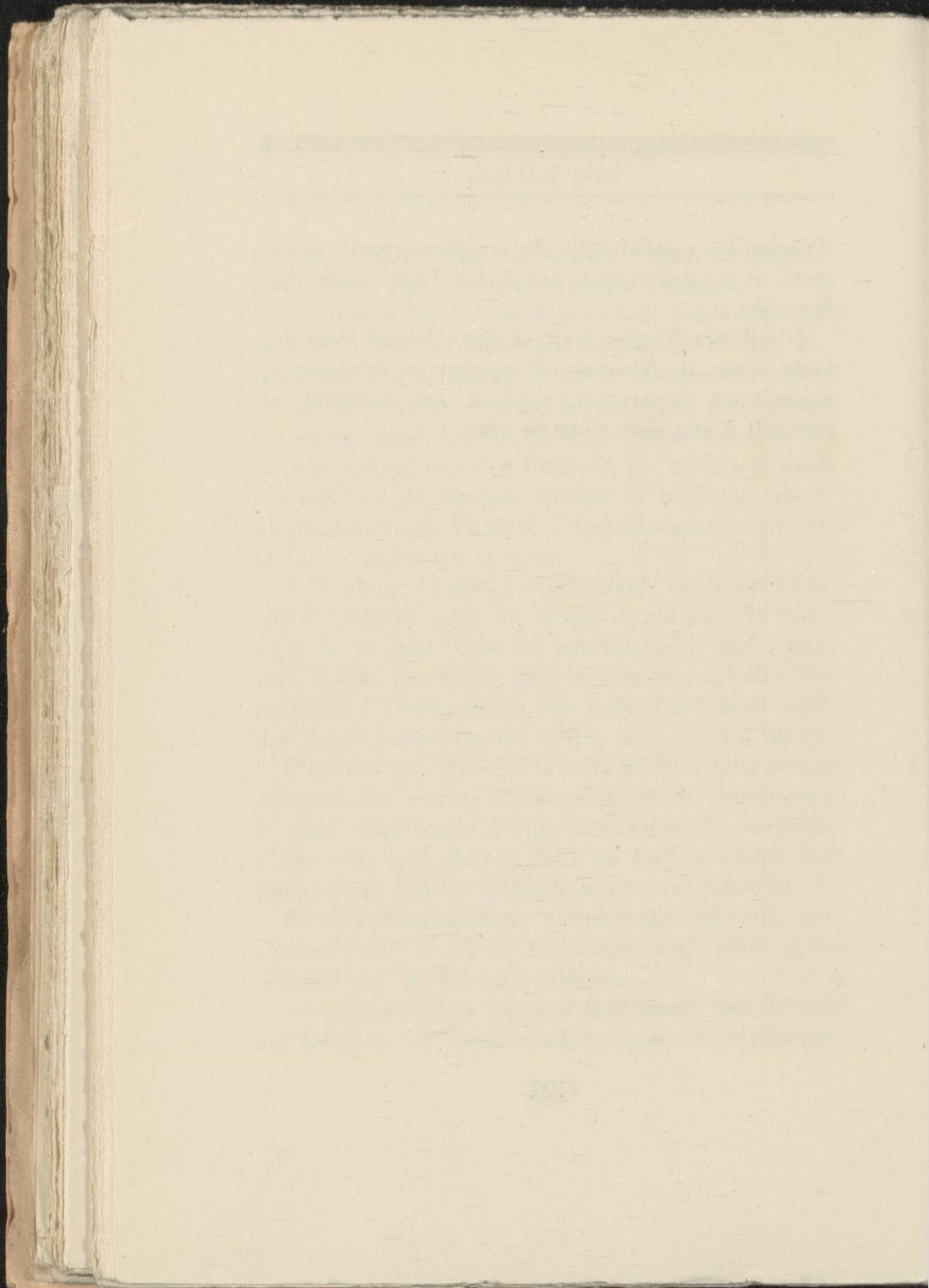
---

## LA DUPE

---

d'écrire les confidences de ses rêves, mais, si vagues, il ne parvenait pas à les fixer dans une formule.

D'ailleurs Rosine était là qui s'étirait avec des yeux d'ennui. N'osant lui avouer sa détresse, il rejetait ses paperasses, oubliait ses velléités et rentrait à son bras dans la vie.



## X.

**O**CTOBRE dispersa les baigneurs, les villas barricadèrent leurs fenêtres. Presque tous les jours, un brouillard gris cachait la mer dont les lames battaient plus rudement la digue.

Daniel ne se décidait pas à partir : fatigué de sa chambre, il avait transporté ses bagages dans un hôtel près du Phare. Le propriétaire s'enorgueillissait du titre de baron : gravé sur les couverts, en broderie sur les serviettes, son blason s'étalait jusque sous les sauces au fond de tous les plats. Il offrit aux amants deux vastes pièces avec terrasse d'où l'on apercevait l'estacade, le port et le mouvement des chaloupes que les remorqueurs halaient vers la mer.

— En hiver, mes hôtes font partie de la famille, déclara-t-il, le premier soir, en les conviant à se joindre au groupe élégant des voyageurs qui faisaient le cercle, autour du poêle, en compagnie de sa femme et de ses deux demoiselles.

Avant de s'y risquer, Daniel étudia soigneuse-

ment pour lui-même et débrouilla pour Rosine les prescriptions du code mondain.

On s'installait dans des fauteuils d'osier, dans la rotonde de verre, à laquelle des palmiers verdoyants donnaient un aspect confortable de jardin d'hiver; un piano attendait les amateurs, on valsait quelquefois. Chaque jour, Daniel connaissait des hôtes nouveaux, débarqués d'Angleterre, dont les aventures lui ouvraient sur le monde des perspectives inconnues. Il y avait aussi le clan des habitués, obstinés comme lui à ne pas quitter la mer. Parmi ces derniers, il distingua un groupe de Russes, dont le plus âgé, un vieillard à favoris blancs, lui rappelait son grand-père. Parlant peu, au milieu de ses amis qui l'entouraient de déférence, il portait sur le visage la fatigue d'une vie agitée. Familier du Tsar, on savait qu'une disgrâce l'exilait de ses immenses propriétés en Russie. Il se nommait le comte Novosiltseff, mais on disait plus familièrement : Amiral. Ses grands airs impressionnaient Daniel.

Aussi fut-il enchanté lorsqu'un soir le comte, saluant Rosine, daigna lui dire :

— Vous portez, Madame, une robe exquisite. Permettez que je vous complimente de votre bon goût qu'il m'est doublement agréable de rencontrer chez une femme charmante.

---

## LA DUPE

---

— Oh ! monsieur le comte, minaуда Rosine, moins rougissante que son amant, tandis que le jeune homme s'inclinait.

Et l'Amiral ayant présenté ses trois compagnons : le comte Stevens-Steinheil, camérier de S. M. l'Empereur de Russie, qui leur tendit une main chargée de bagues, le colonel Mejinski, dont la nuque légèrement s'inclina, et Vladimir, le secrétaire, qui fit un salut respectueux de subalterne, on rapprocha les fauteuils et l'on causa.

Avec bienveillance, le comte s'informa s'ils étaient mariés depuis longtemps, — Daniel n'osa pas avouer qu'ils ne l'étaient pas du tout — s'ils avaient des enfants, s'ils comptaient séjourner encore longtemps à la mer. Puis, après une légère allusion à ses propres malheurs, il déplora la tristesse de l'automne, la rareté des plaisirs qu'offre en cette saison une ville balnéaire.

— A part l'agréable société que l'on rencontre ici, rectifia-t-il galamment en se tournant vers les dames.

Heureusement les surprises du jeu permettaient d'agrémenter de quelque imprévu cette existence monotone. La roulette, dont le cylindre bouleverse des fortunes, était une machine merveilleuse. A son avis, la découverte en honorait Pascal autant que ses ouvrages.

A ce propos, ces messieurs exprimèrent leur surprise de n'avoir jamais aperçu les amants dans un cercle.

Daniel dut reconnaître en rougissant qu'il ne faisait partie d'aucun club et qu'il ignorait encore les joies de la roulette.

— Elles sont fortes, dit Novolitseff. Vous qui êtes un peu poète, m'avez-vous dit, vous devriez les connaître, sans parler de la volupté de vaincre le hasard par ses calculs.

Car, ajouta-t-il en se levant, il n'y a que les imbéciles qui perdent.

Sur cette déclaration, l'Amiral fit un signe à son secrétaire, qui lui apporta sa pelisse.

Il baisa la main de Rosine avant de s'en aller.

Daniel se félicita de sa rencontre. Avec quelle bienveillance exquise, ce grand seigneur, ayant évolué dans les éblouissements des cours impériales, avait condescendu à s'enquérir de son existence roturière ! Il regrettait le mensonge auquel sa liaison l'avait contraint. En même temps, il compatissait à la douleur de cet homme, si noble, qu'il avait trompé et qui supportait avec une si douce résignation les souffrances de l'exil. Il se jura de devenir son ami.

Puis il se répéta leur conversation sur les chances de la roulette. Bien qu'il se refusât d'y son-

---

---

## LA DUPE

---

ger, il s'inquiétait quelquefois de la rapidité de ses dépenses. Déjà la deuxième liasse de ses titres se trouvait profondément entamée. Pourquoi ne tenterait-il pas, comme le conseillait l'Amiral, de vaincre le Hasard par la Science et de se créer ainsi des ressources nouvelles ?

Le lendemain, il pria le Russe de le présenter dans un cercle de jeu. Le comte reprit son air hautain.

— Soit, dit enfin le comte qui avait paru se recueillir. Bien que je vous connaisse à peine, je consens à être votre parrain. Mais, dites-moi, sous quel nom faut-il que je vous inscrive ?

Daniel fut sur le point de confesser que Rosine n'était pas sa femme, mais cet aveu, après le premier mensonge, ternirait la sympathie du gentilhomme et bravement il dicta :

— Monsieur et Madame Daniel Haudoin, de Termonde, en villégiature à Ostende.

— C'est parfait, dit l'Amiral. La direction prendra sur vous les renseignements nécessaires, puis les membres voteront. Le contrôle est très sévère : si votre réputation n'est pas irréprochable — ce que je ne suppose pas — je vous conseille de retirer votre demande pour éviter la honte d'un échec.

Pendant une demi-semaine, cette parole in-

quiéta Daniel. Il alla plusieurs fois contempler avec Rosine le local du Club. C'était, non loin de la digue, une imposante villa blanche, avec des loggias à ses trois étages, d'hermétiques tentures rouges devant toutes ses fenêtres; sur le seuil un imposant larbin veillait en mollets de soie blanche; il ne les voyait pas aujourd'hui, dans quelques jours il les saluerait sans doute. Il savait sa signature affichée au tableau de ballottage, sans doute dans une de ces salles baignées de lumières; ne cessant de sourire, de hauts personnages gagnaient ou perdaient des fortunes, puis ils se levaient du jeu et déchiffraient d'un monocle ironique les humbles syllabes de son nom.

Régulièrement, aux heures des repas, les quatre Russes venaient lui raconter les visites qu'ils avaient dû faire pour lui gagner des suffrages. Afin de mieux les écouter, Daniel les régala copieusement à sa table : ils lui expliquaient les mystères du jeu et bientôt il connut la Rouge et la Noire, comprit ce que signifiaient les intermitteces, les séries, les martingales, tout le vocabulaire bizarre de la roulette.

Après les cigares, quand ils avaient rejeté leur serviette, ils se levaient en toute hâte pour continuer, disaient-ils, leurs démarches.

---

## LA DUPE

---

Le vote avait eu lieu. « Admis ! » cria le comte dès la porte.

— Sans la moindre opposition, précisa Novosiltseff, auquel Daniel voua toute sa reconnaissance pour cette brillante réussite.

Ils voulurent le soir même se rendre à leur club. Le portier les guida vers le bureau du directeur, un Monsieur traînant un peu la jambe droite à cause de la goutte, qui leur souhaita la bienvenue et, moyennant deux louis, leur remit les cartes d'entrée.

Puis ils gravirent l'escalier vers la salle de jeu. Sur le palier, ils s'arrêtèrent un instant, impressionnés par les « Faites vos jeux » du croupier qui s'élevaient derrière la porte.

Installés autour des longues tables ovales, une centaine de joueurs poussaient leurs mises, comptaient leurs jetons, inscrivaient des chiffres sur des cartes. Ce travail les absorbait si fort que pas un ne leva la tête quand les deux nouveaux membres entrèrent. Daniel s'étonna de l'allure médiocre de ces hommes dont il avait tant redouté l'enquête; aucun d'eux ne portait l'habit, certaines manches luisaient au coude et une même anxiété crispait leur front tandis que la bille roulait dans le cylindre de la roulette. Quelques dames cependant étalaient des robes scintillantes et

des bijoux massifs : elles parurent contrariées en apercevant Rosine.

Le comte était venu vers eux et, leur ayant montré la caisse où ils monnayeraient leurs billets, les mena vers deux chaises qu'il avait réservées pour eux.

Le carré de la Rouge se trouvait devant Daniel : il y risqua un louis qui fut presque aussitôt ratissé. Il doubla son enjeu : la Noire sortit encore.

— C'est une série, lui conseilla l'Amiral, suivez la chance. Il suivit la chance, glissa quatre-vingts francs sur la Noire. C'était sérieux.

La bille roula, ralentit, se fixa dans une case du cylindre qui continuait à tourner.

— 27. Rouge. Impair. Passe, annonça le croupier en attirant à lui tous les jetons qui ne gagnaient pas.

— Cela ne m'amuse pas, avoua Daniel.

Rosine, plus heureuse, souriait. Ignorant le mécanisme, elle éparpillait ses mises capricieusement, au hasard, ou bien chargeait les numéros qui représentaient son âge, celui de son amant... Chaque tour lui rapportait quelque chose. Toute rose, elle s'était levée pour mieux placer ses jetons et elle s'enfiévrant à voir les pièces que l'employé lui glissait par piles du bout de

son râteau ou lançait en grêle sonore de l'autre bout de la table. Quelques joueurs l'entouraient, tâchant de partager sa veine.

Daniel, qui n'avait pas quitté sa place, regardait de loin en conversant avec le comte. Celui-ci à chaque coup haussait les épaules :

— La roulette n'est pas faite pour les dames, déclara-t-il. Vous-même, jeune homme, vous avez bien fait de ne pas continuer, votre jeu manquait d'expérience. On peut vaincre le Hasard, certes, mais il faut de la Science. Tenez, moi...

Il retira d'un portefeuille des cartons crayonnés de chiffres :

— Ce sont des numéros pris durant de nombreuses séances à Monte-Carlo. Je vous le dis en confidence : j'ai étudié un système prévoyant tous les caprices du Hasard. Grâce à lui et avec un léger capital de dix mille francs, j'ai la certitude de faire chaque jour des bénéfices énormes. N'est-il pas vrai, Messieurs ?

Ses trois amis s'étaient rapprochés. Ils acquiescèrent. Eux-mêmes allaient dans quelques jours entamer le système. Mais leur argent tardait à venir, les banques russes étaient si lentes ! En attendant, ils s'offrirent à faire fructifier, sans le moindre profit pour eux, les fonds que Daniel voudrait bien mettre à leur disposition.

Bien que ses malheureuses tentatives eussent quelque peu ébranlé sa confiance dans la roulette, le jeune homme n'osa pas se dérober à des avances faites si généreusement par des amis si obligeants. Il promit pour le lendemain les fonds nécessaires.

A la fin de la séance, Rosine avait gagné deux cents francs. Rayonnante, en sortant du cercle, elle se pendit au bras de son amant.

— Je vais devenir riche, maintenant, gazouilla-t-elle, aussi riche que toi. Et même si tu devenais pauvre, mon chéri, cela n'aurait plus d'importance : c'est moi, à mon tour, qui te nourrirais.

Il ne répondit pas, une petite angoisse venait de lui serrer le cœur.

Elle voulut encore, en passant devant la vitrine d'un bijoutier, s'offrir une bague qu'elle convoitait depuis longtemps. Mais le contenu de sa bourse ne suffisant pas, Daniel dut ouvrir la sienne pour suppléer quelques louis.

Elle l'embrassa dans la boutique même.

— Avec ce que je gagnerai demain, assurait-elle, j'achèterai un beau cadeau pour toi. Tiens cette montre... et du doigt elle désigna le bijou. Taillé à facettes comme un cristal, c'était, en effet, au milieu de l'étalage, un superbe chronomètre.

## XI.

**L**E lendemain Daniel prépara les dix mille francs qu'il avait promis, opération qui épuisa la deuxième liasse de ses titres. Avant d'entamer son système, Novosiltseff en fit une dernière démonstration. Le jeu, assez compliqué, exigeant trois partenaires, il fut convenu que son inventeur et le colonel Mejinski seconderaient le jeune homme, et le soir même, entouré de ses deux aides, ayant devant lui son capital monnayé en jetons, il ouvrit l'attaque.

A tour de rôle, méthodiquement, ils avançaient leurs mises, opposant — comme l'avaient dit ses initiateurs — l'impassibilité de la Science à l'automatisme aveugle de la Roulette. Leur tactique intriguait les autres joueurs, et comme ils gagnaient, on faisait cercle derrière eux. Dès les premiers essais, la combinaison donna des résultats imprévus. Chaque tour amenait des bénéfices considérables, et Daniel émerveillé fit si bien que, malgré leur répugnance, ses deux amis consentirent à en prélever leur part.

Mais bientôt il se fatigua de ces séances régulières, qui, l'astreignant, matin et soir, pendant des heures, devant la même table, pour répéter les mêmes gestes, réglementaient par trop sa vie. A présent qu'il devait les restreindre, il regrettait ses rêveries au bord de la mer, ses paresse dans sa chambre tiède et il inventait mille futilités dont la réalisation lui paraissait d'autant plus urgente que cette contrainte la retardait. Il eut ainsi plusieurs distractions qui faillirent compromettre le succès du système, tant qu'un soir il osa franchement avouer ses ennuis à Novosiltseff.

— Que ne le disiez-vous ! lui répondit l'autre obligeamment. A présent que vous connaissez la valeur de ma combinaison, rien n'empêche que vous vous fassiez suppléer ici par l'un de nous.

Et comme le comte Stevens s'approchait, ils eurent entre eux une longue conversation, dans leur langue, d'où il résulta que le gentilhomme acceptait de tenir la partie de Daniel.

Jamais celui-ci ne savoura d'une âme aussi joyeuse sa liberté reconquise. Il lui fallait cependant le soir écouter ses partenaires lui rendre compte de leurs opérations. Elles ne furent bientôt plus si heureuses. Durant quelques jours, après des successions de numéros dont l'Amiral fit suivre à Daniel du bout des doigts le caprice

sur ses cartons, les gains ne compensèrent plus les pertes. Celles-ci augmentèrent même aux séances suivantes : les Russes désolés n'y comprenaient plus rien.

— Peut-être faudrait-il renforcer la somme, insinua l'un d'eux.

— Bah ! nous nous rattraperons demain, répondait Daniel.

Mais les coups néfastes se répétaient, les dix mille francs se fondaient et un soir une série fantastique de « Rouges », telle qu'on n'en avait jamais vu dans l'histoire de la roulette, en absorba ce qui restait.

Le comte en annonçant la nouvelle bégayait de stupeur, et n'eût été l'honorabilité du cercle dont lui-même s'était porté garant, il eût suspecté le directeur et ses croupiers d'avoir combiné leur ruine. Il en était si triste que Daniel, intérieurement réjoui de cette perte qui le soulageait en une fois d'un tracas journalier, fut forcé de le consoler.

Dès lors, n'y étant plus contraint, il retourna plus volontiers au cercle. Pendant que Rosine, avec des chances inégales, tentait le jeu, il rejoignait Novosiltseff dans la salle de lecture.

Depuis l'écroulement de son système, le comte était devenu plus morose et restait affalé sur

un divan, le dos courbé, avec ses favoris blancs brouillés sur sa poitrine. Une sympathie ardente se développait entre les deux hommes. Daniel s'asseyait à ses côtés, heureux de converser avec ce vieillard aux allures si nobles, qui, dans le chagrin, lui rappelait davantage son grand-père. Les deux images se superposaient, et en voyant la première voûtée dans sa tristesse, il songeait à l'autre, pleurant peut-être à cause de lui dans la maison paisible de Termonde. Cette confusion augmentait son amitié, il eût voulu en même temps soulager ces deux peines. Et lorsque, pour la première fois, Novosiltseff l'appela « Mon jeune ami » de la même intonation dont l'aïeul lui disait « Bonjour l'ami », il en fut ému comme si le grand-père lui eût pardonné.

En plusieurs fois l'amiral lui raconta les épisodes de sa vie : la colère du Tzar lorsque le gentilhomme, se dressant devant lui, avait refusé d'exécuter un ordre inique; la fuite éplorée de la comtesse, sa femme, pour l'Amérique, où elle l'attendait, les misères de l'exil, la vie recluse de ses deux enfants en pension dans un village des Ardennes. Il montrait leur photographie, groupant deux longues demoiselles, en robes claires, les mains unies, les yeux lointains.

A ces récits, Daniel sentait sourdre en lui des

fontaines de bonté. Il eût voulu, de toutes les ressources de sa jeunesse et de sa fortune, rallier cette famille que le malheur avait dispersée. Il s'imaginait le héros obscur et dévoué d'un long déroulement d'aventures : au péril de sa vie, il traversait des mers, à coups d'or, dans des palais, il déjouait des complots, démasquait des coupables; tous les fils d'une intrigue gigantesque se rejoignaient dans sa main, jusqu'à l'aboutissement radieux où, se révélant le justicier de ces drames, il disait :

— Comte, voici votre femme. — Madame, embrassez vos enfants et votre époux.

Cette idée l'exaltait. Quel noble but il pourrait donner à son existence, quelle mission idéale à sa force qu'il rougissait quelquefois de gaspiller en plaisirs vides ! Ainsi peut-être parviendrait-il à satisfaire l'insatiabilité de son âme que ni son existence luxueuse, ni ses rêveries incertaines, ni même les réalités plus précises d'une étreinte de Rosine ne pouvaient assouvir.

En attendant, comme il n'osait offrir une aide plus efficace, il s'évertuait par ses paroles, par mille prévenances discrètes, à ouater d'un peu de douceur les blessures de l'exilé.

Souvent celui-ci, sortant de sa tristesse, racontait ses espoirs. Des princes, de grands seigneurs

s'entremettaient pour lui à la Cour de Russie. Levant un à un ses doigts tremblants, il énumérait ses forêts, ses mines, et faisait sonner le nom de ses terres comme des sacs remplis d'or.

— Quand tous mes biens seront revenus, disait-il, je saurai reconnaître mes amis, ceux qui ne m'auront pas délaissé dans le malheur.

Cette promesse rassurait Daniel sur son propre avenir, mais il se reprochait bien vite cette pensée égoïste comme une faute contre l'amitié.

La séance de jeu terminée, Rosine venait les rejoindre, tout animée par sa chance et riante dans sa jeunesse. Le comte, déposant alors sa gravité, condescendait un instant à respirer le parfum de sa joie. Il s'enquérissait de ses bénéfices et sachant qu'elle les destinait à l'achat d'un chronomètre pour Daniel, il s'informait de sa cagnotte. Tantôt elle avait perdu, tantôt ses gains avaient payé un caprice plus urgent :

— Petite prometteuse, grondait Novosiltseff en la menaçant d'un doigt indulgent, et le brave homme se faisait un jeu, à la sortie du cercle, d'aller voir avec eux si le chronomètre était toujours là.

Un soir, ils ne trouvèrent pas le comte au cercle.

— Il est malade chez lui; allez le voir, lui dit le colonel Mejinski.

Par délicatesse Daniel n'amena pas Rosine. Pâle, les traits tirés, le vieillard dormait dans une couchette de fer. Il ouvrit à peine les yeux, mais dès qu'il reconnut le jeune homme, il se redressa sur les coudes et lui tendit une main qui tremblait.

— Excusez-moi d'être venu, murmura Daniel, intimidé par la détresse auguste de la chambre.

Quelques livres, mêlés à des cartons de jeu, traînaient sur une chaise; contre le mur la pelisse du comte pendait à un clou; sur une table, près d'une tasse vide, un télégramme était ouvert.

— Vous pouvez le lire, dit l'Amiral; vous saurez alors ce qui me fait souffrir.

Daté de New-York, le papier annonçait : « Femme mourante, arrivez. »

— Mais, dit Daniel, il faut rejoindre votre femme, il faut partir, partir tout de suite.

— Hélas ! répliqua le malade. Je devrais rechercher mes deux filles, les amener avec moi. Et, ajouta-t-il presque honteusement, je puis bien l'avouer à un ami comme vous, je suis en ce moment sans ressources.

Des deux mains, il se couvrit le visage en sanglotant. Jusqu'à ce jour, Daniel avait craint de

froisser la délicatesse du comte en lui offrant une aide pécuniaire, mais devant cette détresse qui pleurait, il eut de l'audace.

— Voyons, dit-il, si vous le voulez, je puis vous être de quelque secours. Disposez de moi; tout ce que je possède est à vous. Demain, ce soir même, vous pourrez partir.

Et l'Amiral ne se fâcha pas. Levant les bras, puis joignant les mains :

— Soyez béni, ainsi que Dieu qui vous a mis sur mon chemin. Grâce à vous, avant de mourir, une femme reverra peut-être ses deux enfants et son époux. J'accepte, mon ami. Si j'en ai la force, je partirai dès demain.

Quand il fut seul, Daniel supputa ce qu'il faudrait pour défrayer une traversée de l'Atlantique.

Vaguement le comte lui avait parlé de cinq mille francs, mais pouvait-il laisser partir avec une somme aussi minime un vieillard malade et ses deux filles ? Et il décida de la doubler.

Lorsqu'il revint le lendemain, Novosiltseff était debout en costume de voyage; dans un coin s'entassaient ses malles.

En lui glissant l'argent :

— J'ai pour votre facilité, avertit Daniel, fait changer la somme en banknotes américaines.

Cette précaution parut contrarier le comte.

---

---

## LA DUPE

---

---

— Et surtout ne parlez de ceci à personne, lui recommanda le voyageur comme le train se mettait déjà en marche.

Daniel le jura et il resta muet devant tout le monde, même devant Rosine.

Une semaine plus tard, au cercle, il entendit ce bout de conversation :

— Et le comte Novosiltseff ?

— L'Amiral ? On vient de m'envoyer de ses nouvelles. Il est à Monte-Carlo et a failli faire sauter la banque.

Daniel voulut douter encore, mais le nom du comte, répété plusieurs fois avec des détails précis, acheva de le convaincre. Il crut qu'il allait tomber. D'un signe de la tête, il appela Rosine qui, le voyant livide, prit une voiture pour le ramener à l'hôtel. Il se laissa coucher au lit et pendant trois jours s'y obstina, ne voulant rien voir, rien entendre, la face tournée vers la muraille, dans un immense dégoût.

Il se sentait triste à la fois comme de la mort d'un rêve et de la perte d'un ami : c'était une douleur inéprouvée, d'une lourdeur d'angoisse, et plus brûlante qu'une blessure. D'un seul jet, ainsi qu'une lumière tombant dans un abîme, les phrases des joueurs avaient éclairé la profondeur de la méchanceté humaine. Il s'obstinait à en

interroger le gouffre, découvrant à chaque regard une laideur nouvelle. Il comprenait maintenant les réticences de ses maîtres et les imprécations de sa tante contre le monde. Le monde, c'était ça : des menteurs, des voleurs à l'affût d'une illusion pour l'étrangler et s'en repaître.

Jusqu'à présent son ironie s'était amusée des grimaces humaines : il en avait ri; il les craignait désormais. Sous quel visage reconnaître le mal, puisqu'il était venu à lui sous le masque de la souffrance, avec des yeux qui pleurent et des mains qui supplient ?

Lui, le gentilhomme, le proscrit qu'il avait admiré à l'égal d'un martyr, n'était — il avait entendu le mot — qu'une canaille. Et cette insulte qui l'épouvantait, il la mâchait comme un crachat, pour la lancer sur le souvenir de ce que le comte avait été pour lui. Il se l'imaginait dans les attitudes où il l'avait le plus vénéré, et il répétait : C'est une canaille ! une canaille !, jusqu'à ce que, sa douleur explosant avec son dégoût, il fondît en larmes.

Se penchant sur lui, Rosine venait l'interroger. Sans répondre, il se tournait vers elle et, la fixant longuement, tâchait de pénétrer le mystère de ses yeux. Elle au moins ne le trompait pas, mais aussitôt il se rappelait les visites de Théo-

dore dans sa mansarde, les reproches de sa tante, les insinuations de ses amis, et il se sentait rouler dans une telle détresse que, pour ne pas en toucher le fond, il se raccrochait à ses propres espérances :

— Oh ! non, pas cela, c'est impossible, ce serait trop laid !

D'ailleurs, n'était-elle pas toujours auprès de lui, l'entourant de la caresse de sa voix et de ses soins, accommodant sa jeunesse à l'austérité de son rôle d'infirmière ?

Et le troisième matin, comme elle glissait précautionneusement vers lui, sur la pointe des pieds, il eut un élan, ouvrit les deux bras et longuement l'étreignit sur sa poitrine, comme pour l'absorber toute.

Ce fut ainsi que, grâce à sa maîtresse, il surmonta cette crise. Il en sortit un peu plus pâle, les yeux durcis, avec des réponses plus sèches quand les hommes lui parlaient.

Vers cette époque, Rosine sentit subitement renaître en elle une grande tendresse pour sa mère. Elle ne l'avait plus vue depuis sa fuite avec Théodore. Elle en concevait des remords ; la pauvre femme vivait seule d'un petit commerce à Liège, elle devait être bien caduque à présent et sa fille ne voulait plus se dérober da-

vantage à son devoir de se réconcilier avec elle.

— Si nous allions ensemble, proposa Daniel.

— Oh ! non, ce n'est pas possible.

Il fallait au moins préparer la brave femme à cette nouvelle liaison et c'eût été dangereux de se montrer ensemble dans une ville où, dès les premiers pas, ils rencontreraient des connaissances que Rosine y avait nombreuses. D'ailleurs, elle ne resterait pas longtemps là-bas, une semaine au plus, et chaque jour lui enverrait une longue lettre.

En sorte qu'un matin, elle s'installa dans l'omnibus de l'hôtel, après que le portier eut hissé sur l'impériale une valise, trois malles et deux cartons qu'elle avait bourrés pour le voyage. C'était beaucoup de colis pour une courte absence. Cependant Daniel n'en dit rien, ne voulant pas, par une remarque, troubler les effusions des adieux.

A la gare, lui voyant les yeux humides, elle jura qu'elle penserait à lui tout le temps, puis, absente déjà, s'occupa fiévreusement de ses bagages. Il était tombé de la neige pendant la nuit, une neige épaisse qui blanchissait la voie, couvrait les wagons et accrochait de lourds glaçons à leurs toitures. Soigneusement, pour qu'elle n'eût pas froid, il choisit pour sa maîtresse un coupé

de première classe, vérifia le chauffage, mit une couverture autour de ses jambes, un paquet de journaux sur ses genoux. Il l'embrassait encore, lorsque la locomotive siffla. Il n'eut que le temps de sauter sur le quai et il frissonna en regardant fuir l'express qui, pendant trois heures, allait emporter sa maîtresse à travers tout ce blanc, dans tout ce froid.

Quand il se trouva seul dans sa chambre, il mit une rose dans un cristal et la posa dévotieusement devant un portrait de Rosine. Depuis leur arrivée à Ostende, c'était leur première séparation un peu longue. Et à l'isolement qui l'accablait, à l'ennui qui l'engourdissait dans une vague tristesse, il comprenait mieux combien Rosine était nécessaire à sa vie. Il touchait avec attendrissement ses robes, humait les parfums qu'elle y avait laissés. La neige s'était remise à tomber. Le front à sa fenêtre, il restait des heures à contempler le tourbillonnement des flocons se posant sur la plage jusqu'à la mer, dont l'écume se confondait avec leur blancheur. Le soir, il se refusait à rejoindre le cercle des voyageurs, ne voulant pas se distraire alors que Rosine était peut-être dans la peine. Le lit sans elle lui semblait bien froid et il grelottait les yeux ouverts, s'imaginant son retour au foyer, la surprise de sa mère,

ses réprimandes sans doute, qui s'apaisaient bientôt sous les gentilleses de sa fille.

Ses lettres ne le renseignaient guère, moins longues qu'elle ne l'avait promis, plus courtes qu'il ne l'eût souhaité. Quand il avait déchiffré son griffonnage un peu laborieux jusqu'à la signature « Ta petite femme pour la vie », elle ne lui avait rien dit, sinon qu'elle l'aimait et ne l'oubliait pas.

Enfin un petit mot annonça l'heure de son retour et aussitôt il sentit renaître son courage.

Ce jour-là, quand il eut rafraîchi la fleur devant le portrait, commandé pour le soir un dîner qu'ils savoureraient à deux dans leur chambre, il eut le courage de sortir et même, voulant offrir un cadeau à Rosine, il se rendit chez leur bijoutier, près du Cercle.

En examinant l'étalage, il constata que *son* chronomètre n'y était plus.

L'homme sortit quelques bijoux; de nombreuses visites des amants l'avaient rendu familier et tout en faisant scintiller le brillant d'une bague :

— Ceci, dit-il, avec un sourire, récompenserait magnifiquement votre dame de la surprise qu'elle vous a faite il y a quelques jours.

— La surprise ? interrogea Daniel.

— Mais oui, le beau chronomètre en or

qu'elle a acheté chez moi pour vous l'offrir, il y a une huitaine...

Daniel sortit. Quelque chose venait de se déchirer dans sa poitrine. Ce chronomètre, elle l'avait acheté, emporté à Liège pour le donner, pas à sa mère certes, mais à un amant, à Théodore sans doute, qui l'attendait là-bas.

C'était fini. Plus rien n'existait plus. Rosine aussi le dupait, sa Rosine, sa belle Rosine qu'un soir dans les cantiques de la mer, il avait aimée toute en or. Comme les autres ! Elle était comme les autres, comme les escrocs russes, comme les joueurs dont les mains avides le dégoûtaient, comme les larbins qui escomptaient son obole, comme leurs patrons aux sourires faux, comme les putains sur les trottoirs : elle aussi avait piétiné son rêve, elle en avait ri, elle s'en était gorgée.

Il traversa des rues, se trouva devant son hôtel. Rêvait-il, vivait-il encore ? Il ne répondit pas au salut du concierge plié devant lui, monta dans sa chambre, s'enferma. La rose devant le portrait de Rosine, d'un geste brusque, il l'arracha, l'étrangla entre ses doigts. Il décrocha une robe jaune qu'il aimait parce qu'elle lui rappelait la déesse qu'il avait adorée dans les sables et la portant devant lui par les épaules, comme un cadavre,

l'enfonça dans les flammes, où il la regarda se tordre comme si c'eût été le corps de Rosine.

Tout à coup il songea qu'elle allait venir, qu'il ne voulait pas la chercher, qu'il ne voulait pas la voir, et souhaitant qu'une catastrophe l'eût tuée en route, il se jeta tout habillé sur son lit.

Il y eut un bruit dans le couloir, il entendit sa voix qui s'inquiétait :

— Mon mari n'est pas malade ?

Puis des pas dans la chambre. Il se ramassa comme pour bondir, il guettait ces pas qui la rapprochaient de sa couche, et se dressant tout à coup, les mains haineuses, au-dessus d'elle :

— Vous !

Et ses yeux fous la fixèrent. Alors seulement il l'aperçut. Elle avait son sourire d'enfant qui peu à peu s'affaissait dans une grimace de terreur ; son corps tremblait, et toute pâle, et frêle dans sa robe, elle levait vers lui ses grands yeux étonnés. Et Daniel comprenant qu'il les aimait encore, se couvrit le visage et s'affala sur les fragiles épaules, en sanglotant éperdument.

## XII.

**M**AIS l'étreinte dénouée, son attendrissement se dissipa. Il ne lui en resta que la honte d'avoir été faible, la conviction qu'il s'était dupé dans son rêve, et cette évidence implacable, comme les théorèmes qu'il étudiait jadis : Rosine pareille aux autres et se vendant.

Il l'excusait en songeant à sa propre laideur. Avec ses cheveux roux, son corps malingre, sa face tourmentée, il n'était pas de ceux que l'on aime sans salaire. L'or, l'or seul, tant dédaigné, et dont il devinait à présent la puissance, avait attiré sa maîtresse; mais qu'il lui avouât sa ruine, que simplement il décût un de ses caprices, et comme un fer que ne retient plus l'aimant, elle se détacherait de lui.

Cette idée l'affolait. Il lui fallait la lumière, même mensongère, de ses yeux. Sans elle, la vie lui serait une intolérable nuit. Il s'effrayait, sans oser les restreindre, des dépenses qui rognaien

sa fortune et rapprochaient d'heure en heure la rupture.

Comme il s'était enthousiasmé dans son amour, Daniel s'exalta dans sa désillusion. Car, si Rosine était perfide, il ne doutait pas que le monde entier ne fût mauvais. Son aventure avec le comte l'avait d'ailleurs édifié et n'ayant plus foi en sa maîtresse, il ne croyait plus en personne. Autour de lui, il voyait ramper les abjections, les vices, les crimes, toute la horde des prostitutions. Lesquelles ? Il n'eût pas su les définir. Au-dessus, dans les régions éthérées, planait l'Idéal intangible. Il niait l'amour, tout en s'étonnant d'aimer encore. Il avait, disait-il, trop vu, tout vu de l'existence. Il se l'imaginait un triste acheminement vers la mort, entre des ronces qui vous arrachent à chaque pas des lambeaux de chair et d'illusions : c'était aussi une lutte, où succombaient d'abord tous les sentiments généreux d'abnégation et de bonté. Ces victimes seules, il fallait les plaindre ; quant aux autres, il voulait s'enclorre dans un jaloux égoïsme, le cœur fermé au monde, et ne chercher qu'en lui-même le bonheur.

Ces pensées, il les croyait originales parce qu'il les découvrait dans la nouveauté de sa souffrance. Il voulait les écrire, et chaque soir, tandis que

Rosine jouait au Cercle, il en formulait les confidences dans un cahier dont la couverture annonçait : *Invocations et Blasphèmes*.

Les premières s'envolaient vers un Beau lointain, inaccessible, dont il n'avait d'ailleurs qu'une intuition vague, tandis que les secondes, pêle-mêle, confondaient en un seul anathème l'homme et la femme, la vierge et la prostituée, les joies, les tristesses, tout ce que sa sensibilité exaspérée appelait les ténébreuses réalités de la vie.

Au milieu de cette inspiration, un jour, il lut les *Fleurs du Mal* de Baudelaire. Ce qui le frappa d'abord, ce fut le spleen désenchanté du poète : un homme avait souffert comme lui, il le vénéra comme un ami. Puis il s'hallucina au défilé de ses vers escortant le noir corbillard de ses illusions mortes, et, négligeant les poèmes où il avait chanté l'amour de Rosine, il composa une série de *Sonnets Macabres*, sous l'épigraphe :

« Les charmes de l'horreur n'enivrent que les  
[forts. »

Comme il se vengeait dans ses strophes de la femme traîtresse; avec quelle haine il en disséqua l'âcre et puante charogne; comme il en agitait les squelettes, comme il faisait rire les dents de leur crâne dans la nuit des ossuaires !

Et lentement, au-dessus de ces charniers, se dégageait une ombre, vague d'abord et transparente comme un rêve, puis précise et palpable, au visage serein comme un clair de lune sur la montagne : elle était la fiancée blanche et liliale, celle qui sèche les pleurs, berce les souffrances ; c'était la Mort, non plus la Destructrice traînant son cortège d'effroi et de pourriture, mais la Mort libératrice, jeune, souriante, le front nimbé d'espérance et dont l'étreinte ne s'ouvrait plus quand elle avait refermé les bras.

Il l'invoquait dans ses vers, l'appelait dans ses détresses ; et peu à peu, se suggérant qu'elle seule était la consolation, il décida d'aller vers elle. Il se fixa même une date, le début du printemps, où, sa fortune étant épuisée et l'abandon de Rosine inévitable, il se jetterait par le suicide dans ce dernier refuge.

Cette idée le rassérena.

Ce fut l'époque des plus belles fêtes et des plus brillants bijoux. Les amis pullulèrent comme des crabes autour des restes de sa fortune : dédaigneux, Daniel laissait les pincés lui arracher un morceau de son luxe ; il les regardait se gaver, disputer la place aux autres qui venaient. Il secourut ainsi des veuves qui n'avaient jamais eu de maris, des orphelins qui devaient encore venir au monde.

---

---

## LA DUPE

---

---

Rosine cependant avait quelque peine à reconnaître son amant. Ses baisers capricieux l'inquiétaient : il ne lui parlait presque plus. C'est qu'il savait combien ses confidences eussent été inutiles et même dangereuses. Tantôt il s'oubliait dans ses caresses avec des larmes et des voluptés éperdues, et d'autres fois, la guettant avec des yeux farouches, il rêvait de l'étrangler, tant il la haïssait.

La jeune femme multipliait ses voyages : elle ne s'en expliquait plus, il n'avait pas un mot pour la retenir.

Il profitait de ces absences pour courir les bars, où l'aguichait la danse des jolies courtisanes aux joues fardées. Une vie gracieuse et facile papillonnait autour de lui sous le miroitement des glaces, dans la fumée légère des tabacs. Il s'amusa à suivre le pas mignard des valseuses glissant sur le tapis ou le balancement voluptueux d'une hanche sous la soie. Le voyant riche, elles lui chipaient la cigarette de la bouche, en aspiraient quelques bouffées, ou bien, s'abandonnant à demi sur sa table, d'un mouvement souple qui dessinait la sveltesse de leurs jambes, venaient un instant choquer leur coupe contre la sienne. Il choisissait la plus douce, et ce lui était alors une sombre joie de la ramener à son hôtel, de répondre d'un clin

d'œil au sourire complice du portier, de la vautrer dans sa couche, à la place même de Rosine. Bientôt, s'enhardissant, il voulut connaître celles dont le rire pervers, les lèvres teintes ou les yeux cernés promettaient de plus vicieuses complaisances. Mais sa curiosité assouvie, il s'écartait avec dégoût de cette chair qui n'était pas la chair de Rosine.

Sa maîtresse lui paraissait alors la plus haute, la plus belle. Il avait, à son retour, des adorations et des remords; il s'abattait à ses genoux jusqu'à ce que, l'idée de l'autre surgissant, il retombât dans sa détresse.

Il se promenait souvent seul dans la campagne. Le printemps arrivait. Une joie renouvelée chantait sous le ciel vapoureux; l'air était plus tiède; des haleines de vie montaient de la terre remuée. Sachant qu'il mourrait bientôt, il se refusait de contempler cette résurrection; il dédaignait les bourgeons qu'il ne verrait plus éclore, les semailles dont il ne connaîtrait pas les moissons, toutes les promesses en fleurs qui n'étaient plus pour lui.

Il gravissait les dunes. Une mer de soie verte, à peine onduleuse, chatoyait jusqu'à l'horizon. Elle semblait l'appeler; elle avait des câlineries d'amoureuse et ses petites vagues se succédaient

sur la plage comme des lèvres multipliant leurs baisers. D'autres fois, plus houleuse, elle semblait plus passionnée. Des bras de femmes se tordaient sous sa transparence, des chevelures flottaient dans son écume et des attirances venaient de cet espace murmurant, de cette eau infinie où il ferait bon se perdre tout entier pour ne plus souffrir et ne plus penser.

Un matin, en vérifiant ses titres, Daniel constata qu'outre une mince hypothèque difficilement réalisable, il ne lui restait plus que dix mille francs, la limite qu'il s'était fixée :

— Ce sera pour aujourd'hui, songea-t-il, et d'un geste brusque, pour ne pas y penser davantage, il rabattit le couvercle de sa malle.

A Rosine qui l'attendait pour sortir, il proposa une longue promenade dans les dunes.

Le même passeur qui jadis leur faisait traverser le chenal les prit dans sa barque, mais bien qu'il les eût reconnus, il les salua sans rien dire, en tortillant respectueusement sa casquette.

Ils allaient enlacés, les bras à la taille, comme autrefois. Rien ne semblait changé; la plage était déserte, toute semée de coquillages qui craquaient sous leurs pas. Encadrant la mer, les dunes s'éloignaient onduleuses et jaunes sous le ciel, où les gros nuages blancs étaient suspendus. Avidement

Daniel se remplissait les yeux du paysage aimé; il en percevait des détails jamais observés avec une acuité qui les dessinait dans sa mémoire en contours définitifs.

A ses côtés, Rosine cheminait, joyeuse d'avoir découvert le modèle d'une robe nouvelle, et s'appuyant au bras de son amant, elle en commentait les futures splendeurs.

Il l'écoutait à peine. Il pensait à l'autre Rosine habillée de son rêve, drapée dans son amour, si différente de celle dont la vanité l'énervait. La même pourtant.

Un instant, comme ils arrivaient à l'endroit où par un soir magnifique, nus et libres, ils s'étaient baignés dans la lumière, il fut sur le point d'avouer sa détresse, de lui crier que pour elle, à cause d'elle, il allait mourir.

Il s'arrêta brusquement, mit les bras sur ses épaules et l'attirant contre lui, lèvres à lèvres :

— C'est ici, Rosine, ici dans ce décor dont la beauté nous survivra, ici que je t'ai aimée le plus.

— Ici ?

Elle regarda le sable étalé sous ses pieds, interrogea les dunes derrière elle, puis la mer au loin.

— Ici ? Tiens, je ne m'en souviens plus.

Il n'insista pas, mais lorsqu'elle se retourna vers lui, un peu inquiète quand même de ses pa-

roles, elle le vit qui s'éloignait, le dos secoué comme s'il pleurait.

Au repas du soir, il voulut se griser : ils burent deux bouteilles de champagne, demandèrent des liqueurs, si bien que Rosine, excitée par le vin, désira monter directement dans leur chambre. Il affecta de ne pas la regarder, tandis qu'elle se déshabillait. Lorsqu'elle fut au lit :

— Tiens, tu ne te couches pas ?

— Non, si tu veux, je vais écrire. Ne m'attends pas. Repose-toi bien.

Il vacillait un peu. Il la baisa longuement sur le front.

Depuis plusieurs jours, il avait médité les termes de l'adieu qu'il laisserait à son amie. Cet adieu, il le voulait amer et sarcastique, montrant à Rosine la compagne qu'elle aurait dû être, la goule qu'elle avait été, vengeant son rêve meurtri, dévoilant un à un les mensonges auxquels d'ailleurs il n'avait jamais cru. Mais quand il fut devant sa table, qu'il entendit le souffle confiant de la jeune femme, ses mots s'adoucirent en même temps qu'il s'attendrissait sur Elle, qui dormait tout près de lui, qui demain ne le verrait plus et dont il ne voulait pas augmenter d'un remords le chagrin de l'avoir perdu. Et l'adieu sévère qu'il avait préparé se transforma en un cantique

d'amour, très doux, sans une plainte. Lui seul était coupable d'imprévoyance; il avouait ses gaspillages et que, ne voulant pas affronter la misère, il préférait mourir. « Le peu d'argent qui me reste, je te le donne, afin que tu penses quelquefois à moi et que tu sois heureuse. »

Silencieusement, sur la pointe des pieds, il voulut la contempler une dernière fois. Elle reposait la bouche offerte, comme pour un sourire ou un baiser; le drap découvrait un sein qui respirait paisiblement. Il l'effleura des lèvres. Il promena les mains sur sa face, le long de ses joues, dans sa chevelure, sur son front, dans le creux de ses yeux, la moulant de ses doigts, longuement, comme s'il eût voulu emporter dans ses paumes la forme aimée de son visage.

Comme elle soupirait, il s'arrêta. Et alors ce fut tout. Il n'eut plus un regard pour sa chambre. Puis il ferma les yeux pour ne plus rien voir et chercha en tâtonnant la porte.

Sur le seuil de l'hôtel, le concierge toucha le bord de sa casquette. Une idée bizarre fit sourire Daniel :

— Toi, mon ami, tu en seras pour tes frais de politesse.

Et il s'avança dans la nuit vers la mer.

---

## LA DUPE

---

Tout de suite, il distingua la balustrade de la digue qu'il fallait enjamber. Il se pencha : contre son attente la marée était basse. Un peu déçu, il s'accouda une minute. Il avait le temps, après tout. Personne ne le dérangerait; la promenade était déserte. Un grand apaisement descendait en lui : sa vie, une tâche ennuyeuse, était terminée; il pourrait se reposer enfin, et il s'y préparait sans hâte, comme un homme qui flâne un peu avant de se mettre au lit.

Il alluma une cigarette, leva son col, car il avait froid. De singuliers souvenirs lui revenaient : il se revit enfant devant la fosse où l'on descendait le cercueil de sa mère, puis dans la chapelle du collège, ensuite adolescent, déjà inquiet dans la maison de l'aïeul. L'idée du vieillard l'attrista un instant. Que dirait-il en apprenant ce suicide ?, mais le... (1)

---

(1) Ici s'interrompt brusquement le manuscrit revu et mis au point par André Baillon.

En examinant ce qui subsiste des versions antérieures, on se rend compte que la tentative de suicide devait échouer. On sauve le désespéré. Revenu à lui, il a une grande explication avec Rosa — ainsi s'appelait Rosine dans les versions primitives, écrites à la première personne et présentées comme une manière de confession du héros, lequel s'est appelé tour à tour André et Henry Boulant, avant de recevoir ici le nom définitif de Daniel Haudoin :

« J'avouai tout : mes inquiétudes, mes détresses, et qu'elle me quitterait, puisque je n'avais plus d'argent. J'étais à ses genoux, la tête dans son giron. Elle tapotait mes cheveux. Elle dit la seule chose que je n'avais pas prévue :

— Qu'est-ce que cela fait? Nous travaillerons tous les deux. Travailler? »

C'est sans doute ici l'amorce de l'épisode liégeois, qui suit.

(Note de l'Editeur.)

### XIII.

**U**N jour, Rosine prit un air grave pour expliquer ses projets. Ils étaient simples. Elle avait à Liège — Daniel ne l'ignorait pas — des connaissances nombreuses qui l'estimaient beaucoup et ne manqueraient pas de la favoriser si elle entreprenait un commerce dans cette ville.

— Mais nous ne sommes pas commerçants, interrompit son amant.

— Je le sais. Mais il existe des commerces faciles qui n'exigent guère d'expérience et où les risques sont légers.

Bref, après de longs ambages et prévenant Daniel que l'idée à première vue le choquerait peut-être, elle exposa son plan : ouvrir un débit de bière.

— Cafetier ! s'exclama-t-il. Jamais. Me vois-tu, moi, après les études que j'ai faites, établi derrière un comptoir, en tablier, verser des chopes à des ivrognes, comme un garçon ?

Elle parut mécontente :

— Préfères-tu le bureau ?

Et comme il courbait la tête sans répondre, elle n'en parla pas davantage. Pendant quelques jours, elle s'enferma dans une bouderie qui tourmenta Daniel. Puis un matin, s'installant sur ses genoux, lui tapotant les joues :

— Voyons, mon petit Dani, ce commerce t'effraye donc si fort ? Il n'est cependant pas plus vilain qu'un autre. Personne n'en saura rien ; je m'occuperai de tout. Tu ne devras pas te montrer si tu ne le désires pas. Tu auras ta chambre, ta bibliothèque, tes livres... tu pourras écrire.

— Oui, mais toi ? demanda-t-il, un peu radouci par cette promesse.

— Oh ! moi, je consens à tout, pourvu que rien ne nous sépare et que tu sois heureux.

Et comme il hésitait encore :

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, nous aurons une honnête clientèle : des ouvriers, des houilleurs, et ces gens ne sont pas si mauvais. Leur société vaut bien celle des comtes russes.

Ce dernier argument surtout parut le frapper. Et comme il était las, qu'il craignait, s'il s'obstinait, de voir sa maîtresse encore maussade :

— Soit, dit-il enfin, tu feras comme tu voudras.

— A la bonne heure ! Tu le verras, tu ne regretteras pas ta résolution.

Et de fait, en y réfléchissant, comme s'il eût voulu peut-être se justifier vis-à-vis de lui-même, l'idée de Rosine lui parut merveilleuse et de conséquences imprévues. Il l'admira de l'avoir trouvée.

Son dernier argument surtout le hantait. Ces hommes, ses futurs clients, aux mains rudes, aux torsos râblés, dépassaient, dans leur laborieuse roture, l'indolence de tous ces seigneurs à noms sonores qu'il avait autrefois admirés. Rosine, qui sortait de cette souche généreuse, détenait dans la simplicité de son âme plus de noblesse que ces gens n'en pouvaient étaler sur leur blason. Le peuple — il l'avait lu quelque part — c'était l'arbre aux ramures puissantes et fécondes où les autres vivaient en parasites prétentieux.

Sur ce tronc, il grefferait ses efforts. Il ne s'avilirait pas en descendant vers ces hommes : la misère l'avait déjà fait leur semblable. Il se souvenait de son enthousiasme social lorsque, étudiant à Louvain, il allait mêler ses rêves aux revendications des prolétaires. L'heure arrivait de les reprendre. A cause d'eux, on l'avait exclu de l'Université et il se glorifiait d'avoir souffert déjà pour la Cause.

Peu à peu, son imagination embellissant ses projets, il en venait à oublier la pompe à bière et le torchon.

Ce n'était plus un vulgaire breuvage qu'il versait pour le peuple, mais le flot somptueux de sa parole. Il trouverait là des cœurs simples qui le comprendraient, dont il se ferait l'apôtre. Il écouterait leurs confidences, il écrirait pour eux !

Dans son exaltation, il poussait Rosine pour qu'elle hâtât leur départ. Déjà, il voyait flamboyer l'enseigne : « A l'Ami du Peuple » en lettres sanglantes, proclamant à la face du monde ses sympathies.

A Liège, dès les premiers jours, ils se mirent à la recherche d'un local convenable. Levés tôt, ils visitaient des établissements, discutaient l'emploi des pièces et déjà Rosine prenait des mesures pour les meubles. Elle s'inquiétait surtout de son comptoir. Daniel lorgnait la pièce dont il ferait sa chambre d'études. Les propriétaires montraient un air aimable en apprenant qu'il s'agissait de leur immeuble, mais leur mine se renfrognait dès que les jeunes gens confessaient qu'ils n'étaient pas mariés, et les uns brusquement, les autres en phrases onctueuses, ils coupaient l'entretien.

Les amants recommençaient avec moins de cou-

rage le lendemain. Ils battirent ainsi presque toutes les rues de la ville.

Enfin, près de la Meuse, aux abords d'un marché, ils trouvèrent une maison, trop vaste pour eux, d'aspect maussade et délabré, mais dont le détenteur consentit à les recevoir.

Ce n'était ni un comte russe, ni un colonel polonais. La simplicité de son nom inspirait confiance : il s'appelait Jeangros et menait la respectable vie des champs dans une maison de plaisance aux abords de la ville. Ils trouvèrent le bon campagnard, en sabots, engraisant ses terres, dans une vapeur de fumier. Il ouvrit lui-même la barrière de son enclos. Il eut un sourire indulgent quand Daniel, suivant un euphémisme préparé d'avance, déclara que la loi n'avait pas encore consacré leur union.

Il hocha approbativement la tête à tous leurs projets, souhaita bonne réussite et comme ils allaient signer le bail, tout à coup il le reprit et annonça qu'il exigeait une caution de mille francs et se voyait forcé d'augmenter d'autant le prix de son loyer.

— Soit, murmura Daniel, craignant s'il discutait de manquer encore cette affaire.

En quelques jours la baraque se purifia : des

---

## LA DUPE

---

lettres d'or, et non de couleur rouge, s'étalèrent à la devanture, car Rosine ayant jugé trop provocante l'enseigne imaginée par Daniel, l'*Ami du Peuple* était devenu simplement le *Café Maren-go*. De même, au lieu du mobilier qu'il voulait austère, conformément à la gravité de sa mission, elle choisit des chaises coquettes en bois courbé, des tables dont la plaque de marbre luisait de fraîcheur et un comptoir en chêne sculpté montrant dans ses panneaux la joie rustique d'une kermesse flamande. Il y eut aussi contre le mur une étagère où brillaient, entre des cristaux rouges et bleus, des flacons de liqueurs, et la bière lançait ses bulles dans les colonnes transparentes d'une pompe monumentale que chevauchait un petit Gambrinus, levant un broc et riant dans sa barbe d'argent.

Des affiches par toute la ville annoncèrent l'ouverture du nouveau débit, tenu par « Madame Rosine Rechet », et un samedi, à quatre heures, tous les deux ayant endossé le costume de leur rôle, Daniel tourna la manivelle du volet qui se leva comme au théâtre sur la nouvelle scène de sa vie.

Le premier client qui se présenta fut un vieil ouvrier revenant de son travail. Il n'aperçut pas la main que lui tendait le jeune homme. Les cou-

---

## LA DUPE

---

des au comptoir, il demanda du genièvre et vida gravement sa goutte, en crachant sur le parquet fraîchement récuré; puis entrèrent deux amoureux, l'homme en casquette, la femme tête nue sous un châle. Ceux-là s'installèrent dans un coin et, les mains unies, les yeux dans les yeux, tombèrent en extase sans plus s'inquiéter de leur bière qui moussait inutilement dans leur chope. D'autres buveurs suivirent et bientôt la salle entière se remplit.

C'était pour la plupart des connaissances de la jeune femme. Dès la porte, ils criaient : « Ah ! voilà notre Rosine ! », la fêtaient, la taquinaient, et le bras à la taille l'enlevaient pour un tour de valse. Ils bousculaient le jeune homme sans paraître le voir. Rosine aussi semblait l'oublier. Riant avec l'un, plaisantant avec les autres, la riposte sur les lèvres dans un wallon qu'il ne comprenait pas, elle tirait les boissons, les lui tendait par-dessus le comptoir, l'affolait de ses ordres. Et tandis qu'il épanchait maladroitement la bière sur le plateau, qu'il s'embrouillait dans ses comptes, il croyait surprendre dans le regard de ses clients un peu d'hostilité avec une pointe de malice. Vainement il multipliait les politesses, saluant ceux qui venaient, remerciant ceux qui partaient, toutes les réponses, par-dessus sa

tête, s'en allaient à Rosine. Quelquefois, cependant, une main distraite s'égarait dans la sienne; alors il répondait avec conviction à cette étreinte. Sa timidité seule l'empêchait de dire : citoyens et compagnons !

Quelquefois, un passant se présentait hâtivement au comptoir, demandait une grande goutte et filait en s'essuyant les moustaches du revers de la main. Daniel n'avait pas le temps de commencer un entretien. D'autres restaient plus longtemps, les ivrognes surtout, dont il s'humiliait de devoir écouter les bavardages. Rarement venait un groupe d'ouvriers dont l'air plus sérieux, la lavallière et certaine finesse dans la tenue trahissaient des soucis plus intellectuels. Daniel écoutait leur conversation, les interrogeait sur leur rêve. Ils répondaient par une plaisanterie, ou bien leur patois wallon le rebutait; les moins incultes bouchaient leur cervelle de quelques grands mots : Suffrage universel, Nationalisation du sol, Emancipation sociale, dont ils opposaient l'obturation têtue à toute discussion nouvelle.

Il se lassa bientôt de ses nouveaux amis; il se sentait étranger au milieu d'eux et les connaissances de Rosine continuaient à le traiter chez lui en subalterne.

Un jour, il lut dans un livre démocratique cette

déclaration : « Le problème social est avant tout une question d'estomac ». Cette phrase, ramenant ses rêves à une platée de pommes de terre, acheva de le dégoûter.

C'était d'ailleurs un mauvais commerçant ; il ouvrait des crédits qu'on ne clôtura pas, ne frelatait ni ses pensées, ni ses liqueurs et dut reconnaître que décidément il ne possédait pas l'impersonnalité du cabaretier, cette machine stoïque et sérieuse qui distribue ses boissons, ses poignées de main, ses approbations, flegmatiquement, à toutes les bêtises.

— Si tu veux, je viendrai moins souvent au café, dit-il un soir à Rosine.

— C'est parfait... tu faisais d'ailleurs depuis quelques jours une de ces têtes...

Il y revint cependant une dernière fois.

Cette année, à l'occasion du 1<sup>er</sup> mai, le Parti Ouvrier devait solenniser la fête du travail. Un grand cortège était organisé où des jeunes filles, de blanc vêtues et portant en écharpe des guirlandes de coquelicots, devaient symboliser l'aube des Temps Nouveaux, tandis que le groupe des travailleurs compacts sous les bannières signifierait, par sa masse, la force des revendications démocratiques.

Or, Daniel avait dans sa cave un grand stock

d'une mixture imbuvable qu'un voyageur mal-honnête lui avait cédé sous le nom d'un « Amer ». Elle était si mauvaise que tous ses clients la crachaient avec horreur, mais elle avait une belle couleur rouge.

La veille, le jeune patron étala sur le comptoir tous les flacons, en transvasa un dans une bouteille représentant une Marianne avec son bonnet phrygien et, au moment où le cortège passait, on vit se dérouler à sa vitrine une banderole proclamant en lettres sanglantes : « Ouvriers, venez boire ici la liqueur du 1<sup>er</sup> mai ».

Un client entra, portant l'œillet à la boutonnière :

— Un 1<sup>er</sup> mai.

Religieusement, Daniel saisit sa Marianne par le cou, remplit un verre.

L'homme en huma la moitié, la fit couler dans sa bouche, à droite, puis à gauche, ferma les yeux, parut se recueillir une seconde :

— C'est très bon : encore une.

Et celle-là, d'un seul coup, il la versa dans son gosier.

D'autres manifestants l'imitèrent. Ce fut bientôt la cohue, chacun voulait connaître la fameuse boisson; tous la jugeaient excellente; on lui demandait la recette; des pères de famille en em-

---

---

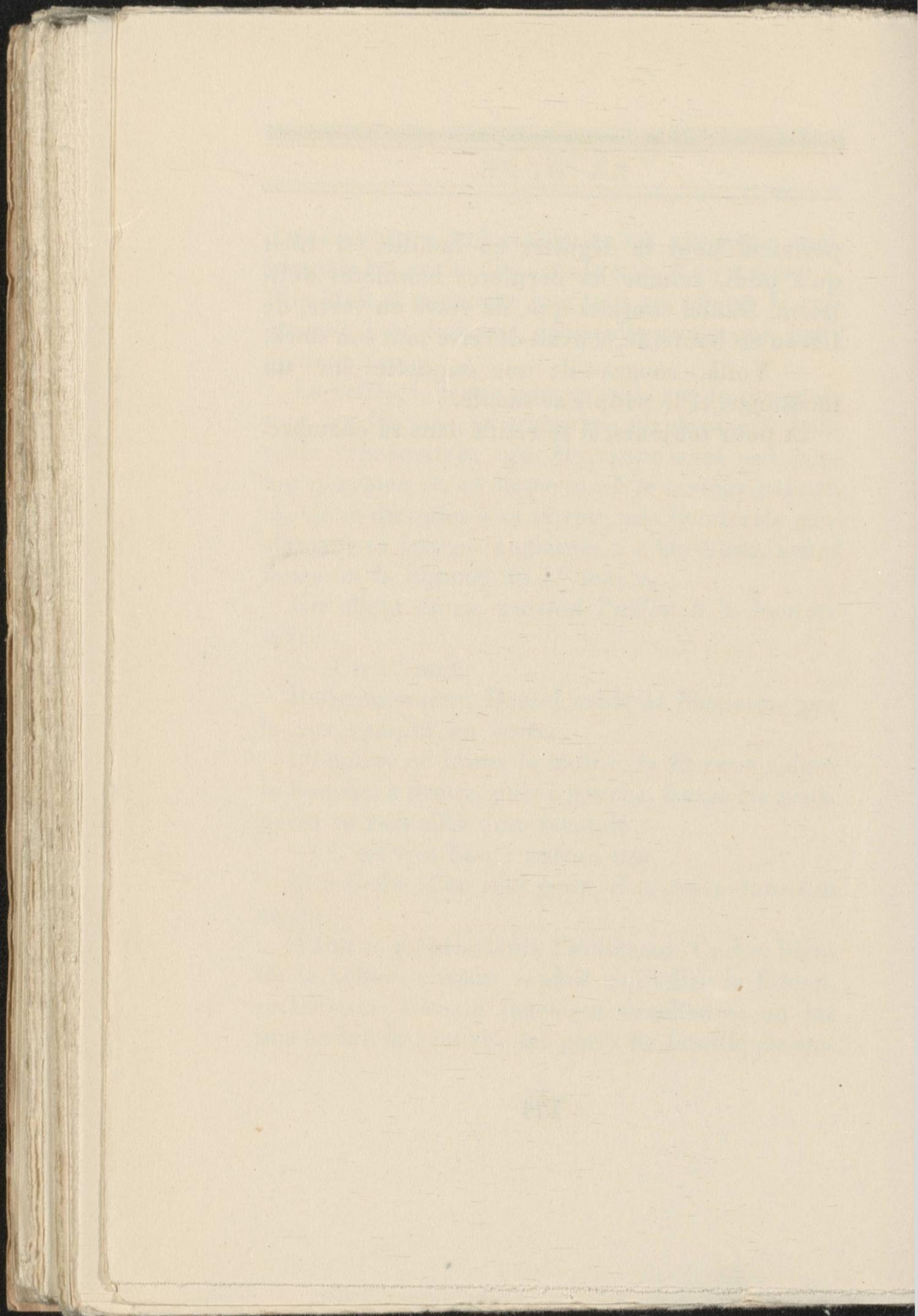
## LA DUPE

---

portaient pour la déguster en famille, si bien qu'à midi, comme les dernières bannières défilait, Daniel constata que, de verre en verre, de flacon en bouteille, il avait déversé tout son stock.

— Voilà, songea-t-il; une étiquette sur un mensonge, et le peuple se saoule.

Et pour toujours, il se retira dans sa chambre.



#### XIV.

**Q**UELQUES jours après, je reçus (1) une lettre de mon frère. Grand-père était mort à Termonde. On me conseillait vivement de venir. Pour faciliter mon retour, on m'attendrait à la gare.

Mon frère m'attendait, en effet. Mon grand-père n'avait été au lit que quelques jours. Il avait demandé plusieurs fois après moi.

— On aurait dû m'écrire...

On n'était pas sûr de mon adresse. On n'avait pas eu le temps.

Tante Louise se tenait assise, le buste aussi raide que le dossier de sa chaise. Elle avait vieilli; elle portait des lunettes à verres bleus. En me voyant, elle se dressa d'une pièce :

— Bonjour, André.

— Bonjour, Tante.

Sans s'embrasser. J'allai droit vers le fauteuil où j'avais vu si souvent mon grand-père. Pauvre fauteuil vide ! Sur la cheminée, dans un coin,

---

(1) On rappelle que dans les premières versions, le héros, qui garde encore ici son prénom d'André, est censé raconter lui-même ses jeunes années. (Note de l'éditeur.)

une petite coupe : les pipes, un peu de cendre. Je regardai cela longtemps.

— Et maintenant, venez le voir. Il est là-haut.

Comme les objets restent les mêmes pendant qu'on change : l'odeur des pommes, Saint Joseph et sa petite lampe, les chambres aux portes closes comme des cellules de couvent ! J'en poussai une, qui était celle de grand-père.

— Il n'est pas là... Par ici.

Le cercueil était déjà scellé. Du silence, de l'eau bénite, une chaise pour prier. On me laissa seul avec lui.

Je logeai ailleurs. Le lendemain, je pénétrai dans le salon où l'on avait descendu le cercueil. Tante priait là, à genoux, raide, très digne, comme à l'église. Elle pleurait certes son père, mais sous sa tristesse on sentait une grande confiance : il était au ciel (1). Quand la famille en-

---

(1) De ce passage, un brouillon conserve cette rédaction postérieure : « Quand il descendit le lendemain, le cercueil reposait déjà dans le salon obscurci de tentures, entre des cierges. Tante Louise priait devant. Une indicible tristesse ployait son dos minable et maigre, serré dans un corsage où les os saillaient sous le crêpe. Vers neuf heures, comme les premiers membres de la famille arrivaient, elle se redressa lentement, la figure impassible, les lèvres priant encore. Une dernière fois elle se courba, dans une profonde révérence, devant le corps de son père, puis elle se retira, raide et muette dans son deuil ». (Note de l'éditeur.)

---

## LA DUPE

---

tra, je m'isolai dans un coin, n'étant plus rien pour tout ce monde.

Après l'office, je montai dans la dernière voiture, où personne ne me rejoignit. Presque aussitôt on traversa les ponts et roula dans la campagne. Je connaissais bien cette route, arbre par arbre : là, le champ d'un de mes oncles, cette enseigne, au loin, le pavillon de notre Club Nautique, ici le cabaret où j'avais voulu tâter les seins d'une certaine Pauline, qui avait refusé.

Un reproche montait de ces souvenirs : « Vous avez grandi au milieu de nous. Nous étions humbles et modestes; mais sous notre simplicité se cachait peut-être le bonheur ». J'étais trop jeune pour le comprendre. Aussitôt m'apparaissait le visage maussade des habitants, leur parler fade, leur... Et je me renfonçais dans mon coin... Cependant une autre voix me parlait, plus grave : cet homme qui s'en allait ! comme j'avais mal agi ! Il était temps que cela change. Quand on sortit du cimetière, une grande résolution était prise.

Pendant le repas des funérailles, on parla de l'inauguration récente de la nouvelle église d'un couvent. Des prélats étaient venus, et parmi eux le Père Abbé d'une Trappe. Il avait logé chez tante. On admirait sa douceur et sa dévotion :

— Oui, dit-elle, c'était un saint homme.

Mais sa voix était si lointaine qu'elle parlait peut-être de son père.

Après le repas, on passa dans une pièce où l'on avait rangé sur une table des montres, des chaînes, quelques menus souvenirs du mort. Chacun put choisir un objet. Mon frère dut me pousser :

— Mais si; prenez donc.

Je choisis l'objet le plus modeste, un étui de cuir patiné par les doigts et que je connaissais bien. Quelques oncles et tantes ne manquèrent pas de me sermonner. Ils se doutaient bien où j'en étais. Que ferais-je maintenant ? Ils s'occuperaient certes de me trouver une situation, mais d'abord je devais quitter « cette femme ». Leurs paroles correspondaient si mal à mon genre de pensée que, pour peu, ils eussent tout gâté. Mon frère ne dit rien. Il était entendu que, n'importe quand, il y aurait de la place pour moi dans la maison.

Je retournai seul dans le salon où mon grand-père avait coutume de faire sa petite sieste. Le velours du fauteuil était rapé à l'endroit de la tête. J'y déposai les lèvres. C'est là que Tante Louise vint me rejoindre.

— André, si vous comptez partir aujourd'hui, il est l'heure.

---

## LA DUPE

---

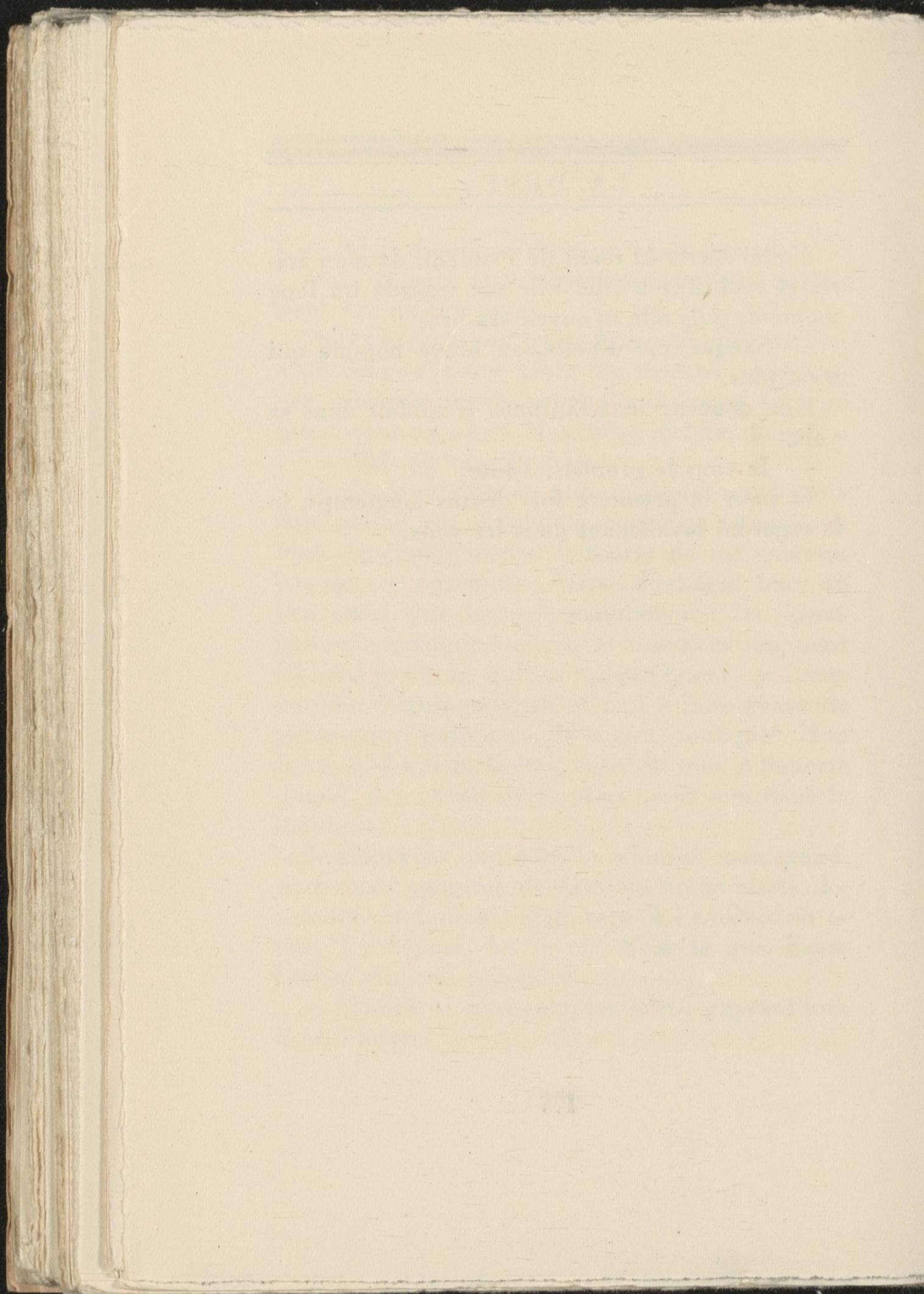
J'allai serrer la main de Prudent, de mon frère, et revins vers elle. Elle me regarda un long moment, puis elle m'ouvrit ses bras :

— Songez, me dit-elle, au brave homme qui n'est plus.

Une douceur inaccoutumée tremblait dans sa voix.

— Je vous le promets, Tante.

Et pour la première fois depuis longtemps, je la regardai loyalement dans les yeux.



XV.

**H**UIT jours plus tard, Daniel descendait du tramway qui, par des landes rugueuses de bruyères, à travers des bois obscurs de sapins, l'avait mené dans ce coin isolé de la Campine anversoise. Il était libre enfin. Un matin, excédée de ses humeurs, dans un accès de rage, Rosine lui avait crié : « Mais va-t-en, va-t-en donc ! » et sans répondre à ce défi qu'il attendait, il avait empilé quelques papiers dans une valise, et il était parti.

Ce qu'il éprouva d'abord fut une impression de délivrance. Il marchait allégrement dans la rue, retint une chambre d'hôtel, passa la soirée au théâtre, où il rit et pleura de bon cœur, bien que parfois trop nerveusement et hors de propos. Mais dans la détente de la nuit, lorsqu'il fut seul dans un lit étranger, il sanglota en pensant au drame de sa vie.

Le lendemain, il avait compris que, s'il ne s'éloignait pas tout de suite, il retournerait chez sa maîtresse. Mais où se réfugier ? Il ne savait

où aller, n'avait pas d'ami, ne voulait pas rentrer à Termonde. Et au hasard, comme si, les étirant par la distance, il eût pu casser les fils douloureux qui le liaient encore à cette femme, il avait pris un billet pour Anvers. Il y était arrivé vers midi. Il flâna le long du port, contempla la maison où il était né, que des étrangers occupaient à présent. Il commença une lettre pour sa tante, et tout à coup, au souvenir des funérailles, il songea qu'il n'était pas loin de la Trappe de Westmalle, dont l'abbé avait logé chez sa tante. Une inspiration subite lui était venue : il irait là-bas, et il se félicita de cette idée, non que ses sentiments religieux le poussassent à terminer sa rupture par une prise de froc, mais parce qu'il devait aller quelque part, et que d'ailleurs cette idée était la première qui raccrochât son indécision, et qu'elle lui offrait un refuge où se terrer pendant quelques jours, et se recueillir.

Le lendemain, sans plus réfléchir, il avait pris le tram campagnard. Aucun voyageur n'était descendu avec lui, et le train filait déjà de toute la vitesse de sa petite locomotive sous la double rangée de hauts chênes, dont les branches se touchaient au-dessus de la route vide.

A sa gauche, au delà du rectangle vert d'une ferme, sur le fond sombre des sapinières qui

l'encadraient, le couvent allongeait les lignes sévères de sa bâtisse en briques rouges, percée de fenêtres gothiques, avec la croix de son clocher s'affirmant très haut sous un ciel nuageux d'octobre. Une paix religieuse planait sur le paysage immobile. Daniel en apprécia tout de suite la beauté solennelle. Sans doute en avait-il rêvé lorsque sa tante, voulant stimuler sa vocation religieuse, lui décrivait les douceurs de la vie monastique. Gravement, il salua un trappiste qui le croisa sur la route, austère sous le froc, les mains croisées sous le scapulaire noir. Il relut deux fois la phrase latine *Si non poenitentiam egeritis, omnes peribitis*, qui, gravée sur une plaque de pierre, entre les statues des fondateurs, Saint Benoît et Saint Bernard, proclamait dès le seuil le but expiatoire de l'ordre. Et ce fut presque en pénitent qu'il laissa retomber le heurtoir sur la porte.

Celle-ci s'entrebâilla.

— Je voudrais voir le père Abbé, dit-il timidement au convers qui poussait sa tête rasée.

On l'introduisit. Il traversa un petit jardin silencieux. Un convers en sabots, sa robe brune retroussée jusqu'au-dessus des chevilles, ratisait une allée devant la grotte de la Vierge, un autre arrosait des fleurs; tous deux se détournèrent en apercevant un laïque.

— C'est ici que j'aurais peut-être dû vivre, songea Daniel, en examinant les cadres du petit parloir dallé, où le portier l'avait prié d'attendre.

Presque aussitôt, l'Abbé parut, la lèvre bougonne, les mains perdues dans les vastes manches de son froc blanc, où pendait la croix abbatiale.

S'il l'eût osé, Daniel se fût jeté à ses genoux.

Il se nomma; il reconnut à peine sa voix dans cette pièce dallée :

— Je suis le neveu de Mlle Louise Haudoin, de Termonde, et vous prie de m'accueillir ici pendant quelques jours.

Le moine ne releva pas l'allusion à son voyage.

— Suivant notre règle, la maison est ouverte à ceux dont le corps est souffrant et l'âme douloureuse. Soyez le bienvenu. Le père hospitalier vous donnera une chambre.

Il tendit sa main droite. Le jeune homme s'inclina pour baiser l'améthyste de sa bague. Quand il se releva, l'abbé avait disparu, docile sans doute à la parole qu'il avait lue au-dessus de la porte, et rappelant que le Saint-Esprit demanderait compte de toute parole inutile.

Un moine vint prendre sa valise, le mena directement au réfectoire. Un ecclésiastique à cheveux gris y mangeait déjà. La fourchette au

---

---

## LA DUPE

---

poing, le couteau dans l'autre, les joues gonflées, il étalait une mine gloutonne dont la vulgarité chez un prêtre, dans ce couvent, déplut à Daniel. De grosses rides taillaient son visage couleur de briques, le crâne au-dessus apparaissait tout blanc. Il jeta sur le nouvel arrivant un regard aigu, qu'il détourna aussitôt, comme un religieux apportait le couvert. Et se replongeant dans son assiette, il y piqua un solide morceau, qu'il engloutit avec un grand fracas de gorge.

Daniel dut s'asseoir en face du singulier personnage, qui pendant toute la collation, le gêna de son regard, sans arrêter des mâchoires. Deux fois, il fit mine de partir : les (1) de l'hospitalier sans doute l'en empêchèrent. Enfin, ayant d'un geste large torché le fond de sa sauce, il se leva, renifla d'une longue aspiration un gros paquet de prise, éternua dans un mouchoir à carreaux, et, comme ils étaient seuls, touchant son compagnon à l'épaule :

— Comptez-vous, demanda-t-il, séjourner longtemps ici ?

— Je n'en sais rien, repartit Daniel, choqué par cette brusque question.

---

(1) Un mot illisible. (Note de l'Editeur.)

---

## LA DUPE

---

— Cela ne me surprend pas. Quand on a prêché la morale aux Mongols, on ne s'étonne plus de rien.

Puis, comme si cette phrase baroque l'avait radouci, ses yeux s'apitoyèrent, et, levant une main que le jeune homme s'étonna de voir si fine :

— Moi, dit-il, je suis l'abbé Fabien. Peut-être vous parlera-t-on de moi. Tant pis ou tant mieux. Sachez cependant que l'abbé Fabien est un brave homme, et si, comme votre air me le fait supposer, vous faites une cure et que vous ayez besoin d'un médecin, songez à lui... Quand on a fait la morale aux Mongols...

Sans attendre une réponse, il sortit.

Effaré par cette rencontre, Daniel se retira dans sa chambre, où l'on avait déjà monté sa valise. Un papier clair la tapissait; il tâta sa couchette, dont la mollesse n'avait rien d'ascétique. Des livres s'alignaient sur une planche, au-dessus d'une table où ne manquait ni l'encrier, ni le buvard, avec la farde de papier. Par la fenêtre, il aperçut un moine qui, la tête sous la capuce, marchait lentement dans le jardinet qu'il avait traversé tout à l'heure. Il voulut réfléchir, résumer ses impressions de la journée; ses idées s'échappaient, filèrent toutes vers un même but,

et malgré ses efforts, dans sa tête lasse, il ne rencontra que Rosine.

Il rêvassa jusqu'au souper, qu'il absorba sans avoir rencontré le missionnaire. Puis il regagna sa cellule, et pour la troisième fois, depuis sa rupture, il se coucha seul. Malgré sa fatigue, il ne parvint pas à s'endormir. Il entendait les moines psalmodier leur office dans la chapelle. Lointaines, graves et lentes, leurs voix lui arrivaient comme une plainte dans un rêve; elles se turent tout à coup, puis il y eut un long piétinement sur les dalles d'un corridor; quelqu'un ferma la porte d'une chambre voisine, et le grand silence ensuite le gêna.

De quart d'heure en quart d'heure, l'horloge martelait de graves coups de cloche. Il écoutait les vibrations s'éteindre... C'était l'heure où Rosine montait rafraîchir sa toilette pour la soirée commençante. Il pensait à elle, entendait sa voix, voyait son visage s'éclairer d'un sourire. Quand il fermait les yeux, l'image s'imposait plus nette. Les cheveux dénoués, elle se devêtait, découvrait ses seins, tendait ses hanches; elle était nue; elle remuait ses membres, les offrait en attitudes précises et obscènes... Sa chair furieuse s'exaspérait, et il se retournait sur le ventre, pour écraser sous lui son désir, dont il avait honte dans sa cellule...

De soudains coups de vent secouaient les arbres, dont les dernières feuilles frémissaient.

Il retrouvait d'autres femmes, avec le regret de sa jeunesse, dont il ne lui restait rien, qu'un cœur trop bafoué pour croire encore à l'amour, trop endolori pour croire à la vie. Il gémissait dans son oreiller, puis Rosine surgissait encore, avec son petit visage bouclé d'enfant, belle et pure comme il l'avait aimée les premiers jours. Alors il pleurait.

Il commençait à s'assoupir quand des tintements réguliers de cloche le redressèrent : il faisait nuit encore. Quelqu'un doucement frappait à sa porte.

A la clarté d'une bougie, il reconnut le visage du missionnaire, mais son expression était plus douce et son regard plus triste.

— Je sais, dit-il, en insistant sur les mots, je sais que vous ne dormez pas; on va chanter les matines. Venez à la chapelle. Cela vous calmera.

Les moines se trouvaient déjà alignés le long des murs, dans des stalles. Le visage aux barreaux du jubé, qui le séparaient de l'église, il pouvait les examiner : les pères en coule blanche, rangés au fond du chœur, les frères vêtus de brun, tout le long de la nef. Ces derniers, avec leurs longues barbes et leurs crânes rasés, l'impression-

---

## LA DUPE

---

naient surtout. Il y en avait de vieux, écrasés sous les plis de la bure, dont les gestes étaient lourds et le dos voûté; d'autres montraient des mines sauvages et des figures crevassées; des jeunes levaient des yeux extatiques, et tous, raides dans leurs stalles, les mains dans les manches, la tête penchée sur le côté ou tombée en avant, ils faisaient songer à une longue rangée de cadavres. Dans le chœur traînaient des lamentations : les pères chantaient leurs patenôtres, lentes et lourdes, et si adéquates à sa douleur que Daniel s'imaginait quelquefois écouter les gémissements de son âme.

Il comprenait la beauté de l'office, qui illuminait la chapelle au milieu de la nuit, et qui la dressait comme une lampe expiatoire, tandis que, dans les villes, les lupanars flamboyaient, que braillaient les ivrognes, et que partout, dans les soies des alcôves, sur le grabat des bouges, dans la paille des chaumières, de la chair s'accouplait à de la chair. Il avait honte de songer que ces mêmes chants pleuraient déjà pendant que lui-même, aux bras de Rosine... Il en avait tant de honte qu'il n'acheva pas sa pensée...

Tous les moines venaient de se prosterner dans un grand silence, puis la voix de l'officiant s'éleva une dernière fois, les convers quittèrent leurs

places, et le dernier avait disparu, on éteignait déjà les lampes, qu'il regardait encore.

Quand le missionnaire l'eut ramené dans sa chambre, il s'allongea dans sa couchette, où bientôt il s'endormit paisiblement, comme on prie.

Le lendemain, le père hospitalier lui annonça qu'en considération de Mlle Haudoin, l'abbé le libérait de certaines restrictions du règlement. Il avait l'accès du cloître, pouvait sortir librement de l'enceinte, et on lui remit une clef ouvrant la porte du couvent. Daniel reçut avec joie cet objet dont la possession l'assimilait déjà aux familiers de la communauté.

Il se choisit une place dans l'église, non plus derrière les barreaux du jubé, où l'on reléguait les visiteurs vulgaires, mais dans la nef latérale, près des stalles mêmes des pères, d'où il pouvait apercevoir toutes les cérémonies du maître-autel. Quand on disait la messe, la brume parfumée de l'encensoir ondulait doucement jusqu'à lui; il voyait le prêtre, sous la croix de la chasuble, feuilleter le missel, découvrir le calice, présenter ses deux mains à l'onde purifiante des burettes.

Une pénombre religieuse tombait des vitraux. Il ne manquait aucun office, et avant l'aube, au premier coup de cloche, il sautait de son lit pour arriver des premiers aux matines. Leur monoto-

---

---

## LA DUPE

---

nie même convenait au bercement de sa pensée, et il écoutait le double chœur des moines se répondre. Il s'attachait surtout aux douloureux épisodes où le Christ, souffrant dans son cœur d'homme, lui semblait plus proche de sa propre détresse : le baiser de Judas, le sommeil des apôtres dans le Jardin des Oliviers, la lâcheté de Pierre devant une servante, toutes ces dérélictions successives, où le cœur du Christ, comme le sien, avait saigné de la méchanceté humaine. Il l'aimait davantage d'avoir souffert comme lui. La goutte d'essence de mysticisme déposée en lui par son éducation, et si longtemps demeurée en suspens dans son être, s'y dissolvait tout à coup, et d'une lumière nouvelle lui colorait la vie.

Le lendemain, il descendit à l'église pour la première messe, où tous les religieux de la communauté communiaient. Il alla se placer près des frères dont il suivrait tout à l'heure la file vers la Sainte Table. C'était la première fois qu'il allait figurer en acteur dans une cérémonie monastique, mais il ne goûta pas la joie qu'il s'était promise.

Par dessus son livre, ses regards analysaient l'expression dévote des moines qui se préparaient, et il sentait, à les voir, cette espèce de haine qui le crispait autrefois devant les figures

fades des pieuses amies de sa tante. Malgré leur barbe, sous la bure qui les émasculait, il lui parut qu'ils ressemblaient à ces vieilles filles.

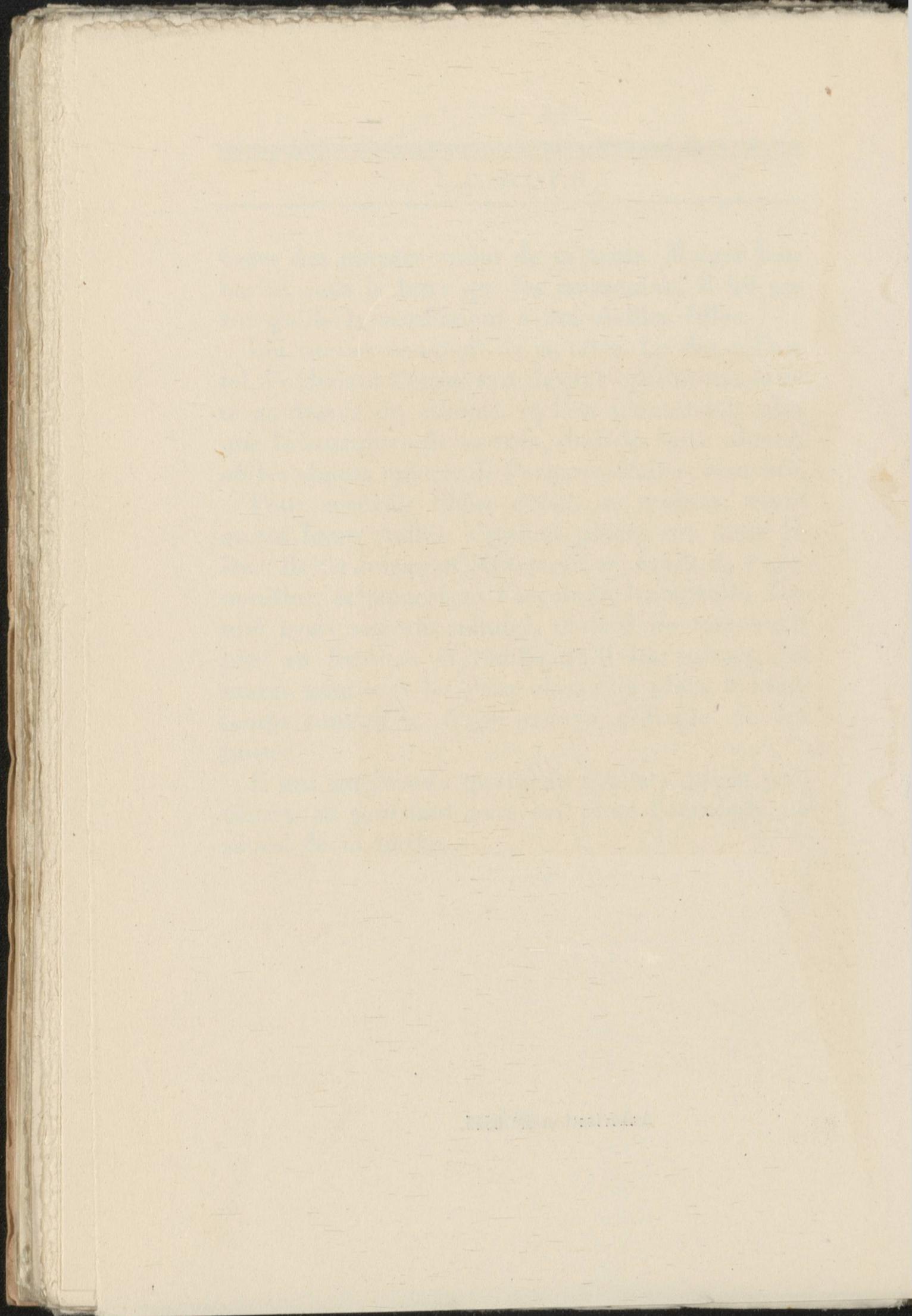
Les orgues venaient de se taire. Le dos à l'autel, l'officiant découvrait devant lui l'hostie sainte au-dessus du ciboire, et l'on n'entendait plus que le murmure de sa voix, dans le vaste silence, où les chants mêmes de l'orgue s'étaient résorbés.

Pour recevoir l'hôte divin, les moines, ayant quitté leurs stalles, s'étaient placés sur deux files : ils s'avançaient lentement et, avant de s'agenouiller, échangeaient l'accolade fraternelle. Daniel avait souvent admiré, mais il ne retrouvait plus sa ferveur, et tandis qu'il les suivait, les mains jointes et les yeux clos, à la place si longtemps convoitée, il se trouva ridicule de les imiter.

Il eut un frisson quand le convers qui le précédait, se tournant vers lui pour l'accolade, le piqua de sa barbe.

. . . . .

Autorisation n° 8555.





---

---

---

---